Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Gustave Le Rouge et Gustave Guitton

LA PRINCESSE DES AIRS

TOME II

Première publication 1902 [mars, avril, juillet et août], 4 vol., Paris, Guyot, « Collection A. L. Guyot », série F : « Aventures extraordinaires », n°525, 526, 527 et 528 : *En ballon dirigeable* ; *Les Robinsons de l'Himalaya* ; *De roc en roc* ; *Au pays des Bouddhas*.

Table des matières

TROISIÈME PARTIE

DE ROC EN ROC

I

LA FÉE ÉLECTRICITÉ

Alban Molifer, depuis quelques jours, avait totalement délaissé les travaux de l'aéroscaphe.

Il errait maintenant des heures entières le long de la rivière qui, sortant du petit lac, allait tomber à l'extrémité sud du plateau, d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres, en formant une cataracte grandiose.

Bien des fois l'aéronaute s'était arrêté auprès de cette cataracte, d'où s'élevait un panache de vapeur, et s'était absorbé dans ses songeries.

Cette eau écumante, dont le bruit retentissait majestueusement dans la solitude, était sans doute le point de départ d'un des grands fleuves asiatiques. Après avoir roulé le long des pentes abruptes de l'Himalaya, après avoir traversé les régions glacées de la Mandchourie et du Thibet, le fleuve allait arroser les plaines fertiles, les villes féeriques de l'empire chinois.

Ah ! si l'on avait pu franchir les quelques centaines de mètres qui séparaient le plateau du fleuve navigable que la cataracte formait certainement à son arrivée dans la vallée !

Mais c'était chose impossible. Alban, après avoir longuement examiné cette partie du plateau, remontait à pas lents vers le petit lac.

Là, sa physionomie paraissait s'éclairer.

Il faisait des calculs, mesurait des distances, semblait se livrer à des combinaisons.

Ludovic, dont la curiosité et l'esprit d'observation étaient éveillés depuis quelque temps par les singulières allures d'Alban, ne le perdait pas de vue une minute.

Cependant, il n'osait le questionner.

Un matin pourtant, qu'Alban, après avoir passé plusieurs heures à forger des pièces de fer doux dans l'atelier, se promenait au bord de la rivière, l'enfant se hasarda à lui dire :

– Vous regardez l'eau avec tant d'attention qu'on dirait que vous avez envie d'établir ici un moulin.

– Vous ne vous trompez pas, mon cher Ludovic, répondit Alban avec un grand sang-froid. C'est bien un moulin que je veux construire. Je suis, en ce moment, en train de me demander quel est l'endroit le plus propice à l'installation d'une écluse.

– Un moulin ? fit Ludovic avec étonnement... Mais nous n'avons ici, ni froment, ni orge, ni céréales d'aucune sorte. C'est même, peut-être, la seule denrée de première nécessité qui nous fasse défaut.

– Aussi, reprit Alban, n'est-ce point à moudre du blé que servira mon moulin. Ce n'est point de la farine qu'il produira.

– Quoi, alors ? demanda Ludovic, dont la curiosité était excitée au plus haut point.

– De l'électricité, mon cher ami, simplement de l'électricité.

Et comme l'enfant demeurait bouche bée, Alban continua avec gravité :

– De l'électricité, c'est-à-dire de la force vive pour nous défendre, et même nous habiller et nous nourrir ; de l'électricité qui nous permettra de redonner la vie au cadavre inerte de notre aéroscaphe ; et grâce à laquelle, sans doute, nous pourrons regagner la France et revoir nos amis.

Ludovic était émerveillé. Mais il ne comprenait encore que vaguement le projet de l'aéronaute.

– Donnez-moi quelques explications, sollicita-t-il humblement...

– Vous savez, fit Alban qui avait coupé une baguette de saule, et s'en servait pour sonder le lit de la rivière, qu'il n'y a qu'une seule force dans la nature. Le son, la chaleur, l'électricité et peut-être la pensée humaine, n'en sont que les manifestations diverses.

Alban étendit la main vers les sommets irisés de glace.

– C'est la seule action combinée de la chaleur et du froid, dit-il, qui a entassé au-dessus de nos têtes, ces masses énormes de neige, que des siècles de travail humain n'arriveraient pas à entamer... La vapeur d'eau, cristallisée en microscopiques hexagones de glace, retourne ensuite, sous l'action de la chaleur, à l'état liquide. Les glaces éternelles des sommets sont l'inépuisable réservoir de ces cours d'eau, grâce auxquels la vie et la végétation sont possibles sur ce plateau. La force de ces cours d'eau, à son tour, mettra en mouvement une roue munie de palettes, qui actionnera une machine dynamo-électrique que j'ai déjà commencé à construire. La chaleur solaire, devenue force mécanique, aura été ainsi transmuée en électricité.

– Et cette électricité ? interrogea Ludovic, puissamment intéressé.

– J'en ferai, à mon gré, du mouvement, de la chaleur, du son, de la lumière, et même de la végétation.

– Mais, observa Ludovic, si, au lieu d'être mû par un cours d'eau, votre appareil dynamo-électrique était actionné par une machine à vapeur ?

– Cela ne changerait rien à mon explication. C'est la chaleur solaire – emmagasinée par les végétaux géants de l'époque

antédiluvienne, lentement carbonisés dans les couches profondes du globe – c'est toujours cette même chaleur solaire, enfin rendue à la liberté après être demeurée inutile pendant des milliers de siècles, qui servirait à transformer l'eau de la chaudière en vapeur. C'est encore elle qui, par l'intermédiaire de la vapeur d'eau, pousserait le piston de la machine, et se changerait en énergie motrice, puis en puissance électrique, pour continuer, sans interruption, le cercle infini de ses transformations.

Enthousiasmé par ces explications, Ludovic se mit au travail avec ardeur.

Au-dessous du lac, à l'endroit où la pente du terrain était le plus rapide, une muraille de pierres sèches, qu'Alban fortifia d'un épais remblai de terre, fut construite de manière à barrer le cours de la rivière.

Mais l'ouvrage était à peine commencé qu'Alban s'aperçut que l'eau, s'infiltrant entre les pierres, et amollissant peu à peu la terre du remblai, menaçait de détruire rapidement son ouvrage.

Alban, qui pourtant était un chimiste distingué et un aéronaute de premier ordre, avait oublié une précaution que n'eût pas omise le moindre maître maçon.

Il importait de rendre imperméable la muraille intérieure de l'écluse. Cet obstacle, si minime en apparence, faillit arrêter l'entreprise, et décourager les constructeurs.

Il fallait trouver du mortier hydraulique.

Pour faire du mortier, il faut de la chaux, et pour faire de la chaux, de la pierre calcaire ; or, sur le plateau, il n'y avait pas trace de pierre calcaire.

– Si seulement, disait Alban, nous étions au bord de la mer, je ramasserais des monceaux de coquilles ; et, en les maintenant

quelques heures dans un grand feu, nous aurions d'excellente chaux.

– Pourquoi donc, s'écria Ludovic, en se frappant le front, ne fabriquons-nous pas notre écluse avec des pieux ?

– Ma foi, je n'y avais pas songé, fit Alban. Voilà, une fois de plus, l'occasion de remarquer que les idées les plus simples sont celles dont on s'avise après avoir épuisé toutes les autres.

On reprit les travaux avec un nouveau courage.

L'intérieur du réservoir fut doublé d'un rang serré de pieux, qui le rendirent absolument étanche, surtout quand Alban eut calfeutré les moindres interstices avec de l'étoupe, plongée dans la résine bouillante extraite des pins de la forêt.

L'installation de l'écluse dura huit jours. Alban l'avait voulue de grande dimension, et d'une résistance à toute épreuve.

– Aurons-nous des canards sur le bassin de notre écluse ? dit gaiement Ludovic à Mme Ismérie qui était venue, accompagnée d'Armandine, visiter les travaux.

– Non. À moins qu'il ne nous arrive des canards sauvages auxquels on rognerait les ailes. Mais, à défaut de canards, je vous promets des poules d'eau.

– Oui, s'écria Armandine. J'en ai même trouvé un nid dans les roseaux de l'étang ; et maman les élève à la becquée.

– Petite bavarde, gronda Mme Ismérie... Moi qui comptais vous faire la surprise de ma basse-cour et de mes omelettes !... Voilà que tout est gâté par ton indiscrétion.

Une fois qu'on eut achevé l'écluse, dont les eaux tranquilles devaient être égayées par les fameuses poules d'eau, les travaux allèrent vite.

Au milieu de la petite cascade que formait maintenant la rivière, Alban installa une vaste roue de bois munie de palettes. L'axe reposa solidement sur deux contreforts de pierre. À cet axe était adapté un cylindre de bois formé d'un tronc d'arbre parfaitement rond, et qui tournait avec la même vitesse que la roue principale.

Une courroie sans fin, que Mme Ismérie avait cousue elle-même avec du cuir de yack, et qu'Alban s'était contenté de saler, faute d'écorce de chêne pour la tanner, transmettait le mouvement à la machine dynamo-électrique.

Pour se procurer l'acier et le fer doux nécessaires à la construction de cette machine, Alban avait employé toutes les pièces métalliques de l'aménagement intérieur, qui n'étaient pas absolument indispensables à la solidité de l'aéroscaphe. Les barreaux de fer d'une des couchettes lui avaient fourni la principale matière, et il possédait heureusement dans le magasin quantité de fils de cuivre.

Cette machine, installée avec une grande simplicité de moyens, donna tous les résultats qu'on en attendait.

Les accumulateurs inventés par Alban, et dont l'aéroscaphe était muni, furent rechargés ; et l'on remplaça, à la satisfaction générale, l'éclairage à la chandelle de résine, par l'éclairage électrique.

Une petite ligne télégraphique relia même l'écluse à l'aéroscaphe, et permit d'utiliser, sans déplacement, le courant, pour tous les travaux intérieurs.

Les travaux de l'aéroscaphe reprirent avec une nouvelle activité, sans faire tort aux besognes journalières que nécessitait l'amélioration du confortable intérieur.

Depuis longtemps, Mme Ismérie se plaignait de manquer de savon. Elle avait essayé d'y suppléer à l'aide de cette argile grasse qu'emploient les fabricants de drap pour le nettoyage de

leurs laines, et que l'on appelle encore, dans certains pays, terre à foulon.

Mais ce moyen était fort long, et surtout très insuffisant.

Alban avait bien, depuis longtemps, promis de fabriquer du savon ; mais, absorbé par des préoccupations plus graves, il remettait, de jour en jour, la réalisation de sa promesse.

Pourtant rien n'eût été plus facile.

– Le savon, expliquait Alban, n'est que de la potasse alliée à un corps gras ; il suffit donc de faire bouillir la cendre des végétaux terrestres, pour s'en procurer.

– Pourquoi avez-vous dit des végétaux terrestres ? fit Ludovic, qui ne laissait passer aucun mot sans se l'être fait expliquer.

– Parce que, répondit Alban, en brûlant des algues, des varech, ou même des plantes du bord de la mer, ce n'est pas de la potasse que l'on obtiendrait, mais de la soude, corps qui présente, d'ailleurs, avec la potasse, de nombreuses analogies. J'ai donc employé une expression exacte, en disant végétaux terrestres... Avant l'ingénieur Leblanc qui, sous Napoléon Ier, a trouvé le moyen de fabriquer chimiquement la soude, sur tous les rivages de la Normandie et de la Bretagne, on avait construit des fours où, nuit et jour, on brûlait des plantes marines.

– Mais, interrompit Ludovic, à quoi pouvait donc servir toute cette soude, puisque la chimie, et les industries qui en dérivent, étaient encore dans l'enfance ?

– La remarque est juste. Mais vous oubliez que la soude est indispensable à la fabrication du verre. Les soudiers de nos côtes approvisionnent les verreries des Cévennes, de la Picardie et des Ardennes dont la célébrité s'étend encore dans toute l'Europe.

– Nous voilà loin de mon savon, s'écria Mme Ismérie. Je demande qu'on interrompe tout travail, jusqu'à ce qu'on m'en ait fabriqué. Puisque vous dites que c'est si facile, faites-en.

– Nous n'en ferons pas, dit malicieusement Alban.

– Par exemple ! Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

– Parce que, en y réfléchissant, je viens de me souvenir d'un moyen de nettoyage bien supérieur au savon et à l'eau.

– Supérieur au savon, passe encore ; mais de l'eau, il en faudra toujours.

– Nullement. Pas plus d'eau que de savon. Il faut que tu sois, ma chère femme, une ménagère bien arriérée pour employer des moyens de nettoyage aussi démodés, aussi antiques, aussi préhistoriques si j'ose dire.

– Alors, dis-nous vite ton fameux moyen.

– Eh ! parbleu, nous nous nettoierons, nous et nos hardes, à l'électricité… Maintenant que nous avons une machine dynamo-électrique, je ne vois pas pourquoi nous ferions des économies de courant.

– Eh bien, je serai curieuse de voir cela.

– Tu le verras aujourd'hui même. Je possède heureusement, à l'atelier, de quoi installer le merveilleux et pourtant très simple appareil de Telsa, pour nettoyer et laver : l'oscillateur électrique.

Ludovic, suivant son habitude, réclama des explications, qu'Alban lui donna volontiers.

– Grâce à l'oscillateur, dit-il, on fait passer, à travers le corps d'une personne montée sur un tabouret isolant, à pieds de verre, un courant de deux ou trois milliers de volts. Instantanément, les poussières ou les impuretés qui recouvrent la peau, ou

qui sont logées dans les vêtements, sont réduites en une poudre impalpable, en une sorte de vapeur qui se volatilise dans l'atmosphère. Un nettoyage ainsi pratiqué est bien supérieur aux savonnages à l'eau chaude les plus énergiques. La peau et les vêtements acquièrent une blancheur, une netteté tout à fait idéales. Cette méthode à l'avantage de détruire radicalement tous les microbes ; et elle a été efficacement employée dans les opérations chirurgicales. Dans peu d'années, toutes les blanchisseuses seront devenues des électriciennes, et beaucoup d'épidémies auront disparu. Il ne faut pas se dissimuler qu'actuellement, surtout dans les grandes villes, le linge est le grand véhicule des maladies contagieuses. Beaucoup de microbes survivent à l'eau bouillante, et même au chlore et à l'empesage. Les chemises glacées que nos élégants envoient à Londres, et dont la propreté au retour, est en apparence si éblouissante, ont souvent causé des maladies mortelles. Plusieurs cas de lèpre, signalés à Paris, n'avaient pas d'autre cause. Le microbe nous arrivait en droite ligne des Indes, par voie anglaise. Il suffit, dans l'immense cuve où tout le linge d'une rue est lavé en commun, d'une chemise de pestiféré ou de cholérique, pour répandre partout l'un ou l'autre fléau. Beaucoup de médecins, qui connaissent le fait, ont vainement proposé l'installation d'oscillateurs Telsa, dans nos grandes villes. En fait d'hygiène, nous allons donc être, sur ce plateau désolé, en avance sur toutes les nations civilisées.

Ludovic, Armandine, et même Mme Ismérie ouvraient de grands yeux.

Après ce petit cours sur l'avenir de la blanchisserie dans l'Himalaya, tous grillaient d'envie de passer de la théorie à l'application.

Ce fut vite fait.

L'oscillateur fut installé, mis en communication avec le courant électrique fourni par la chute d'eau ; et Ludovic eut, le premier, l'honneur de monter sur le tabouret à pieds de verre.

Il annonça bientôt qu'il éprouvait une sensation de bien-être extraordinaire. Il se sentait le cerveau plus libre ; ses muscles jouaient avec plus d'aisance.

À l'émerveillement général, on vit ses mains et son visage se nettoyer à vue d'œil. Une tache d'encre qu'il avait au bout d'un doigt, fusa sous la forme d'un petit jet de vapeur noirâtre, laissant la place entièrement nette et blanche.

Tout le monde voulut tâter de l'oscillateur ; et chacun déclara, d'une même voix, que le savon, les brosses et chiendent, et l'eau de javelle étaient des objets de musée, bons tout au plus à reléguer avec les couteaux de silex, les armures de chevalier, ou les perruques louis-quatorzièmes.

Mme Ismérie se montra entièrement satisfaite ; et, dès lors, tout le personnel de l'aéroscaphe arbora des plastrons et des manchettes d'une blancheur à faire honte à l'ex-prince de Galles, Sa Majesté le roi Édouard VII.

Habillés d'une façon aussi hygiénique, les aéronautes ne pouvaient que bien se porter. Aussi leur santé, à tous, était-elle excellente.

Ludovic surtout avait grandi et s'était fortifié d'une manière extraordinaire.

Ce n'était plus l'enfant grêle et nerveux de la villa de Saint-Cloud.

Il était devenu un adolescent robuste, au teint hâlé, aux épaules déjà larges ; et les travaux auxquels Alban l'avait habitué, avaient donné à ses biceps une grosseur fort respectable.

Il portait maintenant les cheveux ras car Alban les lui coupait chaque semaine, lui-même, à l'aide d'une tondeuse électrique de son invention.

Cette tondeuse se composait simplement de plusieurs rangées de peignes métalliques réunis par des fils conducteurs.

Il suffisait de faire passer le courant pour que la coupe de cheveux fût parfaite.

Cette méthode, en apparence compliquée, avait, suivant Alban, l'avantage de produire la cautérisation immédiate du cheveux, et par conséquent de lui conserver toute sa force, en évitant l'espèce de blessure que produisent les ciseaux, et par où s'écoule le fluide capillaire indispensable à la production de ces sécrétions parasitaires de l'organisme.

L'air vif du haut plateau procurait à Ludovic un excellent appétit.

Il dormait à merveille, et il était ravi des aventures et des inventions qui, depuis sa fuite, s'étaient succédées presque chaque jour, sans interruption.

Il professait, à l'endroit d'Alban, un véritable culte, adorait M[me] Ismérie et Armandine... Pourtant Ludovic n'était pas heureux.

La pensée de la douleur de ses parents, l'obsédait comme un remords, et ne le laissait pas jouir, un seul instant, de cette paix du cœur, de cette sérénité morale, sans lesquelles il n'y a point de vrai bonheur ici-bas. Avec le temps, ses remords et son chagrin s'accentuaient.

Les premiers jours, il y pensait à peine ; la nouveauté des périls et la diversité des pays avaient distrait sa jeune imagination.

Mais, depuis que, sur le plateau, l'existence s'était organisée d'une façon régulière et méthodique, depuis surtout qu'il avait pu réfléchir à la gravité de sa faute, à l'égoïsme de sa conduite, l'enfant souffrait beaucoup.

Il ne se passait presque pas de jours qu'il n'interrogeât Alban sur les chances qu'avaient d'arriver à destination les divers messages.

Alban craignait de chagriner Ludovic, mais il ne pouvait lui dissimuler que les pigeons voyageurs, les bouées lancées dans la cataracte, et surtout la sauterelle constituaient des moyens de correspondance bien aventureux.

– Vous qui êtes si ingénieux et si savant, disait quelquefois Ludovic à Alban, ne pourriez-vous trouver un moyen efficace de prévenir mes parents ?

– J'essaierai, répondait simplement l'aéronaute, chaque fois que Ludovic revenait sur ce sujet.

Mais Alban avait beau chercher, il ne trouvait pas ; et le jeune homme devenait de plus en plus mélancolique, perdait même le goût du travail, demeurant de longues heures à rêver, sans que ni les paroles affectueuses de Mme Ismérie, ni le gentil bavardage d'Armandine, ni même la logique réconfortante d'Alban Molifer pussent le tirer de ce marasme.

Il en vint même, dans les derniers temps, à perdre l'appétit.

Les rosbifs de yack au céleri sauvage, les poules d'eau rôties, les corbeilles de framboises arctiques, et les savoureuses truites du lac le laissaient indifférent. Alban commença à s'inquiéter sérieusement.

– Cet enfant tombera malade si cela continue, se disait-il. Il faudra que je lui donne satisfaction… Avec de l'électricité et de l'imagination, cela ne doit pas être impossible.

Alban avait beaucoup d'idées, mais elles étaient toutes d'une réalisation impraticable. Un matin pourtant, il aborda Ludovic d'un air plus joyeux que de coutume.

Cette fois, il croyait avoir trouvé.

– Il y aurait bien, dit-il à Ludovic, un moyen d'entrer en communication avec l'Europe. Mais pour cela, il faudrait arriver à gravir la ceinture de rocs qui entoure notre petit domaine.

– Je ne saisis pas bien la relation entre les deux idées, fit Ludovic... D'ailleurs, ajouta-t-il avec découragement, vous savez bien qu'il est impossible de la franchir, cette falaise de rochers...

– Je n'ai pas dit franchir ; j'ai dit gravir, ce qui est différent.

– Admettons que nous l'ayons gravie, à quoi cela nous avancerait-il !

– Cela nous avancera, répliqua Alban avec feu, à ceci, qu'une fois parvenus à un point culminant, rien ne nous sera plus aisé que d'y installer un appareil de télégraphie sans fil.

Ludovic se jeta dans les bras d'Alban.

– Je vous remercie, s'écria-t-il avec effusion... Nul miracle ne vous est impossible.

Le jour même, tous deux se rendirent au pied de la muraille de basalte, et en étudièrent soigneusement les aspérités.

Le résultat de cet étude ne fut pas encourageant.

Partout le roc semblait coupé au ciseau, selon des perpendiculaires d'une effarante netteté.

Un mur construit de main d'homme eût offert plus de chances d'escalade.

– Nous ne pourrons jamais arriver là-haut, s'écria Ludovic avec tristesse.

– Vous manquez de confiance, Ludovic, répliqua sévèrement Alban ; nous y arriverons, puisque je vous l'ai promis. C'est seulement une question de temps et de patience... Et la première chose que nous ayons à faire, c'est de fabriquer des échelles.

Ils rentrèrent dans la forêt, où deux jeunes arbres, parfaitement droits et élancés, furent choisis, abattus et ébranchés.

Il s'agissait maintenant de les réunir par des échelons.

Alban n'avait pas, dans ses outils, de tarière assez grosse pour percer les trous nécessaires, il y suppléa ingénieusement à l'aide d'une tige de métal, qu'il choisit de la même grosseur que les barreaux qu'il voulait adapter.

À l'aide de cette tige munie d'un manche isolant et mise en communication avec le courant électrique jusqu'à ce qu'elle devînt rouge, Alban perça tous les trous, sans courir le risque de faire éclater le bois comme une tarière.

Il avait à peine achevé ce travail que Ludovic, qui suivait l'opération d'un air songeur, s'écria tout à coup :

– J'ai l'idée d'un moyen bien supérieur à l'emploi des échelles. Puisque nous avons encore l'aérostat de la *Princesse des Airs* pourquoi ne pas escalader le roc en ballon captif ?

Alban laissa retomber la tarière électrique qu'il manœuvrait, et il se mit à réfléchir.

– Cela ne serait guère pratique, dit-il enfin... L'enveloppe de notre aérostat que j'ai remisée dans la caverne de sel gemme, a été trouée comme une écumoire par les balles russes. La réparation en sera très longue. D'ailleurs l'aérostat est d'un volume beaucoup trop considérable, et il nous est trop nécessaire pour que je consente à l'aventurer dans une entreprise de ce genre.

– Eh bien, s'écria Ludovic, construisons une montgolfière !

– Et avec quoi confectionnerons-nous l'enveloppe, puisque nous ne possédons, en fait de papier, que quelques vieux journaux, en fait de soie qu'une robe d'Ismérie.

– Et les draps de lit !... Fabriquons une enveloppe avec la toile de nos draps de lit !... La seule difficulté sera de la rendre imperméable.

– S'il n'y avait que cela ! dit Alban... Rien n'est plus facile. L'enduit dont on se sert pour rendre l'enveloppe des aérostats imperméable, se compose d'une dissolution de caoutchouc dans l'essence de térébenthine. L'emballage pneumatique de nos caisses nous fournira le caoutchouc et la résine de nos pins l'essence de térébenthine. Nous nous servirons d'une partie des agrès de l'ancien aérostat.

– Et la nacelle ?

– Il pousse au bord du lac assez de saules et d'arbustes aux branches flexibles pour nous en fournir les matériaux. Quoique je ne sois pas fort expert dans l'art du vannier, je me sens capable de tresser une nacelle, sinon très élégante de forme, du moins assez solide pour porter un ou deux voyageurs.

La construction de la montgolfière fut menée avec grande ardeur. Tous les draps des couchettes furent sacrifiés ; et Mme Ismérie se mit à coudre sans relâche. Pendant qu'elle s'occupait de ce travail, Armandine et Ludovic cueillaient et écorçaient des brassées de légères baguettes de saule qu'Alban commença à tresser, en fortifiant les parties faibles avec du fil d'archal.

Le résultat de ce travail fut une espèce de grand panier, assez disgracieux d'aspect, mais, d'une solidité à toute épreuve.

Deux ou trois personnes auraient pu y prendre place sans difficulté. Alban avait eu soin de ménager, tout autour, des anneaux de cordage où devaient venir se rattacher les agrès empruntés à l'ancien aérostat.

Après huit jours de préparatifs, tout fut terminé.

La montgolfière, à laquelle Alban avait donné une largeur de six mètres, de façon à ce qu'elle pût enlever deux personnes, se balançait, suspendue à un cercle de bois attaché à mi-hauteur de trois grands arbres.

Il ne s'agissait plus maintenant que de la gonfler.

On sait que les montgolfières, qui sont des ballons remplis d'air chaud, sont d'un gonflement excessivement difficile.

Comme il faut continuellement entretenir du feu au-dessous de la machine, le moindre danger auquel on s'expose est celui d'un incendie.

Alban résolut en partie la difficulté en disposant, au-dessous de l'orifice inférieur, une sphère de métal perpétuellement maintenue au rouge. De cette façon, le danger que font courir les flammèches était évité.

– Je ne tiens nullement, avait dit Alban, à avoir le sort de Pilâtre des Roziers.

Le gonflement de la montgolfière était à peu près terminé, et les câbles qui devaient la maintenir captive s'enroulaient autour d'un treuil grossier formé de troncs d'arbres, lorsqu'une discussion éclata entre Ludovic et Alban.

L'enfant s'était attendu à prendre part à l'ascension ; mais Alban, forcé d'emporter pour l'installation du télégraphe sans fil, un poids considérable d'accumulateurs, était obligé de partir seul.

Ludovic laissa éclater sa contrariété.

– Chaque fois, dit-il, qu'il y a du danger, vous me laissez de côté. Vous auriez dû construire la montgolfière plus grande.

– Je suis seul juge de la responsabilité que j'ai envers vous. Je dois vous empêcher de commettre des imprudences inutiles. Vous me gêneriez fort dans la manœuvre... D'ailleurs, ajouta-t-il plus doucement, une promenade en ballon captif ne doit guère avoir d'attrait pour quelqu'un qui, comme vous, a traversé en aéroscaphe l'Europe et la moitié de l'Asie.

Ludovic finit par se rendre à ces raisons ; mais il garda un silence de mauvaise humeur, et n'ouvrit plus la bouche que pour faire des objections aux procédés employés par Alban pour la construction de sa montgolfière.

– Pourquoi, demanda-t-il, n'avez-vous pas fait usage du « lévium », dont la force ascensionnelle est bien des fois plus considérable que celle de l'air chaud ? De cette façon, vous auriez pu m'emmener avec vous sans surcharger la nacelle.

– J'ai bien pensé au « lévium » répondit Alban, et c'est tout à fait volontairement que je ne m'en suis pas servi. Le « lévium » est trop précieux pour nous et il nous en reste trop peu pour que je le gaspille dans une occasion comme celle-ci. Quand les réparations de la *Princesse des Airs* seront terminées, c'est notre aérostat, gonflé de « lévium » qui nous enlèvera hors de ce plateau désolé, et nous donnera la possibilité de sillonner de nouveau les plaines de l'air.

Ludovic se rendit à ces raisons avec une évidente maussaderie. Une minute après, il avait trouvé une nouvelle objection.

– Vous ne pourrez pas, dit-il, employer pendant toute votre ascension, cette boule métallique comme productrice d'air chaud. Vous auriez vite épuisé, étant donné le petit nombre d'accumulateurs que vous emportez, la force électrique qui la maintient à l'état d'incandescence, et il ne vous en resterait plus pour installer le télégraphe sans fil.

– Cette remarque est juste, répartit Alban : aussi, n'est-ce point l'électricité que j'emploierai au cours de mon ascension. Si vous aviez été moins troublé par la mauvaise humeur que vous éprouvez, vous auriez remarqué que j'emporte un réchaud, que je vais, d'ailleurs, installer immédiatement au-dessus de la nacelle, et une provision d'essence de térébenthine.

– Grave danger d'incendie, grommela Ludovic.

– Pas si je suis prudent, répondit Alban sur le même ton… Mon réchaud est muni d'une éponge d'amiante, qui produira une chaleur très régulière, et d'une clef qui me permet de l'éteindre instantanément.

Ludovic reprit un peu de sa gaieté, lorsque avant de monter dans la nacelle, Alban lui recommanda solennellement de veiller à tout en son absence, et lui expliqua de quelle manière il devait manœuvrer le treuil sur lequel étaient enroulés les cordages.

Alban avait emporté avec lui deux petits drapeaux rouges.

Il fut convenu que tant qu'il en laisserait flotter un, on continuerait à dévider la corde pour lui permettre de s'élever.

S'il les arborait tous les deux, c'est que, pour une raison ou pour une autre, il désirait redescendre.

Tous ces détails étant ainsi réglés, Ludovic et Mme Ismérie firent manœuvrer le treuil, qui était muni de leviers disposés en croix, et de crans d'arrêt qui en rendaient le maniement facile.

La montgolfière commença à s'élever doucement, poussée par un petit vent d'est qui la portait du côté de la muraille de rochers et tendait légèrement les cordages du treuil.

Bientôt la montgolfière eut dépassé la première crête à une cinquantaine de mètres du sol, et, toujours portée par la brise, se dirigea vers un second escarpement aussi élevé que le premier.

Ludovic, qui ne perdait pas de vue la nacelle, n'apercevait toujours qu'un seul drapeau rouge.

C'est alors que le câble prit contact avec l'arête vive du rocher, contre lequel il se mit à frotter d'une façon inquiétante.

Alban, qui s'était aperçu du danger, activa le feu de son réchaud et s'éleva encore.

Mais le vent, plus violent à mesure que la hauteur augmentait, rendait, par sa résistance, la manœuvre du treuil de plus en plus pénible.

Alban arbora son second drapeau.

Ludovic et Mme Ismérie firent de vains efforts pour ramener à eux la montgolfière.

Ils ne pouvaient plus ni la faire monter, ni la faire descendre.

Alban modéra son feu ; la montgolfière s'abaissa, mais ce fut de l'autre côté de la crête, si bien que la descente ne fit qu'accentuer la tension et le frottement du câble.

À ce moment, un bruit sec se produisit ; le câble venait de se rompre avec un claquement de fouet.

Le treuil fit plusieurs tours sur lui-même, renversant brutalement à terre Ludovic et Mme Ismérie, pendant que la montgolfière, débarrassée de ses liens, s'élançait d'un seul bond, à plus de cent mètres.

Tout autre qu'Alban eut perdu la tête.

Il voyait, au-dessous de lui, un horizon d'abîmes, un cirque de pics et de gorges déchiquetés.

Le plateau n'apparaissait plus que comme une grande tache verte, au centre de laquelle la coque brillante de *la Princesse des Airs* piquait un point lumineux.

Alban jugea d'un coup d'œil la situation.

S'il continuait à monter, le vent d'est l'emporterait toujours plus loin des siens.

Il fallait, à tout prix, descendre.

Alban ralentit encore le feu ; la montgolfière s'abaissa, la corde rompue frôlant les cimes du roc.

Le vent continuait à souffler dans la même direction.

Alban voyait, autour de lui, d'affreux précipices, où tout atterrissage eut été impossible.

Il était devenu pâle de frayeur. Jamais, peut-être, il n'avait couru un danger aussi imminent, aussi impossible à éviter.

Dans cette extrémité, il dut, de nouveau, activer son feu, pour ne pas être broyé contre les quartiers de roc.

Ce qui achevait de le réduire au désespoir, c'est que le vent l'éloignait toujours dans la direction de l'ouest.

S'il réussissait à sauver sa vie, jamais il ne pourrait rejoindre les siens, et il périrait de faim sur ces cimes inaccessibles.

Il fallait pourtant atterrir. Alban aperçut, à quelques mètres de lui, une plate forme rocheuse qui lui offrait une dernière chance de salut.

Mais, il importait de se hâter.

D'un geste brusque, Alban éteignit le réchaud ; et comme la montgolfière ne s'abaissait pas encore assez vite à son gré, il troua, de son couteau, l'enveloppe de toile.

À ce moment, la nacelle affleurait le sol de la plateforme du rocher.

Le gaz s'échappait en abondance par l'ouverture béante.

Entraînée par le vent, la montgolfière fit encore quelques mètres sur le roc ; puis, brusquement, s'affaissa en claquant.

L'aéronaute et la nacelle se trouvèrent ensevelis sous un amas de toile.

Alban se dégagea promptement, prit pied sur le roc ; et pour empêcher que les débris de la montgolfière ne fussent emportés par le vent, qui faisait onduler ses plis comme ceux d'un drapeau, il couvrit promptement de grosses pierres l'enveloppe déchirée.

Il regarda autour de lui. L'endroit où il était descendu occupait le sommet d'un escarpement formidable, d'où le regard dominait, à perte de vue, un panorama de montagnes et de plaines.

Quant au plateau, Alban ne l'apercevait plus.

Le sol de l'espèce de promontoire aérien où il venait d'échouer, était absolument stérile et nu.

Alban ne remarqua que quelques maigres herbailles, quelques buissons rabougris et des lichens gris et jaunes qui avaient poussé dans les anfractuosités de la pierre.

Il fit le tour de cette espèce d'îlot.

De toute part, les pentes étaient presque verticales.

Il songea, un moment, à lier ensemble les câbles de suspension de la nacelle, et à se laisser glisser le long du roc.

L'effrayante profondeur de l'abîme le fit, bien vite, renoncer à cette idée...

Renflouer la montgolfière ?

Il ne fallait pas y penser davantage.

Quand même il eût pu y réussir, il n'eût fait que changer de genre de mort, puisqu'il était incapable de diriger son aérostat, et qu'il n'avait plus assez de combustible pour le maintenir longtemps gonflé.

D’ailleurs Alban, même au prix de son salut, n’eût jamais consenti à laisser, derrière lui, ceux qu’il aimait, et dont sa présence faisait la sauvegarde.

Le malheureux aéronaute eut un moment de désespoir.

Il n’entrevoyait aucune chance de salut.

Il s’étendit, tout de son long, sur l’enveloppe déchirée de la montgolfière, et demeura longtemps sans pensée, sans énergie, terrassé par la fatalité des circonstances.

Mais, bientôt, il se releva courageusement, à la pensée qu’il avait encore un devoir à remplir.

– Je suis venu, s’écria-t-il, pour installer ici le télégraphe sans fil, pour avertir le docteur Rabican de la présence de Ludovic parmi nous, et du péril que nous courons... Eh bien, installons d’abord notre appareil ; nous verrons ensuite. Si je succombe sur ce roc, ma mort, du moins, n’aura pas été inutile à mes amis !...

Sur cette noble résolution, Alban se mit aussitôt à la besogne.

L’endroit où il se trouvait paraissait disposé comme à souhait pour l’installation d’un poste de télégraphie sans fil.

De toute part la vue s’étendait librement.

Alban put se rendre compte que, dans la direction de l’ouest, aucun massif montagneux n’arrêterait la propagation du fluide.

N’avait-il pas toutes les chances de succès, puisqu’il se trouvait sur l’un des points les plus élevés du globe ?

Fiévreusement, Alban dressa ses appareils, qu’il put fixer solidement grâce à une crevasse du rocher.

Il disposa des accumulateurs au pôle positif et au pôle négatif de l'appareil, s'assura que le cadran et la sonnerie fonctionnaient bien ; puis il lança le courant qui devait transmettre sa pensée aux veilleurs des postes télégraphiques situés à des milliers de lieues de là, sur quelque sommet des Alpes ou des Karpates.

Cela fait, les bras croisés, il attendit que la sonnerie du timbre électrique l'avertît que son appel avait été entendu.

La moitié de l'après-midi se passa ainsi, dans l'angoisse de cette expectative.

Alban Molifer commençait à ressentir de cruels tiraillements d'estomac, et il se repentait amèrement de n'avoir pas, le matin, garni de quelques provisions, la nacelle de la montgolfière.

Pour tromper la faim, il se mit à mâcher des tiges d'herbe, et à sucer des lichens au goût visqueux et fade.

Mais on eût dit qu'en lui procurant une salivation abondante, en lui mettant, comme on dit, l'eau à la bouche, ces maigres aliments ne faisaient qu'augmenter son appétit.

Il finit par s'étendre de nouveau, avec résignation, sur la toile de l'enveloppe, non sans avoir remarqué, en jetant un coup d'œil sur l'appareil, que les deux tiers du fluide des accumulateurs étaient déjà dépensés.

Une heure d'angoisse mortelle s'écoula encore pour Alban.

Maintenant les accumulateurs devaient être à peu près vides.

Soudain, il bondit en poussant un cri de joie.

À moins que la fièvre et la faim n'eussent fait tinter ses oreilles, c'était bien un faible appel de la sonnerie électrique qu'il venait de distinguer !

Il se précipita vers l'appareil, et le manœuvra fiévreusement.

Avec un indicible bonheur, il entendit de nouveau le bruit de la sonnerie.

On allait lui répondre...

Réfléchissant qu'il ne restait presque plus de force électrique dans les accumulateurs sans même attendre que son correspondant inconnu lui eut communiqué son nom, Alban télégraphia hâtivement le message suivant :

« Docteur Rabican, Saint-Cloud, France. Prière transmettre, contre récompense, cette dépêche d'aéronautes perdus dans les monts de l'Himalaya, à docteur Rabican, Saint-Cloud, France. Sommes en bonne santé...

Le courant devenait de plus en plus faible.

Alban étouffa une exclamation de colère.

Il importait de faire le message extrêmement court.

Il continua :

Princesse des Airs préservée malgré avaries. Votre fils Ludovic avec nous, très bien portant... »

Alban laissa retomber le manipulateur de l'appareil avec découragement.

Depuis quelques secondes le courant ne passait plus... Les accumulateurs étaient vides.

Les derniers mots du message n'avaient pas dû être transmis.

Malgré tout, Alban se sentait réconforté.

Il avait dit le plus essentiel.

Ses amis seraient sans doute prévenus.

Il pourrait mourir tranquille.

Il restait assez de ressources de toutes sortes aux habitants du plateau, pour attendre l'arrivée d'un secours venu d'Europe.

Alban s'était étendu de nouveau sur le rocher.

Pressant de ses mains ses tempes enfiévrées, il faisait de surhumains efforts pour découvrir un moyen de salut.

Mais il ne trouvait rien ; et, avec le crépuscule qui allongeait des ombres grises sur la pente des monts, un froid glacial envahissait ses membres.

Des cris d'oiseaux de proie, répercutés par l'écho des vallées, lui arrivaient à travers l'atmosphère limpide de la nuit.

Découragé, brisé de fatigue et d'émotion, Alban s'enroula tout entier dans l'enveloppe de la montgolfière, et s'endormit, accoté à un énorme bloc de basalte.

II

DE ROC EN ROC

Après la rupture du câble de la montgolfière, Ludovic et Mme Ismérie se relevèrent gravement contusionnés.

Les leviers du treuil, en se brisant, les avaient heurtés avec violence, au front et à l'épaule, et les avaient renversés.

Quand ils furent debout, encore tout étourdis par le choc, ils aperçurent la montgolfière planant à une grande hauteur au-dessus d'eux.

Tout d'abord, ils ne comprirent pas l'étendue de la catastrophe. Ils demeurèrent comme stupides.

Ce fut Mme Ismérie qui recouvra, la première, son sang-froid. Elle fit taire Armandine, qui s'était mise à sangloter en poussant des cris aigus.

Mais, quand la montgolfière eut disparu, emportée par la brise au-delà de la muraille rocheuse, seulement alors ils eurent conscience de l'immense danger que courait Alban, et du malheur qui les frappait.

Ludovic était atterré, et se tordait les mains dans un geste de désespoir.

Mme Ismérie pleurait à chaudes larmes, en serrant contre son cœur la petite Armandine.

Dans leur affolement, ils s'exagéraient la nature du péril que courait Alban.

Sans réfléchir que la montgolfière n'était construite que pour se soutenir quelques heures dans les airs, ils le voyaient déjà, entraîné par des courants atmosphériques, à des centaines de lieues, perdu pour eux, et allant misérablement s'abîmer dans quelque précipice de la montagne.

Cet état de prostration ne dura pas. Mme Ismérie était une femme énergique qui, une fois le premier mouvement de douleur passé, se mit à réfléchir froidement aux meilleurs moyens de porter secours à son mari.

Ludovic, de son côté, tenait à faire preuve d'ingéniosité et de courage, à montrer qu'il était un homme pour le sang-froid et la résolution. En son âme d'enfant, il s'enorgueillissait à la seule pensée de devenir le sauveur d'Alban. Les poings serrés, la bouche crispée, les sourcils froncés, il réfléchissait, de toute la puissance de sa volonté.

– Avez-vous une idée ?... Avez-vous un projet ?... demanda Mme Ismérie, en essuyant furtivement ses yeux rougis de larmes. Quel qu'il soit, nous l'exécuterons. Il faut sauver mon mari, fût-ce au péril de notre vie.

– Madame, répondit Ludovic, mon existence vous appartient. Dussé-je périr, nous sauverons Alban.

– Mais comment ?

– Je ne vois, pour le moment, d'autre moyen que la construction d'une seconde montgolfière.

– Vous oubliez, répondit Mme Ismérie, en hochant tristement la tête, que les matériaux nécessaires nous manquent. Nous pourrions, il est vrai, à la rigueur, utiliser l'ancienne enveloppe de l'aérostat, et la provision de « lévium » de *la Princesse des Airs ;* mais ce travail nous demanderait dix ou douze jours. D'ici là, mon pauvre Alban aurait le temps de mourir de faim ou d'être entraîné si loin, si loin que nous ne pourrions jamais le rejoindre.

– Alors, que faire ? gronda Ludovic, en frappant nerveusement la terre du pied…

– Essayons de l'échelle, fit Mme Ismérie. C'est par ce moyen qu'Alban comptait d'abord atteindre le sommet des rochers.

– Madame, répartit tristement Ludovic, ce moyen ne vaut pas mieux que l'autre. Il nous faudrait des jours et des jours, pour entamer le roc aux endroits convenables, et pour construire des échafaudages et d'autres échelles… Encore n'arriverions-nous à rien. Ce rempart de rocs une fois franchi, nous en rencontrerions un autre qu'il faudrait escalader avec encore plus de difficultés.

Mme Ismérie demeura silencieuse. De grosses larmes avaient recommencé à couler de ses yeux.

Ludovic se mordait les poings, dans sa rage impuissante.

L'après-midi s'écoula ainsi.

Chaque fois que Ludovic ou Mme Ismérie émettait une idée, elle était bien vite reconnue impraticable. C'était le désespoir, le découragement et la douleur dans ce qu'ils ont de plus terrible.

Quand le soleil descendit derrière les montagnes, ils étaient encore à la même place.

Ludovic était saisi de véritables accès de fureur, en pensant qu'il allait falloir laisser périr son ami, sans avoir pu rien faire pour le sauver.

Quand la nuit fut tout à fait venue, Mme Ismérie, qui ne pleurait plus, mais dont le visage s'était empreint d'une gravité plus effrayante que les larmes, prit Armandine par la main et, sans un seul mot, tous les trois se dirigèrent tristement du côté de l'aéroscaphe, à travers les taillis enténébrés, où ne retentissaient que la plainte lointaine des torrents, et le mugissement plein de mélancolie des yacks regagnant leur caverne.

Arrivés dans la salle commune, ils s'assirent autour de la table centrale. Ils demeurèrent ainsi, les bras croisés, les uns en face des autres, dans un aussi mortel silence que celui qui préside aux veillées funèbres.

Une heure s'écoula ainsi.

La place qu'occupait habituellement Alban, maintenant vide, donnait à leur silence une effrayante signification.

Il leur semblait que quelqu'un d'invisible se tenait au milieu d'eux, que d'une minute à l'autre, l'absent allait apparaître, en faisant claquer joyeusement les sonores portes d'aluminium.

Mais, le silence et la nuit persistaient, devenaient plus profonds et plus désespérants, à mesure que s'écoulaient lentement les heures.

Tout d'un coup, Ludovic poussa un cri si aigu, tellement surhumain, que Mme Ismérie crut, un moment, qu'il venait de perdre la raison.

L'enfant ricanait, dans un accès de joie nerveuse, que son intensité rendait presque diabolique.

– Qu'y a-t-il, mon Dieu ? demanda Mme Ismérie.

– Il y a, clama l'enfant, dont la surexcitation était arrivée à son comble, qu'à force de me creuser l'imagination de toutes les façons, j'ai enfin trouvé le moyen pratique, rapide, de secourir notre cher Alban.

– Et quel est ce moyen ?

– Eh bien, répondit l'enfant, le voici : Nous n'avons pas songé un seul instant à la caverne de sel. Là, les couches géologiques diffèrent entièrement de celles qu'on observe dans le reste du plateau. D'après l'opinion d'Alban lui-même, il devait y avoir là une vallée qu'un écroulement de montagne a obstruée depuis plusieurs siècles… Puisque nous avons l'électricité en

abondance, il s’agit seulement de défoncer la caverne de sel. Une fois passés de l’autre côté de la vallée, il nous sera facile de retrouver Alban qui n’a pu aller bien loin avec sa montgolfière, et qui a dû certainement, étant donné sa grande expérience des aérostats, opérer son atterrissage sans blessures.

– Ah ! si ce que vous dites était possible ! s’écria Mme Ismérie en joignant les mains… À cette seule pensée, je sens tout mon courage me revenir !…

– Je vous jure que je ne me trompe pas, s’écria Ludovic, avec toute l’assurance que donne la foi… Je ne me trompe pas, je ne puis pas me tromper !…

– Puissiez-vous dire vrai ! dit Mme Ismérie, subissant elle-même la contagion de cet enthousiasme. S’il en est ainsi, mettons-nous à l’œuvre immédiatement. Il n’y a pas une heure, pas une minute à perdre.

Sous la direction de Ludovic, qui avait retenu, dans tous ses détails, la façon dont opérait Alban, une vingtaine de cartouches d’eau furent immédiatement préparées.

Mme Ismérie se chargea des accumulateurs, Ludovic des cartouches d’eau, d’un rouleau de fils et d’un pic, pendant qu’Armandine emportait une provision de chandelles de résine.

Ces préparatifs terminés, on se dirigea, à la lueur des torches, par le sentier le plus court, du côté de la caverne de sel.

Les oiseaux, réveillés par la lueur rougeâtre des résines, voletaient en piaillant autour du cortège, qui se hâtait à travers les buissons.

Arrivé à l’entrée de la caverne, Ludovic fit déposer sur le sol les accumulateurs, y adapta le fil dont il s’était muni, et commença à le dérouler, en s’engageant, avec Mme Ismérie et Armandine, sous la voûte étincelante de sel gemme.

Les cristaux décomposaient la lueur des torches comme un prisme, et scintillaient de mille feux.

Après avoir avancé d'une trentaine de pas dans l'intérieur de la caverne, Ludovic, arrivé à un carrefour où se croisaient une douzaine de corridors souterrains, commença à éprouver de l'hésitation.

Il s'agissait de choisir, pour y placer les cartouches d'eau, l'endroit où la paroi de la caverne était la moins épaisse.

S'il se trompait, il ne réussirait qu'à produire un éboulement intérieur, sans arriver à se faire jour de l'autre côté de la montagne.

Plus de deux heures se passèrent à explorer les galeries, sans que Ludovic arrivât à se décider pour l'une ou pour l'autre.

À la fin, énervé par l'insomnie et l'émotion, il choisit la plus longue, celle qui s'enfonçait le plus profondément dans les flancs du rocher.

Il y disposa, tout au fond, ses cartouches d'eau, dans une excavation qu'il pratiqua à coups de pic. La mine, ainsi chargée, devait produire un effet terrible.

Ludovic s'aperçut même que, pour le nombre de ses cartouches d'eau, il n'avait pas apporté assez d'accumulateurs, et il retourna, en toute hâte, en chercher d'autres à l'aéroscaphe. Ces apprêts avaient demandé de longues heures.

Quand tout fut terminé, une aurore blême pâlissait déjà les cimes des montagnes.

Le cœur battant d'espoir, Ludovic lança le courant…

Une explosion, plus formidable que le roulement du tonnerre, se produisit, longuement répercutée par les échos.

Une gerbe de blocs, de pierres et de rochers avaient jailli au-dessus de la montagne...

Quand le dernier écho se fut perdu dans l'éloignement, Ludovic et Mme Ismérie se précipitèrent vers l'entrée de la caverne.

Ils y avaient fait à peine quelques pas, qu'ils poussèrent un long cri d'épouvante.

Non seulement les cartouches d'eau n'avaient ouvert nul passage du côté d'une autre vallée, mais la commotion produite avait fait tomber la plupart des colonnes de sel gemme qui soutenaient les voûtes : la caverne était maintenant murée.

– Qu'avons-nous fait ! s'écria Mme Ismérie. Les ailes de *la Princesse des Airs* et l'enveloppe de l'aérostat sont ensevelies sous des milliers de mètres cubes de sel et de rochers. Nous voilà privés, à tout jamais, des moyens de quitter ce désert.

Ludovic atterré, tremblant, était aussi pâle qu'un condamné dont la dernière heure est arrivée. Il s'enfuit en criant, à travers les bois, sans vouloir entendre les paroles de consolation qu'essayait de lui prodiguer Mme Ismérie.

Le jeune homme, affolé, ayant perdu complètement la tête, se figurait, bien à tort, que Mme Ismérie allait lui en vouloir de son inutile tentative. Honteux et brisé de fatigue, il s'était caché dans un fourré, et s'était étendu sur le sol couvert d'une longue mousse grisâtre, où un invincible sommeil ne tarda pas à s'emparer de lui.

Mme Ismérie, ne comprenant rien à la conduite de Ludovic, avait dolemment regagné l'aéroscaphe, avait couché la petite Armandine morte de fatigue.

Puis, demeurée seule, elle s'était absorbée dans une sombre rêverie.

Elle songeait à Alban ; mais elle songeait aussi à sa fille et à Ludovic.

C'était à elle qu'allait maintenant incomber le soin de les sauver tous les deux et de les ramener en Europe !

La pauvre femme, malgré son courage, n'entrevoyait même pas quels moyens elle emploierait pour y réussir…

Cependant, sur le roc glacial, où la fatigue et la faim l'avaient cloué, Alban fut tiré de son sommeil agité de rêves pénibles par le grondement sourd d'un bruit qu'il prit d'abord pour le grondement du tonnerre, ou pour la chute d'une avalanche.

En une seconde, l'aéronaute fut sur pied.

Quoiqu'il se fût enroulé dans l'enveloppe de la montgolfière, il était transi de froid.

Ses pieds et ses mains étaient ankylosés.

Il se mit à marcher, à grands pas, sur l'étroite plate-forme, en s'étirant les membres, pour activer la circulation du sang.

Mais, il demeura bien vite immobile, comme figé de stupeur et d'effroi, devant le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

Dans le ciel, au-dessus de sa tête, tournait tout un vol de vautours ; et les cercles qu'ils traçaient autour de lui, allaient sans cesse en se rétrécissant. À peu de distance, il en aperçut d'autres, immobiles sur les pointes du roc, et qui lui parurent aussi funèbres que des statues de granit de monstres égyptiens aux yeux de pierres précieuses. Il se retourna ; il y en avait d'autres derrière lui.

Il était pris dans un cercle infranchissable de becs et de griffes acérés ; et les rapaces n'attendaient que sa mort pour se précipiter sur son cadavre, qu'ils avaient pour ainsi dire, flairé d'avance.

Alban se sentit froid dans les os, en songeant au sort qui l'attendait.

Il se voyait déjà déchiqueté, dépecé, avant même que d'avoir rendu le dernier soupir.

Par la pensée, il voyait son squelette blanchi, se désagréger lentement sur ce roc perdu.

Aucun des siens ne saurait jamais ce qu'il était devenu.

Alban frissonna ; mais il était de ceux chez qui un premier mouvement de crainte provoque promptement une généreuse réaction.

Il eut honte d'avoir eu peur.

– Alors, s'écria-t-il, je périrais lâchement sur ce roc désolé, sans même tenter un dernier effort, moi qui, jusqu'ici, suis sorti vainqueur de tous les périls et de toutes les difficultés ! Cela ne sera pas dit ! J'aime mieux me briser les os dans quelque gouffre que de devenir la proie de ces rapaces immondes.

Et Alban, à qui la fièvre et le jeûne laissaient une entière lucidité d'esprit, se remit à chercher un moyen d'évasion.

Il allait, plein de découragement, se résigner à son sort, lorsque ses regards s'arrêtèrent machinalement, sur la toile grossièrement vernie, dans les plis de laquelle il s'était enroulé pour passer la nuit.

Il se frappa le front.

Une idée lumineuse venait de jaillir de son cerveau.

– Mais le voilà, s'écria-t-il joyeusement, le voilà bien le moyen d'évasion. Je vais, avec cette toile, me fabriquer un parachute... Drouet, le conventionnel qui fit arrêter Louis XVI à Varennes, franchit bien les murailles d'une citadelle allemande, simplement soutenu dans les airs par les rideaux de son lit qu'il avait arrangés en parachute. Je ne vois pas pourquoi je n'essaierais pas d'en faire autant... Ce Drouet n'était pas aéro-

naute et ne pouvait pas, comme moi, calculer exactement les dimensions de son appareil !...

Sans se préoccuper des vautours dont le nombre s'accroissait de minute en minute, Alban se mit à l'œuvre.

À l'aide de son couteau, il découpa, dans la montgolfière, une circonférence d'un diamètre, juste assez grand pour que l'appareil soutint son propre poids dans les airs.

Il pratiqua, au centre, un trou, une cheminée qui, en permettant le passage de l'air, devait empêcher le parachute d'osciller pendant la descente.

Il joignit ensuite à la circonférence de toile, une série de cordages empruntés au gréement de la montgolfière, et qui, partant des bords du parachute, venaient s'attacher à une corde destinée à passer sous les aisselles.

Le véhicule était enfin prêt.

Il ne s'agissait plus que de se mettre en route.

Avant que de se lancer dans l'espace, Alban eut la présence d'esprit d'empaqueter dans la nacelle, les accumulateurs déchargés, l'appareil de télégraphie sans fil, et ce qui restait de la toile de la montgolfière.

Il traîna ensuite la nacelle jusqu'au bord du rocher, à l'endroit d'où lui-même allait s'élancer dans le vide, et il l'y précipita.

La nacelle rebondit de roc en roc.

Au grand effroi d'Alban, elle alla disparaître dans une profonde crevasse.

– Voilà peut-être, ne pût-il s'empêcher de s'écrier, le sort qui m'attend... Et pourtant, n'ai-je pas opéré souvent, sur des

places publiques, des descentes en parachute, de sept ou huit cents mètres de hauteur !

Cette réflexion lui rendit tout son courage.

Délibérément, il s'élança dans le vide, en sautant, le plus loin qu'il pût, du bord du rocher.

Pendant les premières secondes de sa chute, il éprouva des sensations vertigineuses.

Il tombait avec une rapidité foudroyante.

Il ressentait cette chaleur d'estomac, ce bourdonnement dans les oreilles que donne le mal de mer.

Mais, presque aussitôt, la descente se modéra ; et Alban qui, dans les premiers instants, avait instinctivement fermé les yeux, les rouvrit juste à temps, pour voir qu'il touchait, mollement et sans secousse, les pentes gazonnées d'un plateau situé au-dessous de celui qu'il venait de quitter.

Très loin, au-dessus de sa tête, il voyait tournoyer les vautours déçus dans leur attente.

Alban examina le lieu où il se trouvait.

C'était un plateau assez vaste, abrité par la base de quatre montagnes, rafraîchi par un filet d'eau, une sorte de jardin suspendu à l'usage des oiseaux et des insectes de la montagne.

Alban but avec délices une gorgée d'eau fraîche.

Il était maintenant plein d'espoir.

Ensuite, il étudia l'endroit le plus propice à une seconde descente.

Le principal danger qu'il avait à éviter, c'était de tomber dans un ravin, d'où il lui eût été impossible de remonter.

Il eut beaucoup de peine à trouver une place convenable.

La pente de ce second plateau était trop oblique pour qu'Alban en atteignît la base d'un seul bond.

Il risquait, à moitié chemin, d'être broyé.

C'est alors qu'il se souvint qu'il avait été acrobate.

Il prit son élan : et un bond formidable le porta à plus de quatre mètres du bord du précipice.

Malheureusement cette distance n'était pas encore suffisante.

À quelques mètres du pic où il comptait atterrir, Alban prit rudement contact avec la paroi rocheuse.

Il s'écorcha douloureusement le pied, et ne toucha vraiment terre qu'après une dégringolade qui le couvrit de contusions.

Quand il se fut relevé, et se fut assuré qu'il n'avait pas de sérieuses blessures, il fit, en boitant, une centaine de mètres, pour atteindre une éminence qu'il apercevait en face de lui.

Arrivé là, il poussa un cri de joie.

Un souffle de bonheur dilata ses poumons.

Il était tout près de la crête rocheuse qui ceignait le plateau ; et il pouvait distinguer – comme un point d'argent dans les verdures sombres – la coque brillante de l'aéroscaphe.

Ce qui lui restait à faire n'était plus qu'un jeu.

Il atteignit la crête de la muraille basaltique, choisit, pour y descendre, un emplacement dans la prairie des yacks, et une dernière fois, prit son élan.

Il toucha terre sans aucun accident.

Mme Ismérie était encore plongée dans ses mélancoliques pensées, lorsque Alban, pâle comme un mort, les vêtements souillés de poussière, franchit le seuil métallique de la salle commune.

Dans l'état d'accablement physique où elle était, Mme Ismérie crut se trouver en présence d'une apparition d'outre-tombe.

Elle poussa un cri en détournant les yeux.

Mais, déjà Alban s'était précipité, et lui donnait, en la serrant dans ses bras, des preuves irrécusables de son existence matérielle.

L'aéronaute était exténué de faim et de fatigue.

Avant de fournir la moindre explication sur la manière quasi-miraculeuse dont il avait franchi la falaise de basalte, il engloutit une énorme tranche de rosbif de yack, et tout un saladier de framboises arctiques.

Il raconta ensuite, brièvement, ses aventures, et gagna une des couchettes.

Il y était à peine étendu qu'il s'endormait d'un sommeil de plomb, d'un de ces sommeils lourds et profonds, qui ressemblent à l'anéantissement de la mort.

Dans sa joie et dans son effarement, Mme Ismérie n'avait même pas eu la pensée de raconter à son mari la catastrophe survenue dans la caverne de sel.

Il connaîtrait assez tôt ce malheur, qui allait peut-être contraindre les aéronautes à demeurer prisonniers sur le plateau où ils avaient fait naufrage.

Dans l'après-midi, Armandine se réveilla, fraîche et bien reposée ; et Mme Ismérie, en mettant un doigt sur ses lèvres, fit voir à l'enfant son père qui souriait dans son sommeil.

Armandine n'avait pu retenir un cri de joie ; mais Alban était si complètement engourdi qu'il ne s'éveilla pas.

Un faible tressaillement des muscles de son visage montra seulement qu'il avait entendu le cri de sa fille, de la façon obscure et vague dont nous percevons toutes les sensations pendant le sommeil.

Mais sa physionomie reprit bien vite l'expression de calme souriant qu'elle possédait quelques minutes auparavant.

Mme Ismérie emmena Armandine dans la salle commune, après avoir refermé, avec mille précautions, la porte de la cabine...

– Je vais, dit-elle à sa fille, te charger d'une mission importante... Ludovic est honteux et consterné du mauvais succès de sa tentative dans la caverne ; et il s'est caché dans le bois. Il se figure que je lui en veux, et, comme un enfant qu'il est, il n'ose reparaître.

– Ce pauvre Ludovic, fit Armandine ; il a pourtant bien fait tout ce qu'il a pu.

– Tu vas aller le chercher ; tu lui apprendras que ton père est de retour, sain et sauf, et tu le ramèneras avec toi, en l'assurant que non seulement je ne lui en veux pas, mais que je lui suis très reconnaissante de la décision et du sang-froid dont il a fait preuve, la nuit dernière.

– De quel côté, maman, supposes-tu que je le trouve ?

– Je pense qu'il est dans le bois, derrière le lac. Il a dû éviter avec soin la prairie des yacks dont il connaît, par expérience, la férocité.

Armandine, toute joyeuse, partit en courant dans la direction du lac. Elle ne tarda pas à rencontrer Ludovic qui, après avoir fait un bon somme dans la mousse, se promenait mélancoliquement sous les sapins, un peu honteux de son coup de tête.

– Papa est revenu ! s’écria la petite fille, du plus loin qu’elle l’aperçut ; et maman ne vous en veut pas du tout de l’éboulement d’hier soir !

Ludovic s’approcha, légèrement vexé d’être traité ainsi en enfant boudeur, mais ravi de savoir qu’Alban était sauvé, et brûlant déjà d’impatience de connaître par quels ingénieux moyens l’aéronaute avait bien pu descendre de la montagne.

Quand Alban se réveilla, complètement remis de ses fatigues, il trouva la petite société réunie, au grand complet, dans la salle commune.

Il embrassa Armandine, et serra énergiquement la main de Ludovic.

– Je ne mérite pas un si brillant accueil, fit ce dernier. En votre absence, j’ai involontairement occasionné un grand malheur.

– Comment cela ? fit l’aéronaute avec inquiétude.

– Oui. Je me suis figuré qu’il nous serait possible de vous aller porter secours, en nous frayant un chemin par le fond de la caverne de sel.

– Eh bien ?

– J’ai disposé, à l’endroit que je croyais le plus favorable, une quantité de cartouches d’eau et...

Ici Ludovic hésita. Sa voix tremblait légèrement.

– Achevez, s’écria Alban.

– Eh bien l’explosion a produit un éboulement formidable. Les ailes de *la Princesse des Airs* et l’enveloppe de l’aérostat sont ensevelies sous l’amoncellement des décombres. La montagne s’est, pour ainsi dire, écroulée sur elles. Jamais nous ne pourrons les retrouver.

Alban demeura quelque temps silencieux.

Sa physionomie avait revêtu une expression de gravité et de mécontentement. Mais, bientôt il domina cette première impression.

– Certes, dit-il, c'est un grand malheur ; mais je ne saurais vous en vouloir, puisque c'est pour me sauver que vous tentiez cet effort.

Et il serra cordialement la main de Ludovic qui baissait la tête, plein de confusion.

– D'ailleurs, intervint Mme Ismérie, la plus grosse part de responsabilité doit retomber sur moi. N'ai-je pas accueilli avec enthousiasme l'idée de Ludovic, parce qu'elle me paraissait la seule pratique et la seule réalisable ; et ne l'ai-je pas aidé de tout mon pouvoir ?

– Il n'y a, dit Alban, personne de fautif dans tout ceci. Vous n'êtes coupables, les uns et les autres, que de générosité et de dévouement à mon égard... Puis, le mal n'est peut-être pas si grand que vous le croyez. Demain j'irai à la caverne, juger par moi-même de l'étendue du désastre.

– C'est cela, fit Mme Ismérie. Laissons pour aujourd'hui, cette question de côté... Mon mari, ajouta-t-elle en se tournant vers Ludovic, va vous apprendre une nouvelle qui vous fera bien plaisir.

– Aurait-il réussi à télégraphier ?

– J'y ai réussi, répondit Alban ; incomplètement, il est vrai, mais la dépêche que j'ai lancée est conçue de façon assez explicite pour que nos amis n'aient plus de doute sur notre sort. À l'heure qu'il est, le docteur Rabican doit-être rassuré.

Ludovic se fit expliquer minutieusement tout ce qui avait trait à l'expédition du télégramme, et le reste de la soirée se passa à parler des amis d'Europe qui, Alban et Ludovic en étaient

sûrs, ne manqueraient pas d'organiser une expédition pour venir à leurs secours.

Ce soir-là, chacun se retira de bonne humeur.

On prévoyait, pour le lendemain, de longs et pénibles travaux.

Il s'agissait de dégager les organes de l'aéroscaphe, ensevelis par l'éboulement.

En arrivant, de bonne heure, à la caverne, Ludovic et Alban, qui s'étaient munis simplement d'un pic et d'une pelle, furent arrêtés, dès les premiers pas qu'ils firent sous la voûte de sel gemme.

Un amas de blocs irisés leur barrait le passage.

Alban donna quelques coups de pioche qui rendirent un son mat.

– Nous allons, dit-il, avoir à déblayer pendant quinze ou vingt jours. La salle qui nous servait d'atelier, se trouve à quarante pas de l'entrée. Cela nous fait bien des mètres cubes de sel et de pierre à remuer !...

On se mit immédiatement à l'œuvre. Alban entamait les décombres à coups de pioche ; et Ludovic, aidé de Mme Ismérie, les transportait, en dehors de la caverne.

On comprend que, dans ces conditions, le travail devait avancer très lentement.

De plus, pour éviter de nouveaux éboulements, Alban fut obligé de boiser les parois et la voûte du couloir qu'il creusait, ainsi que cela se pratique dans les mines.

Il fallut donc abattre des pins, les scier à longueurs égales, ce qui causa de nouveaux retards.

Après six jours de travail, il n'y avait que trois mètres de couloir de creusés.

Alban devenait soucieux à la pensée que tant de peine serait peut-être inutile.

Il trouverait sans doute les ailes brisées, et l'enveloppe de l'aérostat réduite en charpie par la chute des blocs de sel.

Une autre préoccupation le tourmentait encore : l'approche imminente des grands froids.

Il prévoyait que les réparations de l'aéroscaphe ne seraient pas encore terminées.

Heureusement que le septième jour de ces travaux de déblaiement, il se produisit un incident qui vint rendre, aux terrassiers improvisés, du courage et de l'espoir.

Ludovic, qui s'escrimait à coups de pic dans un angle, fut tout étonné de s'apercevoir que, sous son outil, la paroi sonnait creux.

Il redoubla d'efforts, et continua à piocher avec acharnement.

Mais, à un coup de pioche donné plus violemment que les autres, l'outil s'échappa des mains de Ludovic, qui l'entendit retomber de l'autre côté...

Une excavation béante s'était ouverte dans la muraille de décombres.

Ludovic courut immédiatement prévenir Mme Ismérie, puis Alban, alors occupé à scier de jeunes pins pour le boisage.

Alban abandonna immédiatement son travail et accourut.

L'excavation fut facilement élargie, Ludovic alla ramasser sa pioche.

Alban et lui, munis de bougies de résine, s'engagèrent dans l'ouverture de cet antre obscur.

À leur grande joie, ils firent une dizaine de mètres, sans rencontrer d'obstacles.

– Voilà qui avance singulièrement notre travail, s'écria Ludovic. C'est toute une portion de couloir que nous n'aurons pas à creuser.

– L'éboulement n'a été que partiel, répondit Alban ; les voûtes les plus solides ont résisté à la commotion. Et j'ai tout lieu de croire que notre atelier, situé dans la partie la plus épaisse du massif salin, a échappé à l'éboulement.

L'opinion d'Alban se trouva justifiée. À part quelques endroits, où de gros blocs de sel détachés de la voûte obstruaient le passage, le chemin se trouva libre jusqu'à l'atelier, où Alban et Ludovic eurent la joie de retrouver, parfaitement intactes, les ailes de *la Princesse des Airs,* et l'enveloppe de l'aérostat.

Ce fut avec une véritable satisfaction que tout le monde abandonna les travaux de terrassement.

Mme Ismérie avait des ampoules, et Alban se prétendait menacé de durillons aux mains.

L'après-midi de ce jour-là, Ludovic demanda quel nouveau travail on allait commencer.

– Je vous conseillerai tout d'abord, dit Mme Ismérie, de renouveler nos provisions de bouche. Je n'ai plus le moindre morceau de yack dans ma glacière à air liquide.

– Eh bien, soit, approuva Alban ; nous allons employer le reste de la journée à abattre un ou deux ruminants. Mais il faut varier un peu nos moyens de destruction… Ludovic, pria-t-il, vous allez aller me chercher dans le bois, deux belles branches de sapin, bien élastiques et bien droites…

– Pourquoi faire ?

– Pour faire un arc. Pendant que vous couperez le bois de l'arc, je m'occuperais de la corde et des flèches.

– Comment, s'écria l'enfant, au comble de la surprise, vous voulez employer un arc et des flèches, alors que nous avons l'électricité sous la main ?

– Je n'ai pas dit que je n'emploierais pas l'électricité !

Ludovic, très intrigué, ne voulut pas partir avant qu'Alban lui eut fourni une explication.

– Je vais simplement, dit celui-ci, fabriquer un arc électrique. La flèche sera un mince barreau de métal, à la pointe bien aiguisée, et qu'un fil conducteur mettra en communication avec un accumulateur.

– Ah ! je comprends, fit Ludovic enthousiasmé. Avec votre arc, nous pourrons tuer les yacks à distance, sans courir le moindre danger.

Ludovic partit dans la direction du bois et revint bientôt avec deux branches de sapin, parfaitement égales et rondes dans toute leur longueur.

Alban y adapta une cordelette enduite de résine.

Il prit ensuite deux ou trois flèches d'aluminium, qu'il avait préparées en l'absence de Ludovic, un rouleau de fils et un accumulateur ; et tout le monde se dirigea vers le terrain de chasse.

L'effet des flèches électriques fut merveilleux.

Deux yacks superbes, qui avaient eu l'imprudence de s'écarter du gros du troupeau, furent abattus sans incident, et dépecés.

Pour ménager l'air liquide, Alban porta dans la caverne les plus grosses pièces de viande, qui y furent salées par les soins de Mme Ismérie.

C'était là une réserve précieuse pour l'époque des grands froids, qui n'allaient pas tarder à sévir sur le plateau.

Déjà, les arbres à feuillage non persistant commençaient à roussir et à se dépouiller.

La température devenait de plus en plus rigoureuse.

Plusieurs matins de suite, Alban avait vu la prairie et les bords du lac étincelants de gelée blanche.

Les vivres, il est vrai, ne manquaient pas.

Le perchoir électrique continuait à fournir du gibier en abondance ; et l'approche de l'hiver avait amené sur le plateau, une quantité d'oiseaux migrateurs, presque tous comestibles.

C'étaient des canards, des outardes, et même des oies et des cygnes sauvages.

On en abattit un grand nombre.

Les uns, accommodés tout frais, fournirent d'excellents salmis ; d'autres furent fumés et salés, ainsi que cela se pratique dans les pays Scandinaves.

La pêche offrait encore une ressource qui n'était pas à mépriser.

Le vivier, qui avait été construit dans le voisinage de l'aéroscaphe, regorgeait de truites, de saumons, et de truites saumonées.

Alban fit aussi préparer une certaine quantité de ces poissons.

Avec cet amas de provisions, on pouvait impunément, affronter les rigueurs de l'hivernage.

III

LA NEIGE

Brusquement, la neige se mit à tomber. Ce n'était pas la neige menue et rare des climats tempérés, qui fond au souffle du premier rayon de soleil et qui n'attriste que momentanément les moineaux et les mésanges. C'était la neige épaisse et drue, aux larges flocons, presque verticale dans sa descente inlassable et lente.

En vingt-quatre heures le paysage se trouva subitement transformé.

Depuis les conifères superbes de la forêt, dont les branches aplaties s'étalaient en panache vers la terre, jusqu'aux roseaux du lac dont les sommets s'encapuchonnaient de blancheurs, tous les végétaux du plateau avaient changé d'aspect.

C'était maintenant, à l'infini, des horizons recueillis et graves où chaque arbre, sous sa carapace liliale, semblait rêver aux éclosions futures du printemps, semblait méditer sur les floraisons imprudentes de l'été.

Il régnait, sur tout le plateau, un silence morne, que troublaient seulement les cris de quelque oiseau noir détachant derrière lui une minuscule avalanche de neige.

Les ruisseaux et le lac étaient recouverts d'une couche de glace déjà forte.

Les poissons devaient s'engourdir, tapis dans la boue tiède, entre les racines des glaïeuls et des autres plantes aquatiques.

Après être tombée pendant deux jours, la neige cessa subitement. L'air était d'une pureté glaciale et le décor, magiquement transformé, déroulait à l'infini des horizons de blancheurs.

Alban Molifer permit à Ludovic et à Armandine de sortir de l'aéroscaphe, et d'aller jouer dans la neige.

Les enfants poussèrent des cris de joie.

Leur plus vif désir se trouvait satisfait.

D'abord, les deux enfants s'adonnèrent tout au plaisir d'admirer les longues stalactites de glace qui pendaient aux branches des arbres, de regarder les traces triangulaires que laissaient sur la molle surface les pieds des petits oiseaux.

Puis ils résolurent de jouer à la guerre.

Alban, qui suivait les deux enfants du regard avec un bon sourire paternel, les vit dresser avec ardeur de petits retranchements.

Ils roulaient devant eux des boules de neige, et lorsqu'elles étaient devenues très grosses, ils les rapprochaient, les cimentaient, et cela finissait par former une sorte de petit mur.

Quand, après une demi-heure de travail, les deux puissances belligérantes jugèrent leurs retranchements assez forts, elles commencèrent à s'approvisionner de munitions.

Aucune bataille ne peut être de longue durée si les combattants ne sont pas bien fournis de munitions.

Aussi, Armandine et Ludovic, pétrissant des poignées de neige et les roulant en boule, s'approvisionnaient-ils avec une ardeur extraordinaire.

Les pelotes de neige, entassées dans un bel ordre derrière les retranchements, offraient déjà un aspect assez imposant,

lorsqu'Armandine, profitant de ce que Ludovic lui tournait le dos, ouvrit la première les hostilités.

Ludovic se sentit une oreille frôlée par une pelote de neige.

Aussitôt, il se rua vers ses munitions.

Armandine se vit littéralement bombardée par une pluie de projectiles. Mais, tapie derrière son rempart elle ne ripostait guère.

En tacticienne habile, elle attendait que son adversaire eût épuisé ses réserves.

Ce fut bientôt fait, tant il mettait d'ardeur dans son attaque.

Quand Ludovic se trouva entièrement démuni de projectiles, il comprit, mais un peu tard, la faute qu'il avait commise ; et il se mit en devoir d'en préparer une nouvelle provision.

Cependant Armandine, outre les boules de neige qu'elle avait elle-même confectionnées, avait eu soin de mettre en réserve la plupart de celles que lui avait lancées Ludovic.

Elle pouvait attaquer à son tour, et triompher facilement de son ennemi, désarmé et mal protégé par son rempart de neige.

Elle remplit son tablier de projectiles ; et bravement monta à l'assaut de la citadelle ennemie.

À ce moment, Ludovic s'occupait à la confection de nouvelles munitions.

Il apportait une telle attention à son travail, qu'il ne vit pas Armandine escalader ses remparts.

En un clin d'œil, il fut bombardé de projectiles, que la fillette tirait de son tablier et lui jetait avec une vigueur et une adresse étonnantes.

– Rends-toi, Ludovic ! Rends-toi ! Tu es vaincu !

Incapable de résister plus longtemps au feu de l'ennemi, Ludovic se rendit de bonne grâce.

Puis, les deux enfants firent la paix, en se donnant une franche poignée de main ; et Ludovic évacua sa citadelle avec les honneurs de la guerre.

Alban Molifer avait suivi cette petite scène avec beaucoup d'intérêt, et il félicita chaudement Armandine de sa prudence.

– Je serai plus heureux une autre fois, dit Ludovic. Un ennemi vaincu doit savoir tirer de lui-même un enseignement des cruelles leçons que lui donne la mauvaise fortune.

Ce jeu avait occupé les deux enfants toute la matinée. Dans l'après-midi ils inventèrent un nouveau divertissement.

Ils fabriquèrent des bonshommes de neige.

Mais, ils ne se contentèrent pas de créer le classique personnage, coiffé du chapeau haut de forme, fumant sa pipe, avec un manche à balai sous le bras, que tout gamin a au moins une fois édifié dans sa vie.

Ils en fabriquèrent toute une série, dont ils varièrent la forme et l'attitude autant qu'ils le purent ; et ils les baptisèrent des noms de leurs amis absents.

Ce fut d'abord un bonhomme trapu, composé de trois boules énormes, aux bras arrondis, aux jambes courtes, la bouche largement ouverte, comme quelqu'un en proie à une violente colère : c'était une grossière représentation de M. Bouldu.

À côté de lui se dressait un deuxième personnage, long et maigre, au nez crochu, aux yeux louches, le visage encadré de favoris confectionnés avec des herbes desséchées : avec un peu d'imagination on pouvait reconnaître Jonathan Alcott.

Puis, ce fut le tour de la famille Rabican : le docteur donnait le bras à Mme Rabican, et devant eux marchait Alberte grave et recueillie.

Tout en confectionnant ce groupe qui avait la prétention de lui rappeler sa famille, Ludovic ne put retenir une larme, en songeant aux tourments que devaient endurer ses parents depuis sa disparition.

Mais, peu à peu, cette impression pénible s'effaça de son esprit, et le jeune garçon se remit bientôt à jouer joyeusement.

C'était maintenant le tour de la famille Van der Schoppen.

Ce groupe devait être le plus important de tous.

Dans l'esprit des jeunes statuaires, il devait représenter les membres de cette importante famille inculquant à Yvon Bouldu les principes de la kinésithérapie à grand renfort de bourrades et de coups de pied.

Pendant trois heures ils travaillèrent avec acharnement à ce grand œuvre.

Vingt fois, ils durent recommencer les bras, qui se dressaient menaçants sur la tête de l'infortuné patient, et qui s'écroulaient brusquement au moindre défaut d'équilibre.

Enfin, le monument fut achevé.

La nuit commençait à tomber, et le groupe de la famille Van der Schoppen apparaissait dans l'ombre naissante comme la représentation d'un combat d'ours blancs.

Néanmoins, malgré ce léger défaut, Armandine et Ludovic se montrèrent satisfaits de leur œuvre et, par des cris et des battements de mains, manifestèrent leur joie d'avoir si bien réussi.

Ils exécutèrent même une danse folle autour du groupe kinésithérapique.

Ludovic, que rien ne rebutait, proposait déjà à sa petite camarade de mettre en chantier une œuvre plus colossale encore, un modèle de l'aéroscaphe – sans le ballon bien entendu – avec Alban Molifer et Ludovic aux appareils de direction, Mme Ismérie à la cuisine, et Armandine dans la salle commune soignant sa poupée, quand la voix de Mme Molifer les rappela :

– Allons, mes enfants, il faut rentrer. C'est assez joué pour aujourd'hui. Venez dîner : la nuit sera bientôt complète, et vous pourriez prendre froid.

Les deux enfants ne se firent pas prier. Quelques minutes après, ils se mettaient à table, et mangeaient d'un excellent appétit.

Alban Molifer et sa femme qui, de l'intérieur de l'aéroscaphe, avaient assisté à l'érection des statues de neige, complimentèrent les statuaires improvisés, qui ne tardèrent pas à regagner leurs couchettes, où ils s'endormirent aussitôt, brisés de fatigue.

Le lendemain, les enfants se trouvèrent dans l'impossibilité de sortir.

Pendant la nuit, la neige s'était remise à tomber, et en telle abondance qu'Armandine et Ludovic ne purent reconnaître les statues de neige qu'ils avaient eu tant de peine à ériger la veille.

Ils se regardèrent consternés.

– C'est bien ennuyeux, dit Ludovic ; nous ne pourrons pas continuer nos statues aujourd'hui.

– Oui, répondit Armandine ; et nous ne pourrons pas commencer notre aéroscaphe de neige.

– J'avais trouvé quelque chose de mieux.

– Et quoi donc ?

– Voilà ; nous nous serions construit une maison de neige, et nous y aurions habité pendant le jour, toutes les fois que le temps nous aurait permis de sortir.

– Une maison à la façon des Esquimaux, dans laquelle il aurait fallu entrer à plat ventre, par une étroite ouverture percée dans le bas de la muraille ?

– Mais non ; une véritable habitation, avec tout ce qu'il faut pour y vivre à l'aise : des tables, des chaises, des lits, et des chambres munies de fenêtres dont les vitres auraient été faites de glace polie. Voilà une chose peu banale, n'est-ce pas ?

– Assurément, répondit Alban Molifer qui avait écouté la conversation des deux enfants ; mais, mon cher Ludovic, vous n'en auriez pas eu le mérite de l'invention.

– Comment, cela a déjà été fait ?

– Mais oui ! et par une impératrice encore !

– Oh ! raconte-nous cela, père ?

– Cela se passait en 1740. L'impératrice Anne de Russie s'ennuyait. Un de ses favoris, nommé Biren, ne savait qu'inventer pour chasser la mélancolie de son auguste maîtresse. Un jour, il eut l'idée de construire un palais entièrement composé de glace.

– Un palais ! s'écria Ludovic, mais cela a dû demander beaucoup de temps ?

– C'est-à-dire, répondit l'aéronaute, que cette singulière construction n'eut de palais que le nom. Elle avait environ quarante pieds de long, vingt de large et dix de haut, et contenait plusieurs chambres qui avaient été décorées avec un goût exquis. De plus, elle avait été édifiée sur la Néva, dont le lit, entièrement pris par les glaces, avait en même temps fourni les matériaux de construction.

– Mais, interrompit Armandine, cela devait être peu gracieux, ces murailles uniquement faites d'eau congelée ?

– Biren avait pensé à tout : les murailles avaient été habilement sculptées par les meilleurs artistes de l'époque, et l'aspect de la maison avait tellement frappé l'esprit des contemporains, que l'un d'eux, un certain Kraft, avait consacré tout un livre à la description du palais de glace.

– Et que dit ce M. Kraft ? demanda Ludovic.

– Il nous apprend, poursuivit Alban Molifer, qu'au devant de la porte d'entrée six canons de glace avaient été disposés, et qu'à diverses reprises ces canons furent chargés et tirés.

– Comment ? Et ils n'éclatèrent pas ?

– Vous savez bien que la résistance de la glace est considérable sous une épaisseur relativement minime ! Pour vous donner une idée de cette résistance, je vous dirai que, lors de la construction du chemin de fer transsibérien, des voies ferrées furent installées sur les fleuves glacés, et des trains d'un poids considérable les parcoururent, sans qu'il y ait jamais eu d'accidents. Enfin, pour en revenir à notre histoire, deux mortiers de glace lancèrent des bombes du poids de soixante livres.

– C'est incroyable, murmura Ludovic rêveur.

– Deux dauphins et un éléphant vomissaient des torrents de naphte enflammé. Et, tout autour de l'habitation, on avait sculpté, en pleine glace, toute une forêt d'arbres magnifiques, sur les branches desquels était perché tout un monde d'oiseaux.

– Et l'intérieur ? interrogea Armandine.

– À l'intérieur, chaises, meubles, vaisselle, et même les cartes à jouer, étaient de glace. Il y avait également un lit entouré de rideaux de glace.

– Mais personne ne s'étendit sur cette couche glaciale ?

– Malheureusement si ! Il y avait, à la cour de Russie, un prince nommé Galitzin, qui descendait d'une des plus grandes familles de l'empire. Mais, pour des raisons politiques, Anne de Russie le disgracia et le nomma page, par dérision. Alors, tout le monde se moqua de lui, et il fut traité ni plus ni moins qu'un bouffon.

– Le pauvre homme ! fit Armandine.

– Or, le prince Galitzin était veuf. Anne de Russie se mit dans la tête de le faire se remarier. Galitzin ne put refuser d'obéir à sa maîtresse et il se choisit une femme. L'impératrice avait promis de faire tous les frais de la noce, et elle exigea de son « page » qu'il passât la première nuit de ses noces dans le palais de glace, étendu sur le lit. On enferma les nouveaux mariés, et on plaça, à la porte du palais, une garde de six hommes, avec ordre de les empêcher de sortir. Toute la nuit, on entendit les gémissements des deux époux ; et l'on s'en amusait fort à la cour. Mais, le lendemain, quand on voulut leur rendre la liberté, on s'aperçut qu'ils étaient morts de froid !

Le récit de ce sombre drame historique émut vivement Armandine et Ludovic.

Ce dernier demeura longtemps songeur.

Il cherchait à concilier ce qu'il venait d'entendre avec certaines anecdotes des livres de voyages aux pôles.

Quant à la petite fille, elle s'écria naïvement :

– Nous avons bien fait de ne pas construire notre maison de neige ; nous aurions été gelés tout vivants, comme le prince Galitzin !

– Pourtant, objecta gravement Ludovic, j'ai lu que beaucoup d'Esquimaux passaient toute la mauvaise saison dans des huttes faites de blocs de glace et cimentés avec de la neige.

– Oui, mais dans le palais de glace établi sur la Néva, l'on ne faisait point de feu. Le lit était de glace, et ses rideaux étaient formés de longues stalactites ; tandis que les Esquimaux, chaudement enveloppés dans d'épaisses fourrures d'ours blancs, de phoques ou de morses, entretiennent dans leurs cabanes de glace un feu d'enfer.

– Comment s'y prennent-ils ?

– Ceux qui sont le plus rapprochés des établissements civilisés possèdent de petits poêles de fonte. Mais beaucoup se contentent de construire, avec des mottes de gazon, une sorte de cheminée rudimentaire. La fumée s'échappe comme elle peut, par un trou pratiqué dans la toiture.

– Mais que brûlent-ils ? demanda à son tour Armandine. Le bois et le charbon doivent être hors de prix au milieu des banquises et des plaines de glace ?

– D'autant plus, ajouta Ludovic d'un petit air entendu, qu'à une certaine latitude toute végétation s'arrête. Bien avant le cercle polaire, il n'y a plus de forêt.

– Les Esquimaux ne sont pas difficiles en fait de combustible, répondit Alban Molifer, et ils ont plusieurs moyens de s'en procurer. D'abord, pendant l'été, ils font provision de la tourbe que l'on rencontre en abondance dans les marécages du Nord ; puis ils ont l'huile, les arêtes, les peaux et les débris de poissons. Ce mode de chauffage est d'ailleurs des plus malodorants, mais il est des plus efficaces. Aveuglés par la fumée, asphyxiés par la puanteur, les pauvres Esquimaux ne se plaignent pas tant qu'ils ont chaud ; ils se serrent, eux et leurs chiens, les uns contre les autres, autour de leurs fétides brasiers, et ainsi pelotonnés, ils attendent le retour du printemps, qui vient faire éclore quelques maigres fleurettes, et faire surgir quelques maladifs arbrisseaux dans la zone maudite et déshéritée des régions arctiques.

Cependant la neige continuait à tomber. Armandine et Ludovic commençaient à s'ennuyer des savantes explications d'Alban Molifer.

La face collée au cristal épais des fenêtres de l'aéroscaphe, ils regardaient mélancoliquement tourbillonner les silencieux papillons blancs de la neige qui, toujours plus volumineuse et plus dense, achevait d'ensevelir le paysage, en supprimait les détails, et noyait tout d'une triste et aveuglante blancheur.

Mme Ismérie survint tout à coup. Elle tenait à la main un fragment de journal illustré, froissé et déchiré, qu'elle venait de découvrir dans l'emballage d'une des caisses.

– Eh bien, s'écria-t-elle d'un ton de reproche amical, voilà M. Ludovic et Mlle Armandine qui s'ennuient. Pourtant, il faudra bien prendre votre parti, mes enfants, de ne plus courir à travers la campagne, et de vous habituer à une existence sédentaire. L'hivernage va commencer.

– Nous aurons assez de travaux pour nous occuper, dit Alban.

– En attendant, répliqua Mme Ismérie, j'ai trouvé quelque chose qui fera grand plaisir à Ludovic et à Armandine.

Les deux enfants se rapprochèrent ; toute leur mélancolie s'était déjà dissipée.

– Oui, continua Mme Ismérie, je viens de mettre la main sur un débris de journal illustré qui contient un joli conte. Ludovic nous en fera la lecture en attendant le déjeuner.

– Quel est le titre ? demanda Alban.

– *La Fille du Roi des Neiges.* C'est, à n'en pas douter, un conte qui a été traduit du danois ou du norvégien, ou peut-être du russe ou du sibérien.

Tout le monde prit place sur le divan pneumatique, et Ludovic, s'étant avidement emparé du fragment de journal, commença :

HISTOIRE DE LA FILLE DU ROI DES NEIGES

– Voilà, dit Ludovic, un titre bien approprié au temps qu'il fait et tout à fait de circonstance. Je commence :

« Autrefois, dans un petit village du nord de la Russie, sur les rives de la mer Glaciale, habitaient deux familles de pêcheurs qu'unissait la plus étroite amitié.

« Ces braves gens vivaient du modeste produit de leur pêche et de la culture de leur jardin et d'un petit champ. L'un des pêcheurs avait une fille, Véra, et l'autre un fils, Serge. Ils avaient été élevés comme frère et sœur, et ne se quittaient presque jamais.

« C'était pendant l'hiver ; une croûte épaisse de glace recouvrait la mer. Les bateaux et les filets étaient bien au sec sous un hangar, et dans la cuisine, les esturgeons et les saumons achevaient de sécher, enfilés sur des baguettes.

« Serge et Vera sortirent, chacun de son côté, de chez leurs parents, bien emmitouflés, gantés et cravatés, et se mirent à jouer dans le jardin du père de Serge. Ce jardin, tout tapissé de neige neuve, séparé de la rue par une petite barrière blanche, n'était garni pour le moment que d'une demi-douzaine de bouleaux effeuillés.

« Assise derrière la croisée de sa cuisine où brûlait en ronflant un énorme poêle de brique, la mère de Serge surveillait les jeux des deux enfants tout en donnant ses soins à des vêtements neufs qu'elle cousait pour son petit garçon.

« Serge et Vera, livrés à eux-mêmes, après avoir longtemps couru dans tous les sens l'un après l'autre, venaient d'imaginer un jeu nouveau : Vera avait proposé à Serge de faire une belle

poupée de neige, qui serait leur fille. Et Serge, enchanté, s'empressait à ramasser et à pétrir la neige en boules que la petite fille disposait à peu près suivant les formes de la statue.

« Ce fut d'abord une masse informe ; mais, peu à peu, elle se dégrossit sous les mains agiles des jeunes sculpteurs et prit bientôt une tournure élégante. De sa fenêtre, la mère de Serge, quoique surprise, était ravie de voir ces enfants réussir dans une entreprise qui était bien au-dessus de leurs forces ; et elle s'applaudissait intérieurement de les voir si habiles.

« Cependant, l'étonnement de la brave femme croissait de minute en minute : la statuette était trop parfaite, trop artistique même pour être l'œuvre exclusive de deux bambins inexpérimentés. Il y avait là-dessous quelque chose qu'elle ne s'expliquait pas, et naïvement elle s'imaginait que les anges gardiens de ces jeunes enfants étaient descendus du ciel pour se mêler à leurs jeux et se faire leurs collaborateurs mystérieux.

« Serge et Vera ne semblaient pas s'apercevoir de la perfection de leur œuvre : pour eux elle était simplement belle, et déjà ils se mettaient à la chérir comme une sœur.

« – Faisons-lui de beaux cheveux, disait Vera, en ajoutant une poignée de neige à la chevelure déjà épaisse de sa *fille*.

« – Il faudra lui mettre aussi de bonnes chaussures bien chaudes ajoutait Serge. Nous ne pouvons laisser notre *enfant* courir ainsi nu-pieds dans la neige.

« – Oui, c'est cela, mais tout à l'heure. Mettons-lui deux petits glaçons sous les paupières. Je veux que ma fille ait des yeux brillants.

« Et Vera, joignant l'action à la parole, enchâssait deux minuscules morceaux de glace dans les grands yeux blancs et ternes de la statuette, dont le visage parut s'animer.

« Enchantés, les deux enfants battirent des mains, et appelèrent à grands cris la mère de Serge. Joyeuse, l'excellente femme sortit dans le jardin, pour admirer de plus près cette merveille sortie des mains de son enfant. Mais quel ne fut pas son étonnement quand, éblouie par un rayon du soleil couchant qui frappait le visage de la statue, il lui sembla voir une fillette aux cheveux blonds, aux yeux brillants, tombée du ciel comme par miracle au milieu du jardin.

« Pour les enfants il n'y avait pas de doute : la statue était bien vivante ; tout à l'heure elle allait s'animer, et courir avec eux sur la neige. Ils lui tendent les bras, en poussant de joyeux cris, et leurs lèvres mignonnes s'offrent déjà pour un baiser.

« Mais, ô surprise ! nouvelle Galathée, la statue de neige s'anime réellement. La mère de Serge n'en croit pas ses yeux. Elle s'imagine être victime d'une illusion et se persuade aisément qu'elle n'a devant elle qu'une petite fille imprudente, qui s'est échappée de chez ses parents, sans autres vêtements qu'une simple robe blanche.

« Serge et Vera, enchantés, se mettent à courir après leur *fille* avec de grands éclats de rire ; mais ils ne peuvent la rejoindre. Elle est plus leste qu'eux, et elle court sans prononcer une parole, sans même faire de bruit. Seule, sa chevelure légère qui flotte au vent, produit un faible grésillement, assez semblable au bruit de la neige qui tombe sur les branches.

« Les oiseaux qui volètent à travers le jardin, viennent sans façon se poser sur ses bras et sur ses épaules, et ne s'envolent pas quand elle reprend sa course.

« Pendant que la mère s'étonne de ce nouveau miracle, son mari attiré par les cris des enfants, sort à son tour dans le jardin. Il est mis au courant de ce qui se passe, mais il refuse de croire à une pareille merveille.

« Le père de Serge est un homme qui s'inquiète facilement. La présence de la petite inconnue si légèrement vêtue, et qui court pieds nus dans la neige, sans se soucier du froid glacial qui a gelé même la mer, lui semble une incroyable extravagance.

« – La mère de cette enfant est une grande coupable, dit-il enfin, de la laisser sortir ainsi. Cette enfant va s'enrhumer gravement. Il est de notre devoir de la recueillir et de nous informer de ses parents. Allons, mes enfants, faites entrer votre petite camarade à la maison.

« Serge et Vera s'étonnent d'un pareil ordre.

« – Mais père, dit le petit garçon, si nous la faisons entrer dans l'habitation qui est chaude, elle fondra, notre petite amie, puisqu'elle est de neige.

« Le père hausse les épaules et répond :

« – Si vraiment elle était de neige, courrait-elle comme elle fait ?

« Vainement sa femme lui raconte à nouveau ce qui s'est passé. Il ne veut rien entendre, et lui-même se lance à la poursuite de la fillette. Il a enfin saisi par la main la petite étrangère ; mais elle se débat vigoureusement lui échappe, et légère comme un sylphe, reprend sa course.

« Enfin le père de Serge finit par s'en emparer et la maintient solidement ; et malgré les remontrances de sa femme, et les larmes de ses enfants, il l'emmène dans la direction de la maison.

« L'enfant de neige ne pousse pas un cri : elle se débat toujours violemment. Mais elle ne peut s'échapper. Le grésillement de ses cheveux se fait entendre avec plus de force, mais le pêcheur n'y prend pas garde.

« Il a enfin gagné la porte : mais, à ce moment, un phénomène étrange se produit.

« Une rafale s'abat, en mugissant, sur la maison qu'elle secoue jusqu'en ses fondements : la neige du jardin, soulevée en épais tourbillons, enveloppe les acteurs de cette scène qui demeurent tout épouvantés. Le père de Serge pousse une exclamation de colère ; au même moment tout redevient calme.

« Les deux enfants et la femme du pêcheur voient alors celui-ci sur le seuil de la porte, les bras vides : la fille de neige lui a échappé pendant la tourmente. Ils entrent dans la maison, mais le père de Serge s'arrête brusquement : sur le seuil brille une petite étoile de neige qui ne tarde pas à fondre, et le pêcheur se signe en disant :

« – Votre statue, mes enfants, n'était rien moins que la Fille du Roi de la Neige !

« Il courait dans le village une foule de légendes sur le roi des Neiges, que les pêcheurs regardaient comme un être de chair et d'os, et auquel ils attribuaient un pouvoir surnaturel.

« Vera souhaita le bonsoir à Serge et rentra tout effrayée chez ses parents. Mais, le petit garçon avait été profondément frappé de la beauté et des étranges façons de la petite fille de neige. Il y pensa pendant tout le dîner, et y pensait encore lorsqu'après le repas, il alla prendre place sur le grand poêle de briques, qui est le meuble principal de toute habitation russe et qui, en hiver, sert de lit à toute la famille.

« Cependant, les jours passèrent et le printemps revint. Le golfe se débarrassa de ses glaces, la neige fondit ; les bouleaux et les sorbiers se couvrirent de feuilles, l'orge leva et la framboise arctique mûrit dans les fourrés du bois. Serge était heureux du retour de la belle saison. Il accompagnait son père à la pêche ; il allait, en compagnie de Vera, recueillir les osiers rouges et des pommes de pin dans la forêt ; mais, il y avait des jours où le souvenir de la fille du roi des Neiges hantait son esprit.

« Sans rien dire à personne, il attendait avec impatience le retour de l'hiver, dans l'espoir que la petite princesse blanche lui apparaîtrait de nouveau.

« Mais, l'hiver vint ; et Serge avait beau s'aventurer au milieu des averses de neige, il avait beau modeler des centaines de statues en compagnie de Vera, la fille du roi des Neiges semblait avoir disparu à tout jamais.

« Le printemps revint, puis d'autres printemps et d'autres hivers.

« Entêté et patient, comme tous les Russes, Serge n'avait point oublié sa chimère ; et ses regrets ne faisaient que s'accroître avec le temps.

« Cependant, les années avaient marché. Vera était maintenant une belle jeune fille aux joues roses, aux cheveux pâles comme le lin. C'était la plus belle et la plus gracieuse de tout le village. Beaucoup de jeunes gens aspiraient à la prendre pour fiancée : mais elle refusait les plus riches partis et demeurait attachée à Serge, son ami et son compagnon d'enfance.

« Le mariage avait été en principe décidé par les deux familles. Pourtant, au grand désespoir de Vera, et pour des raisons que personne ne comprenait, Serge le remettait toujours d'année en année.

« Le jeune homme n'avait pas suivi la même profession que son père. Il s'était fait chasseur ; il tendait des pièges aux zibelines, aux renards bleus et gris et aux lièvres blancs. Suivant la saison, il poursuivait les loutres de mer, les phoques à fourrure et les féroces ours blancs. À l'occasion, il allait dénicher les eiders et ne dédaignait pas les ptarmigans qui, nourris de sorbes et de groseilles sauvages, constituent un mets si délicat. Quelquefois, ces expéditions entraînaient Serge fort loin, vers les îles du nord ; et il cheminait parfois sur les champs de neige, à la

lueur des aurores boréales, pendant des semaines entières, dans son traîneau attelé de chiens esquimaux.

« À force d'échanger des fourrures précieuses contre des roubles, avec les marchands venus de Pétersbourg et Shelsingfors, Serge était devenu riche. Il avait le meilleur fusil et le plus beau traîneau de tous les chasseurs du village. Malgré cela, il n'était pas heureux : un besoin d'aventures et d'imprévu le tourmentait sans cesse. Et, quoiqu'il n'en parlât jamais à Vera, qui demeurait pour lui la plus affectueuse et la plus dévouée des amies, il pensait toujours à la mystérieuse fille du roi des Neiges.

« Pourtant, le scepticisme commençait à entrer dans son esprit : il se disait parfois que l'enfant dont il avait gardé un si vivace et si persistant souvenir, n'était peut-être, comme ses parents le lui avaient autrefois répété, qu'une petite fille du voisinage, sans doute de quelque village des environs, qui, à l'approche de la nuit, s'était hâtée de rentrer chez ses parents.

« Serge allait atteindre ses dix-huit ans. Cette année-là il y eut un hiver terrible. Serge résolut de profiter du froid pour entreprendre une grande chasse dans une forêt qu'il n'avait pas encore visitée. Il pourvut son traîneau de bœuf salé et de pain pour lui, de poisson sec pour ses chiens, se munit de ses souliers à neige et de deux grandes peaux d'ours pour dormir ; puis, il se mit hardiment en route.

« Chaque soir il faisait halte, se taillait à coups de hache une hutte de glace, y allumait du feu à la manière des Esquimaux, et s'endormait, roulé dans ses fourrures et veillé par ses chiens. Après avoir marché pendant six jours, il arriva à l'entrée d'une forêt. Jamais il n'avait vu d'arbres aussi gros et aussi vieux : les sapins et les bouleaux y étaient d'une taille gigantesque.

« Il laissa son traîneau à la garde de ses chiens et s'enfonça dans la forêt pour y chasser : mais, à sa grande surprise, il ne

rencontra aucun gibier. Seuls, des corbeaux tout blancs croassaient tristement au sommet des arbres. Le soir, très fatigué, il regagna son traîneau ; mais, en son absence, les loups étaient venus et avaient dévoré ses chiens ou les avaient mis en fuite. La couverture du traîneau était déchirée, et les provisions pillées et éparses sur la neige. Serge était triste et découragé ; il se coucha sans avoir dîné.

« Le lendemain, il résolut d'abattre quelque gibier, pour lui permettre de réparer son abstinence de la veille. Il se dirigea donc de nouveau vers la forêt. Vers le milieu du jour, il n'avait encore rien tué, lorsqu'il aperçut un gros lièvre blanc qui, assis sur ses pattes de derrière, semblait le regarder ironiquement. Serge fit feu : mais, quoiqu'il fût un excellent tireur, le lièvre ne bougea point. Il se déplaça seulement d'une cinquantaine de pas. Le jeune homme, furieux, fit feu une seconde fois, puis une troisième, sans plus de résultat. Il n'y comprenait rien.

« – Ce diabolique animal doit m'avoir jeté un sort ! songea-t-il.

« Et il jugea qu'il serait plus sage de battre en retraite. Il voulut tenter de retourner en arrière.

« Cinq gros ours blancs lui barrèrent le passage, mais n'essayèrent pas de le poursuivre dès qu'il eut repris sa marche en avant. Très inquiet, Serge pensa que le mieux était de s'abandonner à sa destinée. Il continua donc sa route, toujours précédé du lièvre blanc qui semblait lui montrer le chemin.

« À mesure qu'ils avançaient, la forêt se faisait plus giboyeuse, mais aussi plus sombre. Les arbres étaient si serrés et si touffus que la faible clarté de la nuit polaire ne parvenait pas à en dissiper les ténèbres. Serge entrevit dans l'ombre des rennes aux andouillers d'argent, des loups, des ours, tout un monde d'animaux. Mais, ce qui l'épouvanta le plus, ce fut un gigantesque éléphant blanc, pareil à ceux dont les pêcheurs ont retrouvé les cadavres gelés dans les îles. Serge sentait le vertige de

la peur l'envahir : ses cheveux se hérissaient tous droits sous son bonnet de fourrure ; mais, il avançait toujours dans les ténèbres, sentant bruire autour de lui des milliers d'animaux.

« Enfin, une lueur brilla, pareille à celle de l'aurore boréale. Et brusquement, sans savoir comment il était venu là, Serge se trouva en face d'une banquise énorme décorée de colonnes et de stalactites de glace, découpées et festonnées comme par la main de l'homme, avec un goût merveilleux. Le cœur de Serge battit à se rompre.

« – Je suis dans le palais du roi des Neiges ! s'écria-t-il.

« Il s'avança hardiment vers le portique principal, que gardaient deux ours blancs... »

Ludovic s'était arrêté brusquement dans sa lecture.

– Quel ennui ! s'écria-t-il, il manque toute une page.

– C'est dommage, fit Armandine, mais peut-être qu'en lisant la suite, nous pourrons deviner ce qui s'est passé.

Ludovic continua :

« ... Lorsque le premier rayon du soleil du printemps frappa le visage de la fille du roi des Neiges, de rose qu'elle était, elle devint pâle. Les fleurs que Serge lui avait offertes se fanèrent entre ses doigts. Elle fit un signe d'adieu au jeune homme.

« Serge se précipita pour la prendre dans ses bras ; mais il ne trouva plus devant lui qu'un bloc de neige à moitié fondue ; et, de l'éblouissante princesse, son fiancé n'aperçut plus qu'une flaque d'eau, que burent les mousses verdoyantes de la forêt.

« Derrière lui, il crut entendre un ricanement diabolique : mais ce n'était que le croassement des corbeaux blancs dans la cime des pins. Le désespoir dans l'âme, il regagna son village.

« Éclairé par l'expérience, il comprit qu'il ne faut jamais essayer de s'égaler aux puissances surnaturelles, ni essayer de percer le mystère dont elles s'entourent.

« Il épousa Vera, sa petite amie d'enfance, et ils furent fort heureux en ménage.

« Cependant Serge conserva dans le caractère un arrière-fond de mélancolie. Les gens du village le montraient curieusement aux étrangers ; et l'on disait : « Voilà Serge, le chasseur qui a pénétré dans le palais du roi des Neiges, et qui lui a enlevé sa fille. »

« Mais jamais, depuis, il n'osa s'aventurer du côté de la forêt magique où il avait rencontré le lièvre blanc. »

Tout en regrettant qu'il ne fût pas complet, les enfants trouvèrent le conte intéressant.

Le déjeuner était servi, tout le monde se mit à table. Ce jour-là et les jours suivants, le froid redoubla de violence. La neige continuait à tomber. Ludovic et Armandine ne purent quitter l'aéroscaphe.

C'étaient les rigueurs de l'hiver himalayen qui commençaient.

IV

HIVERNAGE

Depuis leur naufrage sur le plateau, les aéronautes avaient eu, en somme, beaucoup de chance dans tous les périls qu'ils avaient courus.

Ils avaient l'espoir de regagner l'Europe, et ils ne se trouvaient à plaindre d'aucune façon.

Grâce à leur ingéniosité, grâce aussi aux ressources que leur avaient offertes la faune et la flore du plateau, ils n'avaient presque rien à désirer sous le rapport du confortable.

Il ne leur manquait guère que deux choses essentielles : le vin et le pain.

Pour le vin, Alban, Mme Ismérie et Armandine, n'en ressentaient nullement la privation.

Ils étaient, par régime et par goût, d'une grande sobriété. Aussi s'étaient-ils promptement habitués à se contenter de l'eau limpide et fraîche qui descendait des sommets de la montagne.

Ludovic avait été plus sensible à la privation de vin ; mais, il en avait vite pris son parti et avait fini par s'y résigner. Il s'habitua si promptement au régime d'eau claire, qu'il refusa l'offre que lui fit un jour Alban de lui fabriquer de la bière, en faisant fermenter de jeunes bourgeons de pin, ainsi que le pratiquent les habitants du nord de la Russie.

– Non, dit-il, mon cher Alban, je vous remercie. La boisson que vous me proposez doit, si j'en crois les récits de certains voyageurs, avoir un goût de résine fortement prononcé. J'attendrai notre retour en Europe, pour me remettre à boire du vin.

– À votre aise, avait dit l'aéronaute. Je crois, d'ailleurs, que nous ferons bien de perdre le moins de temps possible en travaux superflus. Nous devons tout notre temps à la réparation de l'aéroscaphe.

L'absence de vin sur la table commune ne souleva donc aucune récrimination.

Il n'en fut pas de même de celle du pain.

Alban, tout le premier, s'y montra sensible.

Pour donner le bon exemple aux enfants, il crut devoir n'en laisser rien paraître, et Mme Ismérie l'imita.

Ludovic, dont l'orgueil était le principal défaut, et qui tenait, en toutes choses, à faire preuve de courage et de patience, se garda bien de se plaindre quand il vit qu'Alban acceptait le manque de pain comme une privation facile à supporter.

Seule, la petite Armandine regrettait amèrement les croissants dorés de ses petits déjeuners de jadis et les tartines du goûter ; et elle ne se gênait pas pour faire retentir tout haut, presque à chaque repas, des plaintes éloquentes.

– Non, s'écriait-elle, jamais je ne m'accoutumerai à déjeuner et à dîner exclusivement de viande et de fruits sauvages. Hélas ! où sont donc les beaux petits pains à la croûte dorée, et les grosses miches de pain tendre qui exhalent une si bonne odeur en sortant du four.

Il n'était pas de nuit qu'elle ne rêvât de brioches et de petits pâtés.

Alban et Mme Ismérie avaient beau la reprendre sévèrement, ou même se moquer de ce qu'ils appelaient sa gourmandise, l'enfant n'en continuait pas moins ses doléances.

Ludovic ne se mêlait jamais à ces discussions, pendant lesquelles sa physionomie exprimait une indécision comique.

Il était partagé entre le désir de prendre fait et cause pour Armandine et celui de la morigéner, pour montrer clairement qu'un explorateur de sa trempe était au-dessus de pareilles misères.

Un jour, Alban dit à Armandine qui s'était plainte plus amèrement que de coutume :

– Tu me demandes toujours du pain, comme si je pouvais en fabriquer avec n'importe quoi !... Pour faire du pain, il faut du blé ! Donne-moi du blé, et je te fabriquerai des petits pains et même des gâteaux sans la moindre difficulté.

L'enfant se leva de table sans répondre, et fut deux ou trois jours, sans remettre la conversation sur le chapitre de la boulangerie.

Mais un matin, elle arriva triomphante, dans l'atelier de la caverne de sel, où Ludovic et Alban étaient en train de limer des pièces d'acier. Elle tenait à la main deux ou trois épis de blé.

– Voilà, dit-elle, avec une éloquente simplicité.

D'étonnement, Ludovic laissa tomber sa lime et son barreau d'acier.

Quant à Alban lui-même, bien qu'il essayât de dissimuler sa surprise, il était absolument interloqué.

– Où as-tu pris ces épis ? demanda-t-il.

– C’est mon secret, fit la petite fille, en souriant malicieusement… Voilà ce que vous n’auriez pas trouvé, messieurs les savants.

Cependant Ludovic avait pris des mains de l’enfant, un des épis et l’examinait avec attention.

– Mais ils sont vernis, vos épis, s’écria-t-il. Ce sont des épis artificiels.

– Nullement. Vous pouvez voir que les grains y sont.

– C’est vrai, il n’y a rien à dire, fit Ludovic, de plus en plus intrigué.

– Vous renoncez à deviner, n’est-ce pas ? dit Armandine. Eh bien, c’est tout simple… Ces épis servaient d’ornement à un des chapeaux de maman… Seulement, voilà, il fallait y penser. Ils sont vernis, mais cela ne leur enlève aucune de leurs qualités.

Alban réfléchissait profondément. Ce fut Ludovic qui prit la parole.

– Ces quelques épis ne nous avancent pas à grand-chose, affirma-t-il, doctoralement. Pour nous procurer assez de blé pour fabriquer du pain, il faudra semer ces quelques grains de blé, attendre qu’ils aient produit eux-mêmes d’autres épis, et recommencer ainsi deux ou trois années de suite… Au bout de ce temps, nous auront peut-être de quoi faire du pain. Seulement…

– Seulement quoi ? fit Armandine.

– Seulement, à cette époque, il y aura beau temps que nous aurons quitté ce plateau, et que nous serons revenus à Saint-Cloud, où les petits pains, les gâteaux, les tartelettes et les pâtés sont en abondance.

– Ludovic a raison, interrompit Alban, jusque-là demeuré silencieux… Il ne se trompe que sur un point. Il ignore que la

science possède, depuis quelques années, le moyen de hâter artificiellement la végétation.

– C'est merveilleux, s'écria Ludovic.

– C'est cependant fort exact... En plantant des graines dans un terreau mélangé d'acide formique, et placé dans une caisse dont les parois sont munies d'électrodes disposés de façon particulière, on peut arriver à faire pousser des plantes presque instantanément.

– Je serais curieux de voir cette expérience, s'écrièrent, d'une seule voix, Ludovic et Armandine.

– Eh bien, acquiesça Alban, vous la verrez. Nous sommes amplement pourvus d'électricité ; et il y a, dans notre pharmacie de voyage, un flacon d'acide formique, qui en contient suffisamment pour faire pousser quelques épis... Pour ce qui est de fabriquer du pain, c'est une autre affaire.

Le même jour, Alban donna satisfaction aux enfants. Une caisse métallique fut disposée sur un support isolant, et rempli de terreau finement tamisé, que l'on mélangea d'acide formique en proportion convenable...

Puis, les grains y furent semés, avec autant d'attention et de solennité que ceux que l'Empereur de Chine dépose lui-même, tous les ans, en présence de sa cour, dans les sillons du champ sacré.

Le lendemain, de petits points verts presque imperceptibles, mouchetaient la surface brune du terreau.

– Quel dommage, s'écria Ludovic. Si nous avions eu des graines de plantes potagères, nous aurions pu installer un petit jardin électrique... Il faudra que vous nous trouviez des graines, Armandine, vous qui avez déniché, si facilement, des épis de blé !

– Eh ! je ne dis pas non, répartit la petite fille piquée au jeu.

– Où les prendrez-vous ?

– Je ne sais pas encore. Mais, tenez, il y a peut-être là, des graines utiles.

Et Armandine montrait du doigt, au-dessus du squelette du vautour, tué dans la première chasse au yack, le bouquet offert à Mme Ismérie, à Saint-Cloud, lors du départ de *la Princesse des Airs*, et qu'on avait religieusement conservé.

Il était maintenant absolument desséché.

Ludovic se précipita, détacha le bouquet, que nouaient encore des faveurs roses et bleues, et l'examina soigneusement.

Ludovic poussa un cri de joie.

Le jeune Van der Schoppen, en sa qualité de botaniste, ne faisait aucune différence entre les plantes d'agrément et les plantes potagères.

Il les trouvait toutes aussi belles les unes que les autres et avait employé les fleurs les plus disparates.

Les belles corolles violettes des salsifis et les embelles blanches des carottes l'avaient séduit.

Son bouquet contenait de tout, des lys et de la graine d'oignon, des géraniums et de ces fleurs de pommes de terre que le roi Louis XVI ne dédaigna pas d'arborer à sa boutonnière, le jour où il admit à sa table l'illustre Parmentier.

Malheureusement, les graines étaient en petit nombre.

Mais Ludovic en recueillit encore assez pour commencer à installer son potager électrique.

Sur les conseils d'Alban, il ne sema que la moitié de ses graines, dans le terreau saturé d'acide formique.

Le reste fut mis dans des caisses en bois, pleines de terre végétale ordinaire, et qu'on plaça près d'un hublot de la salle commune, où le soleil donnait toute la journée.

Bien lui en prit d'avoir agi avec cette prudence.

Quelques jours après, le jardin électrique fut victime d'un véritable désastre.

Armandine, que son père avait chargée de lui apporter un flacon d'air liquide, se heurta, dans sa précipitation, contre un meuble. Le bouchon, mal assujetti, du flacon, sauta ; et un jet glacial vint fuser sur les jeunes pousses, espoirs des petits cultivateurs à domicile.

L'air, en passant de l'état liquide à l'état gazeux, produit, comme on sait, un froid considérable.

C'est ce froid qui est utilisé pour la conservation des aliments, et que M. Bouldu avait employé avec tant de succès pour rafraîchir l'atmosphère brûlante des ateliers et même des places publiques.

Le jardin électrique fut entièrement gelé.

Les jeunes pousses furent fanées, flétries ; pas une n'en réchappa.

Armandine en eut beaucoup de chagrin, et fut très longtemps à s'en consoler.

Cependant, les réparations de l'aéroscaphe étaient poussées avec ardeur.

À l'atelier de la caverne de sel, on travaillait nuit et jour.

Alban aurait voulu partir avant l'hiver ; mais, on eut beau se hâter, l'hiver arriva bien avant que les ailes eussent été remises en état, et que l'enveloppe de l'aérostat fut réparée.

Les arbres du plateau étaient tous dépouillés ou jaunis ; des rafales de vent chassaient des monceaux de feuilles mortes par les sentiers.

Mme Ismérie et Armandine ne se risquaient plus hors de l'aéroscaphe que pour les courses indispensables, au vivier ou au perchoir électrique.

Les plaques de chauffage, dans la salle commune, étaient continuellement portées au rouge.

Alban et Ludovic, qui se rendaient, matin et soir, à l'atelier de réparation, ne sortaient plus que chaudement enveloppés.

Heureusement que, dans la caverne de sel, la température, de même que dans une cave profonde, se maintenait toujours égale, et qu'ils n'avaient point, pendant leur travail, à souffrir des rigueurs de la saison.

Bientôt la neige tomba en abondance.

Les yacks, la plus grande partie du jour retirés dans leur caverne, ne sortaient plus que pour gratter la neige de leurs sabots, et arracher à la terre durcie, de maigres touffes de mousse et de lichen.

En prévision d'un hivernage, Alban dut en abattre plusieurs.

Leur peau, sommairement tannée avec de l'eau de cendre, servit à confectionner des pelisses, des bonnets et des guêtres pour tout le monde.

Mme Ismérie imagina même d'orner le sommet de ces bonnets de queues de Yacks, qui donnaient aux aéronautes, surtout vus d'un peu loin, l'aspect de dignitaires du Céleste-Empire.

Le seul inconvénient de ces vêtements, c'est qu'ils exhalaient une odeur assez désagréable. Alban dut y remédier en procédant à leur stérilisation et à leur dessication, à l'aide d'un fort courant électrique.

Le premier mois d'hiver s'écoula presque sans incidents.

Il ne fut signalé que par la capture d'un second vautour, dans des circonstances assez curieuses.

Ludovic était, un jour, occupé à chasser des poules de neige et des canards sauvages, à l'aide du perchoir électrique, lorsqu'un vautour, sans doute enhardi par la faim, tomba comme une masse, du haut des airs, et saisit, entre ses serres, un superbe canard sauvage.

Mais, l'oiseau de proie eut le malheur d'effleurer le fil chargé d'électricité. Il roula à terre, à demi-foudroyé.

Ludovic qui, dissimulé dans sa cachette habituelle, faisait manœuvrer l'accumulateur, s'élança et acheva l'oiseau de proie à grands coups de bâton.

Les plus belles plumes de ses ailes furent soigneusement mises de côté pour être rapportées en Europe, et gardées à titre de souvenir.

Cependant, le froid devenait de plus en plus vif.

Un matin que Mme Ismérie voulut se servir de son fourneau électrique pour apprêter le déjeuner de la famille, elle s'aperçut, avec surprise, que le courant n'arrivait plus.

Immédiatement, elle alla prévenir Alban, qui, lorsque de pareilles interruptions se produisaient, avait vite fait d'en découvrir la cause et d'y remédier.

Mais, cette fois, il eut beau examiner, en détail, toutes les pièces du fourneau électrique, il n'y remarqua rien qui expliquât l'interruption du courant.

Il pensa que le fil qui reliait l'accumulateur à l'usine dynamo-électrique avait dû être brisé par le vent, et il s'apprêta à sortir, pour chercher à quel endroit s'était produite la rupture.

Quand il eut descendu l'escalier extérieur de l'aéroscaphe, il poussa un cri de surprise.

Comme sous la baguette de quelque puissant magicien, le décor s'était entièrement modifié pendant la nuit.

La neige recouvrait le sol d'une couche épaisse, d'une blancheur éblouissante.

Les cascades pendaient, du flanc du rocher, solidifiées en longues stalactites cristallines.

Avec ses hauts sapins chargés de neige, son lac glacé et ses rochers, le plateau avait revêtu l'aspect de certains paysages de la Suisse.

L'atmosphère, pure et froide, permettait d'entrevoir les objets à de grandes distances.

– Parbleu, dit Alban à Ludovic, qui s'était empressé de revêtir son caban de peau de yack et de sortir à la suite de l'aéronaute, je ne suis plus surpris que nos appareils ne marchent point. La rivière est gelée ; la roue de notre moulin s'est arrêtée. C'est fort ennuyeux.

– Il faut casser la glace !

– Cela ne nous avancerait à rien.

– Et pourquoi ?

– Parce que la rivière gèlera de nouveau dans quelques heures. De plus, nous ne sommes qu'au commencement de l'hiver. Dans quelques jours, je prévois qu'il se produira des froids tels, que la couche de glace deviendra assez épaisse pour braver tous nos efforts... Je connais heureusement un moyen de

remédier, d'une autre façon, à l'accident. Mais ce travail, qui nous occupera bien pendant une huitaine de jours, va encore nous retarder. Cependant, il le faut.

– Vous aviez parlé d'un moulin à vent ?

– Précisément. C'est bien un moulin à vent que je veux construire. Puisque les courants aquatiques nous refusent le service, nous allons nous adresser aux courants atmosphériques qui, eux, ne chôment jamais, surtout à cette altitude.

– Mais, que va faire, d'ici là, Mme Ismérie ? Elle va être obligée de dépenser l'électricité que nous avons en réserve dans nos accumulateurs.

– Je ne vois pas d'autre moyen... L'intérieur de l'aéroscaphe ne possède ni cheminée, ni poêle, et n'a été aménagé qu'en vue du chauffage par l'électricité.

La construction du moulin à vent, qui devait mettre en mouvement les électro-aimants de la machine dynamo-électrique, fut commencée sans retard.

Pour simplifier les travaux, Alban s'avisa d'un expédient assez ingénieux.

Il choisit, dans un endroit bien exposé au vent, cinq gros sapins.

Quatre d'entre eux étaient disposés à égale distance l'un de l'autre, de manière à former un carré dont le cinquième occuperait le centre.

Les quatre premiers arbres furent sciés à un mètre du sol ; le cinquième à six mètres.

C'est ce cinquième arbre qu'Alban utilisa pour servir d'axe à la tourelle mobile du moulin à vent.

Quand cette tourelle fut construite, munie de ses ailes et du mécanisme rudimentaire par lequel, grâce à une simple courroie de transmission, le mouvement était communiqué à la machine dynamo-électrique, Alban scia le pied de l'arbre central, en amincit l'extrémité inférieure, et l'emboita dans un creux pratiqué dans la partie du tronc restée en terre.

Des étais, en nombre suffisant, assuraient la solidité de cette installation.

Au bout de six jours de travail, le moulin à vent était terminé.

Au moyen d'un levier, que la force de deux personnes suffisait à faire mouvoir, on pouvait, à volonté, faire évoluer la tour mobile, sur le tronc qui lui servait de base, et présenter les ailes au vent dominant, quelle que fût sa direction. Ce moulin à vent, quoique grossièrement installé, donna de très bons résultats.

Les naufragés de *la Princesse des Airs* n'eurent pas à craindre d'en être réduits à s'éclairer avec des chandelles de résine, et à se chauffer avec du bois de sapin.

Mais, tous ces travaux avaient causé une perte de temps.

Alban s'aperçut qu'à son grand regret, les réparations ne seraient terminées qu'à l'époque du froid le plus rigoureux.

La monotone existence d'hivernage commença.

Alban et Ludovic, tout le jour occupés à la caverne de sel, n'avaient pas le temps de s'ennuyer.

Il n'en était pas de même de Mme Ismérie et d'Armandine, confinées dans la salle commune de l'aéroscaphe.

Et, par malheur, tous les livres avaient été précipités, avec la caisse qui les contenait, pour alléger *la Princesse des Airs* poursuivie par un aérostat militaire, lors du passage de l'aéroscaphe au-dessus du territoire russe.

Il ne resta aux deux recluses que la ressource des travaux d'aiguille et de l'écriture.

Cette dernière occupation était la distraction préférée de Mme Ismérie. Elle mit à profit ses loisirs forcés, en relatant, avec le plus de détails possibles, tous les incidents du voyage.

Le soir, quand Alban et Ludovic rentraient, brisés de fatigues, elle leur lisait, après le repas, ce qu'elle avait écrit pendant la journée. Alban et Ludovic trouvaient toujours moyen de se rappeler quelque détail, quelque incident laissés de côté par la narratrice, à qui son mari avait décerné le titre d'historiographe de *la Princesse des Airs.* Mme Ismérie recopiait soigneusement ces notes, qu'elle avait l'espoir de présenter, un jour, à la Société de Géographie.

– Il ne manquera qu'une chose à ma relation de voyage, dit-elle un jour ; j'ai des vues photographiques, des échantillons de minéraux, des spécimens de la faune et de la flore de notre plateau ; mais il faudrait aussi en dresser la carte.

Alban, qui ne cherchait qu'à fournir des moyens de distraction aux membres de la petite colonie, approuva fort cette idée, et promit de consacrer, de temps en temps, quelques heures au relevé topographique du plateau.

– Puis, ajouta-t-il gaiement, une fois notre carte dressée, il faudra y mettre des noms. Nous ne pouvons décemment quitter le pays qui nous a donné l'hospitalité et dont nous sommes certainement les premiers habitants, sans baptiser les cours d'eau, les montagnes et les ravins, qui ont été le théâtre de nos aventures.

Mme Ismérie, et surtout Armandine et Ludovic, applaudirent bruyamment à cette idée.

Sans plus attendre, chacun se mit à proposer des noms.

– D'abord dit Alban, le ravin où nous avons abordé si miraculeusement, s'appellera le « Ravin de l'Aéroscaphe ».

– Oui, approuva Mme Ismérie, mais je suis d'avis, dans cette nomenclature, de faire plutôt usage des noms et des prénoms des amis que nous avons laissés là-bas !... À notre retour, ils s'apercevront, ainsi, que nous n'avons pas cessé un instant de penser à eux.

– Sans doute, interrompit Ludovic. Mais il serait injuste de nous oublier nous-mêmes... Je demande à donner mon nom à la caverne de sel, dont j'ai si malencontreusement provoqué l'éboulement.

– C'est trop juste, s'écria-t-on de toute part, en riant. Désormais cette caverne s'appellera la « Caverne Ludovic ».

– Moi, dit Armandine à son tour, je voudrais baptiser de mon nom, une des petites rivières qui tombent dans le lac.

La motion fut adoptée à l'unanimité, à la grande joie de la petite fille.

Alban lui-même prenait goût à ce jeu, et s'amusait comme un enfant. Il donna le nom de « Mont Alban » au pic d'où il était si miraculeusement descendu en parachute.

Mme Ismérie se contenta de devenir la marraine du petit lac où l'on avait, pour la première fois, pêché des truites et des saumons.

Alban fit la remarque qu'il n'allait plus rester grand-chose pour les parents et les amis.

– Mais si, dit Mme Ismérie, il en restera pour tout le monde. Je propose, par exemple, de placer la cataracte qui gronde au bas de la vallée, sous l'invocation de l'irascible M. Bouldu ! Ce sera une innocente vengeance de la mauvaise humeur dont il a toujours fait preuve à notre égard.

Dans le même ordre d'idées, Alban proposa de donner le nom de Jonathan Alcott, à qui il gardait rancune, au gouffre du rebord duquel on avait précipité la sauterelle.

Yvon Bouldu eut en apanage le cours d'eau principal ; et les jeunes Van der Schoppen décorèrent de leurs prénoms tudesques, huit des ruisseaux qui descendaient de la falaise basaltique.

Leur père donna son nom à une des montagnes que l'on apercevait à l'horizon.

Robertin et Rondinet eux-mêmes, les deux constructeurs de *la Princesse des Airs* eurent aussi chacun une montagne.

Alberte Rabican eut en partage la prairie des yacks, et sa mère, le moulin de l'écluse.

De cette façon tout le monde eut son lot, même le docteur Rabican qui donna son nom à la forêt.

Toutes ces appellations que Ludovic avait notées à mesure, furent plus tard reportées avec soin, par Mme Ismérie, sur une carte du plateau, qu'Alban avait dressée aussi soigneusement que possible.

– Maintenant, s'écria Armandine, d'une petite voix triste, il ne nous reste plus qu'à partir d'ici. Malgré tout, vous savez, je préfère de beaucoup Saint-Cloud à ce désert où l'on ne peut même plus aller se promener.

– Nous n'en avons sans doute plus pour longtemps, dit Alban d'une voix pleine de mélancolie.

Ses regards, s'arrêtèrent longuement sur la petite fille qu'il trouva pâlie.

Depuis le commencement de l'hivernage, la santé d'Armandine s'était altérée.

Jamais elle ne se plaignait ; mais elle passait des heures entières à rêver, et elle avait perdu toute sa gaieté.

Quand sa mère la voyait ainsi plongée dans cet état de prostration, elle lui demandait pourquoi elle était triste.

– Je ne suis pas triste, répondait l'enfant. Je pense...

– À quoi ?

– À nos amis de là-bas !

Et il était impossible de tirer d'elle rien autre chose. Alban commença à s'alarmer.

Il fit de vains efforts pour distraire l'enfant.

Un jour, il lui fit la surprise d'un jeu de dames qu'il avait fabriqué lui-même avec les débris d'une caisse, et il lui apprit à jouer.

Mais, au bout de deux jours, Armandine délaissa le damier qui ne l'amusait plus.

Ludovic lui tressa une cage avec des baguettes d'osier flexible et parvint à attraper, dans la neige, deux petits oiseaux.

Armandine se montra enchantée du cadeau.

Elle leur donnait elle-même à manger, et ne voulait laisser à personne le soin de s'occuper d'eux.

Malheureusement, les oiseaux, habitués à se nourrir d'insectes, dépérirent et moururent au bout de quelques jours.

L'enfant en eut un grand chagrin, et devint plus pâle et plus morose que jamais. Elle avait entièrement perdu l'appétit, et, sans être atteinte d'une maladie bien caractérisée, elle s'alanguissait de plus en plus, s'anémiait, ne bougeant plus de la journée du fauteuil où elle venait s'asseoir le matin.

Armandine dépérissait d'ennui.

Il eût fallu la distraire ; et Alban et Mme Ismérie, secondés par Ludovic, que la maladie de sa petite camarade affligeait profondément, avaient épuisé tous les moyens à leur disposition.

D'ailleurs, Alban et Ludovic, absorbés par leur travail, étaient obligés de s'absenter toute la journée.

Cet état de choses se fut peut-être terminé pour l'enfant d'une manière fatale, si Alban ne se fut avisé d'un ingénieux expédient.

Depuis les grands froids, les yacks, réduits à ne plus subsister que de mousses et de lichens, à ronger l'écorce des arbres, étaient devenus moins sauvages.

À plusieurs reprises, Alban, qui avait intérêt à leur conservation, leur avait porté des brassées d'herbages tirés à grand-peine de dessous la neige, au bord du lac.

Maintenant, chaque fois qu'ils voyaient Alban ou Ludovic, ils s'approchaient en mugissant et regardaient pitoyablement les deux hommes, de leurs gros yeux suppliants.

Il eût été certainement très facile, alors, de les prendre vivants.

Alban en avait eu bien des fois l'idée ; mais il l'avait rejetée, comme devant causer une perte de temps inutile, et donner un surcroît de travail.

– Ces animaux, se disait-il, sont habitués à hiverner, et ne périront pas pour avoir un peu pâti. Ils en seront quittes pour brouter deux ou trois fois plus, quand les prés auront reverdi.

Ludovic ne partageait pas entièrement cet avis ; et il s'était habitué à déposer, tous les jours, à la même place, quelques poignées d'herbe que venait prendre un tout jeune yack.

– Si vous le permettez, dit un jour Ludovic à Alban, je m'emparerai de ce petit yack – cela ne sera pas difficile – et il distraira peut-être Armandine.

Alban ne vit aucune difficulté à accorder à Ludovic ce qu'il demandait ; et le jour même, le jeune yack, habilement circonvenu, grâce à quelques poignées d'herbe fraîche mêlée de sel, se laissa mettre la corde au cou, et fut emmené, sans résistance, jusqu'à l'aéroscaphe.

Le jeune yack devint très vite fort sociable.

Il reconnaissait Armandine et saluait sa venue par de joyeux mugissements.

– Nous l'emmènerons avec nous en France, disait parfois l'enfant. J'irai le mener paître dans le parc de Saint-Cloud.

– Je ne sais, répondait son père en souriant, si nous pourrons nous charger d'un voyageur aussi encombrant. Les yacks n'ont, que je sache, aucune aptitude pour l'aérostation.

D'autres fois, la petite fille regrettait de ne pas avoir une voiture pour y atteler son yack.

Elle était montée, naguère, au Jardin d'Acclimatation, dans la voiture aux chèvres, et avait gardé, de cette excursion, un vif et charmant souvenir.

– Je vais te donner satisfaction, lui dit enfin son père.

– Tu vas me fabriquer une petite voiture.

– Non, pas une voiture, un traîneau.

Armandine battit des mains ; et Mme Ismérie, tout heureuse de voir son enfant s'intéresser à quelque chose, se mit immédiatement en devoir de découper, dans un grand morceau de cuir, des harnais pour le yack.

Alban de son côté, fabriqua, de deux planches de sapin, un petit traîneau que Ludovic décora de clochettes en aluminium.

On profita du premier jour de froid sec pour essayer cet équipage.

Ludovic et Armandine, chaudement emmitouflés, prirent place dans le traîneau.

On eût dit le petit roi et la petite reine de quelque féerique royaume des neiges.

Ludovic, à qui on avait recommandé la plus grande prudence, prit les rênes, armé d'une branche de sapin en guise de fouet.

De la galerie extérieure de l'aéroscaphe, Alban et Mme Ismérie assistaient à ce départ, et ne pouvaient s'empêcher de sourire de la mine grave des deux petits excursionnistes.

Le yack se prêta de bonne grâce aux fantaisies de ses conducteurs.

Il revint à son étable, après avoir fait le tour du petit lac.

Le seul reproche qu'on eût pu lui adresser, c'était d'aller un peu lentement.

Ces promenades se renouvelèrent fréquemment, à la grande joie d'Armandine, qui s'était apprise à conduire et qui faisait maintenant de longues excursions toute seule.

Le petit yack, est-il besoin de le dire, était soigné, gâté, choyé de toutes les façons.

Sa mangeoire était toujours pourvue d'herbes fraîches ; et un bloc de sel avait été disposé, à son intention, dans un angle de son étable de branchages, pour qu'il pût le lécher à sa fantaisie.

Grâce à l'exercice qu'elle prenait, Armandine reconquit vite son appétit et sa bonne humeur d'autrefois. Elle reprit ses fraîches couleurs, et sembla enfin tout à fait résignée aux longs ennuis de l'hivernage.

Cependant le froid avait augmenté, et était devenu d'une rigueur véritablement sibérienne. D'énormes masses de neige couvraient maintenant le sommet de la falaise, et enveloppaient le plateau d'un blanc rempart, d'un éclat immaculé.

À l'horizon, les lointains avaient perdu leurs teintes azurées, et les sommets apparaissaient maintenant uniformément couverts de glaces, qu'un pâle soleil irisait de ses rayons.

Le ciel lui-même, les jours où il n'était pas couvert de nuages gris lourds de neige, était de ce bleu léger, à peine teinté, de ce bleu presque métallique qui fait le charme des ciels scandinaves.

Sur le plateau, un profond silence régnait, à peine troublé, de temps à autre, par le cri de quelque oiseau de neige, ou par la chute d'une avalanche partielle détachée du sommet d'un sapin.

On eut dit un paysage de velours blanc, au centre duquel l'aéroscaphe, à demi enlisé, apparaissait comme un fantastique navire d'argent.

Alban fit remarquer à Ludovic combien ce silence et cette nudité des paysages septentrionaux étaient favorables au travail de la pensée.

Dans les contrées méridionales, l'homme, enchanté par tout ce qui l'entoure, ne vit que de sensations.

Dans le Nord, il est forcé de ne vivre que de logique.

Tout Suédois est toujours un peu philosophe, comme tout Italien un peu peintre ou musicien.

Le tempérament français, le mieux pondéré de tous, grâce à la situation géographique du pays, garde un juste équilibre entre les deux extrêmes.

Le froid est ennemi de la paresse.

Aussi Alban et Ludovic, dont l'atmosphère pure de toute poussière et de tout microbe, maintenait la santé dans un état florissant, avançaient-ils, dans leur travail, deux ou trois fois plus vite que pendant les chaudes journées de l'été.

Les ailes étaient presque entièrement remises en état, et il ne restait plus guère qu'à les adapter à la coque de *la Princesse des Airs*, à recoudre et à regonfler l'enveloppe de l'aérostat, lorsque se produisit une terrible catastrophe.

Un matin que Ludovic et Alban s'étaient rendus, comme d'ordinaire, à l'atelier de la caverne, ils furent tirés de leur travail par un grondement terrible.

On eut dit que la foudre éclatait dans le flanc de la montagne. Puis, le bruit alla en diminuant, et finit par s'éteindre.

Alban ne s'alarma pas tout d'abord.

Depuis quelque temps, ces terribles grondements se produisaient fréquemment ; et Alban n'avait pas tardé à reconnaître d'où ils provenaient.

C'étaient des avalanches détachées des hauts sommets, et qui, après s'être augmentées de toute la neige qu'elles rencontraient sur leur passage, allaient s'engloutir, avec fracas, dans les vallées inférieures.

Mais jamais ce bruit n'avait été perçu aussi distinctement, n'avait paru aussi rapproché.

Alban ne songea pas une minute que l'avalanche dont il venait d'entendre le sinistre grondement, se fut abattue sur le plateau.

La falaise rocheuse était, selon lui, un rempart assez haut pour les protéger contre tous dangers sérieux.

Alban et Ludovic continuèrent donc à travailler jusqu'à l'heure du déjeuner ; mais, lorsqu'ils sortirent de la caverne, ils restèrent comme pétrifiés de stupeur et d'effroi, en face du spectacle qui s'offrait à leurs yeux.

Le cataclysme qu'Alban avait regardé comme impossible, s'était produit.

L'aéroscaphe et toute une partie de la forêt, disparaissaient sous un monstrueux amoncellement de neige, une véritable colline.

– Mme Ismérie ! Armandine ! s'écria Ludovic.

Alban considérait d'un air sombre la masse neigeuse.

Il serrait les poings avec la rage d'un lutteur terrassé par un adversaire invincible.

Ce fut d'une voix brève et rauque qu'il murmura :

– L'aéroscaphe doit être aplati, écrasé. Je ne retrouverai plus que les cadavres de ma femme et de mon enfant !...

– Mais, objecta timidement Ludovic, la carcasse d'acier de la coque a peut-être résisté ?

Alban haussa les épaules avec un commencement de colère.

– Mais non, vous dis-je. Elles ont péri ! La coque est écrasée, et il ne me reste plus qu'à mourir à mon tour.

De grosses larmes coulaient des yeux d'Alban.

Les bras croisés, la tête basse, il demeurait plongé dans son désespoir.

Un mot de Ludovic le tira de cette prostration.

– Vous devriez, en tout cas, essayer de leur porter secours. Qui sait si elles n'ont pas été miraculeusement préservées !

– Soit, fit l'aéronaute d'une voix brève ; mais pour moi je ne conserve aucun espoir, aucune illusion.

Alban et Ludovic prirent chacun une pelle, et se dirigèrent du côté de la colline de neige.

L'ensevelissement de l'aéroscaphe avait été si complet qu'il leur fut impossible de reconnaître exactement à quel endroit se trouvait *la Princesse des Airs*.

Ils se mirent néanmoins au travail, et commencèrent à creuser, au sommet de la colline, un puits vertical, qui leur permettrait d'atteindre plus rapidement la plate-forme supérieure de l'aéroscaphe, ou ce qui restait de ses débris.

Après cinq heures d'un travail acharné, ils touchèrent le fond de l'excavation qu'ils avaient pratiquée.

Mais ce ne fut pas la coque d'aluminium qu'ils rencontrèrent ; la terre durcie résonna seule sous leur pelle. Ils étaient encore éloignés de l'aéroscaphe d'au moins dix ou quinze mètres.

– Que faire ? s'écria Alban complètement découragé... Je donnerais ma vie pour savoir ce que sont devenus les êtres qui me sont chers !

Baignés de sueur, Alban et Ludovic étaient remontés jusqu'au bord de l'espèce de puits qu'ils venaient de creuser.

Leurs regards erraient avec angoisse de tous côtés, comme si le paysage désolé qui les environnait eût pu leur fournir quelque inspiration.

Tout à coup, Ludovic poussa un cri.

Ses yeux venaient de s'arrêter sur les poteaux de la petite ligne télégraphique, qui reliait le moulin à vent à l'aéroscaphe.

– L'électricité !... s'écria-t-il.

Alban avait compris.

Il s'agissait de faire fondre la neige, en se servant du courant électrique qui, une fois encore, pouvait devenir, pour eux, un élément de salut.

Tous deux coururent à l'atelier. Ils en revinrent portant une sorte de bouclier formé de barres métalliques reliées avec des fils de cuivre.

Ce bouclier fut aussitôt mis en contact avec le conducteur de l'usine dynamo-électrique.

En quelques instants, les barres devinrent rouges.

Tout autour la neige se mit à fondre et à se vaporiser en sifflant.

Poussant devant eux cet appareil, à l'aide de solides perches, Alban et Ludovic mirent moins d'une demi-heure à se frayer un passage jusqu'à l'endroit où se trouvait l'aéroscaphe.

Sous leurs pieds, la neige fondue s'écoulait en véritables ruisseaux.

Au grand étonnement d'Alban et de Ludovic, la coque de l'aéroscaphe leur apparut intacte.

D'un coup d'œil, Alban s'expliqua comment *la Princesse des Airs* avait échappé à la destruction.

Le sommet arrondi de la colline neigeuse se trouvait beaucoup plus éloigné de la coque qu'il ne l'avait pensé.

L'avalanche, dont la force avait été déjà amortie par les blocs basaltiques qui se trouvaient en avant de *la Princesse des*

Airs, et qui provenaient de l'explosion de la première cartouche d'eau, n'avait atteint la coque que par contrecoup.

Alban poussa un immense soupir de satisfaction.

– Il reste encore quelque espoir, s'écria-t-il.

Fiévreusement, Ludovic et lui escaladèrent la galerie extérieure, complètement déblayée en face de la porte d'aluminium.

Il faisait, en ce moment, tout à fait nuit ; mais dans leur hâte et leur affolement, Alban et Ludovic ne s'étaient pas aperçus de la chute du jour.

Alban, d'un geste saccadé, poussa la porte de métal.

Une nappe de lumière l'éblouit.

Il demeura immobile, paralysé par la surprise et le bonheur.

Au centre de la salle commune, dont les lampes électriques étincelaient, la table était mise.

Mme Ismérie et Armandine, souriantes, achevaient de surveiller la cuisson d'un superbe aloyau de yack.

On s'embrassa avec effusion, et on s'expliqua.

Alban, à peine remis de son émotion, dit les affres terribles qu'il avait ressenties pendant cette journée.

Mme Ismérie raconta comment elle avait été surprise par l'avalanche.

– Je n'ai pas soupçonné, dit-elle en souriant, la gravité du péril que nous avons couru. Un choc sourd a retenti dans toutes les membrures de la coque ; puis, nous nous sommes aperçues que toutes les fenêtres étaient obstruées par la neige. Nous avons essayé d'ouvrir les portes. Impossible. Mais nous ne

croyions pas l'avalanche aussi formidable, et nous avons bien pensé que vous viendriez à notre secours.

– Mais, demanda Ludovic encore haletant d'angoisse, comment n'êtes-vous pas asphyxiées !

– Vous oubliez, dit Mme Ismérie, avec son paisible sourire, que nous avons ici tout ce qu'il faut pour respirer artificiellement. Dès que nous nous sommes aperçues que l'atmosphère de la salle commune se chargeait de vapeurs délétères, se saturait, par notre respiration, d'acide carbonique et d'oxyde de carbone, nous avons ouvert une bonbonne d'air liquide.

Alban gardait le silence, comme brisé par les émotions terribles de cette journée.

– Je t'assure, ajouta Mme Ismérie, en serrant les mains de son mari entre les siennes, que nous n'avons pas eu peur un seul moment... Je comptais même tellement sur vous, ce soir, que j'ai fait cuire un morceau de yack beaucoup plus considérable que d'ordinaire ; car vous n'avez pas dû déjeuner, j'en suis sûre !

– Tiens, c'est vrai, s'écria Ludovic ; nous n'en avons même pas eu la pensée !

On dit que les émotions creusent.

C'est pour cela sans doute que Ludovic et Alban mangèrent comme de véritables ogres.

Il ne resta pas trace de l'aloyau ; et Mme Ismérie dut faire appel aux provisions de la glacière à air liquide, pour les rassasier complètement.

Toute la journée du lendemain fut employée au déblaiement de la neige.

V

L’ÉVASION

Alban Molifer ne songea pas un instant à faire disparaître l’amas entier des neiges qui enserraient *la Princesse des Airs.*

Il ménagea simplement, autour de l’aéroscaphe, un large espace libre, qu’entouraient, de tous côtés, des escarpements neigeux.

Alban avait ses raisons pour agir ainsi.

Il voulait que cette colline, apportée par l’avalanche, servît de rempart à l’aéroscaphe, si une seconde catastrophe venait à se produire.

Dans ce cas, la coque ne recevrait pas un choc direct, et ses habitants seraient préservés.

En se livrant à ce travail, les aéronautes exhumèrent le corps du petit yack qui avait été enseveli par l’éboulement dans sa cabane, et dont le corps était devenu aussi dur qu’une pierre.

Ludovic eut même la délicate pensée de cacher le cadavre de l’animal sous un tas de broussailles, afin que la petite Armandine ne le vît pas.

Quand elle demanda des nouvelles de son yack, on lui répondit qu’il avait dû s’échapper.

– Les animaux, dit Alban, ont un instinct bien supérieur au nôtre ; il les avertit des grands cataclysmes de la nature. Tu retrouveras ton yack à la belle saison.

– Si nous sommes encore là, ajouta Ludovic.

L'enfant parut se contenter de ces explications, et l'on évita, pendant les jours qui suivirent, de faire allusion à la mort du yack.

Alban, d'ailleurs, était sûr que les incidents du départ, maintenant tout proche, apporteraient à l'enfant des distractions suffisantes.

Il activait de plus en plus les préparatifs du départ. Il avait hâte d'avoir quitté ce plateau.

De jour en jour, des avalanches partielles, descendues de la brèche ouverte par les cartouches d'eau, venaient s'ajouter à l'ancien amoncellement glaciaire.

Alban voyait avec terreur le moment où, malgré tous ses efforts, la surface entière du plateau serait couverte d'une couche de neige, de vingt ou trente mètres d'épaisseur.

Déjà, il fallait se livrer, chaque matin, à un véritable travail de déblaiement, pour gagner l'atelier de réparation de la caverne de sel.

De plus, la lente poussée des neiges, se tassant insensiblement sous l'impulsion de leur propre pesanteur, rétrécissait de jour en jour l'emplacement ménagé autour de la coque.

Alban ne dormait plus tranquille.

Il craignait qu'un glissement, plus fort que les autres, ne broyât, pendant la nuit, l'aéroscaphe, entre les deux murailles de glace subitement rapprochées.

C'était là un grave péril. *La Princesse des Airs* eut été, alors, aplatie, ainsi qu'il arrive aux navires des explorateurs du Pôle, lorsqu'ils se trouvent pris entre deux banquises.

Alban se demandait, en outre, avec inquiétude, ce qu'il ferait si, une fois qu'il aurait adapté les ailes à la coque, une avalanche, même minime, se produisait et brisait de nouveau les délicats appareils d'aviation.

Il faudrait, alors, recommencer encore une fois tous les travaux.

Le départ serait indéfiniment retardé, et l'on en serait réduit à endurer, dans ce désert de glace, toutes les horreurs d'un hivernage terrible.

Une nuit, Alban fut réveillé par un bruit sourd, dont il avait appris, depuis peu, à connaître la nature.

C'était une avalanche qui descendait de la montagne.

Il sauta hors de son lit, et tourna le commutateur du puissant fanal électrique situé à l'avant de *la Princesse des Airs*.

Un pinceau de lumière dissipa les ténèbres.

Les yeux collés à la vitre de cristal de la cabine d'avant, il entrevit alors un spectacle épouvantable et grandiose.

Une trombe blanche, qui semblait rouler des blocs de diamants, éblouissants, sous le jet lumineux du fanal, de tous les feux de l'arc-en-ciel, fila devant ses yeux avec la rapidité de la foudre, dans un grondement terrible, et alla se perdre dans la nuit, vers les dernières pentes du plateau.

L'aéronaute avait senti son cœur palpiter à grands coups dans sa poitrine, et ses cheveux se dresser d'épouvante.

Il était, peut-être, le premier homme qui eut contemplé, d'aussi près, un semblable cataclysme.

Le mystère des forces indisciplinées de la nature le pénétra d'une horreur sacrée.

C'est à peine s'il réfléchit que l'avalanche avait passé à quelques centaines de mètres à peine de la coque de l'aéroscaphe.

Il rassura, en balbutiant, Mme Ismérie et les enfants, que le bruit avait réveillés ; mais, il n'éteignit pas le fanal.

La véritable situation lui apparut dans son horreur.

Il voyait clairement, maintenant, que le salut de ceux qui lui étaient chers, allait dépendre de la promptitude du départ.

Ce n'était plus une question d'heures, c'était, peut-être, une question de minutes.

Avec l'augmentation du froid et la tombée perpétuelle des neiges, c'étaient des montagnes entières de glace qui allaient s'écrouler sur le plateau.

Le danger parut tellement imminent à Alban qu'il ordonna à tout le monde de se lever. On s'habilla chaudement, on se munit de fanaux électriques, et l'on partit pour l'atelier de la caverne de sel. Tous avaient si bien le sentiment de la gravité de la situation, que personne ne songea à demander d'explications à Alban.

La petite troupe se mit silencieusement en marche à travers la blanche solitude, où la lumière des fanaux faisait danser les ombres fantastiques des vieux sapins.

– Toi, Ismérie, commanda Alban d'une voix brève, tu vas t'occuper, avec Armandine, de la réparation de l'enveloppe de l'aérostat. Pendant ce temps, Ludovic et moi, nous visserons les derniers écrous des ailes. Je veux qu'elles soient mises en place demain, avant midi. Il n'y a pas un moment à perdre.

Mme Ismérie avait déroulé l'immense enveloppe, dont elle visitait soigneusement les déchirures.

– Comment vais-je faire ? dit-elle au bout d’un instant... N’avais-tu pas parlé de baudruche et de colle de poisson pour ce travail ?

– Oui, répondit Alban qui s’escrimait, une clef anglaise à la main ; mais tout cela serait trop long... Nous allons simplement employer, pour le rebouchage sommaire des déchirures, la toile de ma montgolfière et ce qui reste de caoutchouc, en solution dans l’essence de térébenthine. Mais surtout, hâtons-nous...

Chacun se mit à l’œuvre avec une silencieuse ardeur.

Personne ne se sentait plus ni sommeil, ni fatigue.

Trois heures plus tard, la réparation des ailes était complète, et celle de l’aérostat très avancée.

Ludovic et Alban se chargèrent d’une des ailes qui, malgré leur longueur considérable, étaient d’une grande légèreté.

Ils se dirigèrent du côté de l’aéroscaphe, laissant Armandine et Mme Ismérie poursuivre leur travail.

Un jour gris et sale montait sur le plateau.

Alban et Ludovic furent effrayés du spectacle qui s’offrait à eux.

Un grand tiers de la forêt, depuis le lac jusqu’à la cataracte, avait été englouti par l’avalanche.

Des pins, vieux de plus de cent ans, avaient été brisés comme des roseaux.

Du moulin à vent et de la machine dynamoélectrique, il ne restait plus trace.

Un chaos de blocs tourmentés avait nivelé entièrement la pente inférieure du plateau.

Ludovic jetait autour de lui des regards d’épouvante.

Toute une révolution se faisait dans sa jeune imagination.

Il soupçonnait maintenant ce qu'avaient pu être les convulsions géologiques, aux premières époques du globe.

Quant à Alban, il était dominé par l'idée fixe du départ.

– C'est bien heureux, dit-il pourtant, lorsqu'ils furent arrivés, que nos accumulateurs soient complètement chargés. Que serions-nous devenus maintenant que notre usine d'électricité est enterrée sous cent pieds de neige.

Après avoir mangé debout une tranche de viande froide, Alban commença immédiatement le montage des ailes.

Cette opération était des plus simples.

C'était, pour chaque aile, une demi-douzaine de boulons à river et rien de plus.

Pendant qu'Alban était ainsi occupé, Ludovic alla porter le repas de Mme Ismérie et d'Armandine, et les aider dans le raccommodage des déchirures de l'enveloppe.

Ce travail était terminé, lorsque Alban retourna chercher la seconde aile, qui fut mise en place avec autant de succès que la première.

La Princesse des Airs avait maintenant repris son aspect de monstre aérien.

Elle ne ressemblait plus, comme la veille, à la coque d'un navire naufragé dans les glaces.

On eût dit plutôt le cadavre de quelque géante chauve-souris, de l'époque antédiluvienne.

À midi, tout le monde prit un peu de repos, sauf Alban qui visita soigneusement les appareils, le magasin aux vivres, et s'assura que tout était en ordre.

Au moment où l'on allait se remettre en route pour l'atelier, afin d'y prendre l'enveloppe de l'aérostat et les outils qui s'y trouvaient, Armandine demanda quand on partirait.

– Le plus tôt possible, répondit Alban. Aujourd'hui même, dès que notre aérostat sera gonflé.

– Mais, objecta l'enfant, si l'on vient nous chercher ?... Si nos amis de Saint-Cloud, qui connaissent maintenant, certainement, notre présence dans ces montagnes, parviennent jusqu'ici, ils ne nous trouveront plus.

– Nous n'avons pas le moyen de les attendre, répondit Alban. Chaque heure de plus que nous passons ici aggrave le péril de notre situation... Nous arriverons assez à temps, je l'espère, pour éviter à nos amis des fatigues et des dépenses inutiles.

– Et s'ils sont déjà en route ?

– Alors, tant pis ; nous aviserons. En ce moment, nous n'avons pas le choix.

– Quelle route comptez-vous suivre ? demanda Ludovic.

– J'en reviens à notre projet primitif. Nous ne sommes qu'à quelques centaines de lieues des possessions françaises de l'Indochine. Le plus sûr et le plus court est donc de reprendre notre ancien itinéraire, et de faire route dans la direction du sud-est. Nous irons atterrir à Saïgon, ou dans le voisinage de quelque autre ville du littoral. De là, il nous sera facile de regagner l'Europe. Nous aurons le choix entre de nombreuses lignes de bateaux à vapeur, ou notre aéroscaphe.

– Et pour atterrir ? demanda Mme Ismérie. Que comptes-tu faire pour parer aux difficultés de la descente ?

– Nous atterrirons dans les meilleures conditions possibles... Du moment où les ailes et l'aérostat sont en bon état, nous ne courons aucune espèce de risque. D'ailleurs, nous avons encore, en magasin, assez d'air liquide, pour le chargement des

fusées auxquelles nous avons dû de ne pas être écrasés, lors de notre chute sur ce plateau... Mais, ajouta l'aéronaute, ne perdons pas de temps en explications. Depuis longtemps, j'ai songé à tout cela. Vous pouvez vous en fier à moi.

Le travail fut repris avec une nouvelle fièvre.

L'aérostat fut porté, de l'atelier à l'endroit où se trouvait *la Princesse des Airs*.

Puis, on l'assujettit, à l'aide de longues perches, au-dessus de la plate-forme.

L'orifice inférieur de l'enveloppe fut mis en communication avec les appareils producteurs de « lévium ».

Bientôt, elle commença à se gonfler, et à se balancer au-dessus de la coque brillante.

Il faisait tout à fait nuit quand l'opération du gonflement fut terminée.

Une neige épaisse avait recommencé à tomber.

Les aéronautes étaient brisés de fatigue.

Déjà, les moteurs électriques ronflaient, avec des crépitements secs et précipités ; les portes extérieures avaient été fermées hermétiquement ; les fanaux électriques étaient allumés.

– Le moment suprême est arrivé ! s'écria Alban Molifer, le cœur battant d'une vive émotion.

Il coupa le câble qui retenait encore l'aéroscaphe...

La Princesse des Airs s'éleva, d'une seule poussée, à trois cents mètres du plateau, et s'enfonça à travers les nuages de neige !...

VI

CONSTANTINOPLE

M. Lecormier, professeur au Muséum d'Histoire naturelle, habitait, rue Lacépède, à Paris, une petite maison à deux étages, derrière laquelle s'étendait un jardin qu'il avait toujours refusé de vendre, malgré les offres brillantes des entrepreneurs de maisons de rapport.

C'est que M. Lecormier était d'un caractère et d'un tempérament bien spéciaux. Quoiqu'il eût soixante-cinq ans, et qu'il fût l'auteur de découvertes considérables, il n'était même pas décoré, et vivait avec une simplicité que ses collègues, plus jeunes et plus intrigants, qualifiaient volontiers de mesquinerie.

Vêtu, hiver comme été, d'une redingote noire râpée, il n'avait pour tout domestique qu'un jeune homme qu'il avait adopté et recueilli, et qui lui servait de garçon de laboratoire et d'aide dans ses expériences.

Au physique, M. Lecormier était grand, sec, et sa physionomie, très osseuse et toujours bien rasée, se décorait de lunettes d'argent d'un modèle ancien et solide, ainsi que d'un chapeau à larges bords.

Dans son quartier, il passait pour maniaque.

Toujours préoccupé d'une expérience ou d'une théorie, il ne répondait jamais aux saluts qu'on lui faisait dans la rue, et ne fréquentait presque personne.

L'emploi de son temps était méthodiquement fixé d'avance, et il ne se fût jamais permis de déroger, sous quelque prétexte que ce fût, à l'ordre du tableau qu'il dressait, chaque matin, des occupations de la journée.

Son aide, Pierre, avait été habitué par lui, de longue date, à respecter toutes ses manies.

Pierre était un grand garçon au sourire un peu niais qui exécutait, avec une rigueur toute militaire, les consignes qui lui étaient données.

Aussi M. Lecormier ne fut-il pas peu surpris, un matin qu'il était occupé à la rédaction consciencieuse du tome troisième de son grand ouvrage sur les coléoptères antédiluviens, d'entendre Pierre frapper à la porte de son cabinet de travail.

Les sourcils grisonnants et hérissés du vieux savant se froncèrent.

De huit à dix, il était convenu que Pierre ne devait jamais déranger son maître, même, avait dit le vieux savant, si le feu prenait dans le quartier, ou ce qui serait plus grave encore, à la bibliothèque du Muséum.

Ces deux heures de la matinée étaient invariablement consacrées à la notation des expériences faites la veille.

Aussi, Pierre fut-il très mal accueilli.

Ce fut d'un ton à la fois sec et glacial que M. Lecormier s'écria :

– Quelle catastrophe se produit donc ? Es-tu fou de venir me déranger à pareille heure ? Tu n'as donc pas consulté le tableau de l'emploi du temps ? Tu sais que je ne fais pas de cours, puisque c'est aujourd'hui samedi ?...

Pierre se disposait à répondre.

M. Lecormier, lui imposant silence d'un regard foudroyant, continua lentement, de cette même voix sans timbre qui semble l'exclusif apanage des purs logiciens.

– Par conséquent, j'attends que tu me fournisses des explications sur ta conduite.

Pierre ouvrit une large bouche, roula autour de lui des yeux égarés, mais son gosier, paralysé par la crainte, n'émit aucun son.

Il se contenta de déposer, sur le rebord du bureau de M. Lecormier, un petit paquet carré enveloppé d'un fort papier gris, dans lequel on avait pratiqué une quantité de trous à l'aide d'une épingle.

Le savant n'eut pas plutôt jeté les yeux sur le minuscule colis, qu'il s'en empara avec une joie fébrile.

– Tu ne pouvais pas m'annoncer plus vite, dit-il sévèrement à Pierre, qu'il s'agissait d'un envoi d'insectes de M. Lissajoux, l'entomologiste avignonnais, mon excellent correspondant et collaborateur !

Pierre, entraîné de longue date au silence comme un trappiste, se dirigeait vers la porte sans une parole, quand M. Lecormier le rappela.

– Si la même circonstance se représente, dit-il d'un ton plus doux, tu pourras me déranger, fût-ce à l'heure de mon travail de rédaction… Va Pierre, tu es un brave garçon.

Un sourire béat illumina la face de l'honnête serviteur qui disparut, cette fois définitivement, pendant que son maître, avec une impatience toute juvénile, achevait de couper les ficelles et de déchirer le papier gris qui enveloppait le paquet. Le papier ôté, M. Lecormier trouva une petite cage grillée de fil de fer, d'où s'échappait un bruit strident et monotone.

– Pardieu ! s'écria le savant avec joie, je parie que ce sont des sauterelles de la grande espèce, des sauterelles d'Afrique que le vent à portées d'Algérie jusqu'en Avignon.

M. Lecormier s'était arrêté, avant d'ouvrir définitivement la cage.

Il s'était croisé les bras, et penchant l'oreille, il écoutait, avec un sourire de béatitude, le stridulement léger...

Évidemment les sauterelles ne trouvaient pas la captivité de leur goût.

– Elles font du bruit, dit M. Lecormier en se frottant les mains, donc elles sont en excellent état... Ce ne sont pas de ces insectes à moitié morts comme on m'en a envoyé tant de fois... Ce seront d'excellents sujets pour une prochaine expérience.

Ces réflexions préliminaires une fois terminées, M. Lecormier s'arma d'une forte loupe, et se décida enfin à ouvrir la cage.

Il s'empara habilement du premier insecte qui se présenta par l'entrebâillement du couvercle, le tint quelques instants dans sa main fermée ; puis, avec une dextérité toute professionnelle, le fit glisser entre son pouce et son index.

Alors, il put l'examiner à loisir.

Mais, il avait à peine porté la loupe à son arcade sourcilière gauche, qu'il poussa une exclamation, moitié de plaisir, moitié d'étonnement.

Il faillit, sans sa surprise, laisser échapper le long insecte vert.

– Voilà qui est surprenant, par exemple, s'écria-t-il. Cette sauterelle est d'une espèce tout à fait rare, on ne la rencontre je crois que sur les hauts plateaux de l'Asie centrale. Le Muséum n'en possède guère qu'un ou deux exemplaires... Pour arriver,

jusqu'en Provence, pour se faire prendre dans le filet de mon ami Lissajoux, cette bestiole a dû faire la moitié du tour du monde !... Quelque courant atmosphérique l'aura portée jusque dans le centre africain d'où un autre courant l'aura prise et emmenée en Avignon. Le voyage de cette sauterelle tient véritablement du prodige. C'est bien ce qui confirme une opinion de moi, et dont on s'est autrefois moqué. J'ai dit que, pour s'occuper de la science des insectes, il fallait être ferré en météorologie. Avec une bonne carte des vents, je vais reconstituer exactement l'itinéraire qu'a suivi ce petit animal... Et dès ce soir, sans plus tarder, je vais acheter les œuvres complètes de Bouldu. C'est véritablement le seul qui connaisse quelque chose à la météorologie.

Après avoir minutieusement noté l'emplette qu'il comptait faire, M. Lecormier porta la grande sauterelle sur une table voisine, et l'immobilisa sous l'objectif d'un microscope spécialement disposé pour les examens entomologiques. Il approcha l'œil de l'oculaire ; et les mains appuyées sur le rebord de la table, s'absorba dans l'étude de cet insecte, presque nouveau pour lui.

Mais la sauterelle asiatique offrait sans doute des particularités tout à fait remarquables, car le savant resta plus d'une demi-heure dans la même posture fatigante.

Ses sourcils s'étaient froncés, son front s'était plissé sous l'effort de l'attention.

Il y avait certainement quelque chose qu'il ne comprenait pas.

À la fin, M. Lecormier abandonna le microscope, et alla se rasseoir sur son fauteuil pour y réfléchir tout à son aise.

Au bout d'un instant, il se releva, prit la sauterelle entre deux doigts, et avec un scalpel à la lame très effilée, il détacha de

son corselet une mince pellicule qu'il recueillit sur une plaque de verre.

Pendant cette opération, ses mains tremblaient d'émotion.

Ensuite, il envoya, presque brutalement, la sauterelle rejoindre dans la boîte ses compagnes de captivité ; puis, sans plus s'en occuper, il essuya méticuleusement le verre de ses lunettes et disposa, avec mille précautions, la pellicule qu'il venait de détacher, sous l'objectif d'un autre microscope d'un très fort grossissement.

– Je ne m'étais pas trompé, s'écria-t-il après un instant d'examen. Sur cette pellicule de collodion, on a reproduit, par la photographie, en caractères minuscules, tout un message. Pour que ceux qui l'ont envoyé aient employé un moyen aussi peu usité et aussi hasardeux, il faut qu'ils se soient trouvés dans un grave péril, dans une situation tout à fait extraordinaire et hors des aventures communes. Des savants seuls peuvent avoir eu l'idée d'un tel moyen... Et se sont des savants français... car le message est entièrement écrit en français. Il ne me reste plus qu'à le transcrire.

M. Lecormier appuya sur le bouton d'un timbre électrique.

Pierre, pour qui cette matinée devait être décidément fertile en incidents, montra, dans l'entrebâillement de la porte, sa large face rose, étonnée et naïve.

– Tu vas prendre une feuille de papier, commanda M. Lecormier, et écrire sous ma dictée ce que je suis en train de déchiffrer.

Pierre s'installa.

Et voici le texte du document que M. Lecormier lui dicta lentement :

« Pour être remis, contre récompense, à M. Rabican, docteur médecin à Saint-Cloud, près Paris, France. Les personnes

qui trouveraient cette lettre sont priées de la faire parvenir à son adresse, dans le plus bref délai possible. L'existence de plusieurs personnes en dépend. L'aéroscaphe *la Princesse des Airs* monté par l'aéronaute Alban Molifer, par Mme Molifer et leur fille Armandine, ainsi que Ludovic Rabican, fils du docteur, est venu, après une traversée mouvementée, s'échouer, par suite d'avaries à ses appareils moteurs, sur un plateau des monts Himalaya, entouré de rocs escarpés qu'il leur est impossible de franchir. Ils n'attendent de secours que de leurs amis de France. Jusqu'ici, ils sont en bonne santé. Ils n'ont pu déterminer exactement la latitude de l'endroit où ils se trouvent ; le seul renseignement qu'ils peuvent donner à leurs amis, c'est que les altitudes des monts qui les entourent dépassent cinq mille mètres. Ils doivent donc se trouver dans la partie la plus élevée de la chaîne. Ludovic Rabican prie ses parents de lui pardonner et de venir à son secours. »

M. Lecormier avait dicté le texte de cette lettre, d'une voix émue et solennelle que Pierre ne lui connaissait pas.

Il était profondément agité.

Dans toute sa carrière de savant, jamais pareille aventure ne lui était arrivée.

La transcription terminée, il colla précieusement la pellicule de collodion sur une lamelle de verre qu'il renferma dans un tiroir.

Puis, il ordonna à Pierre de lui apporter son chapeau, sa canne à pomme d'ivoire et son pardessus.

Pendant qu'il s'habillait avec une coquetterie inaccoutumée, Pierre exécutait une seconde copie de la lettre si miraculeusement arrivée du fond des déserts asiatiques.

M. Lecormier prit la dernière copie, qui était la plus nette, fit appeler une voiture, et jeta au cocher l'adresse du *Figaro*.

M. Lecormier connaissait, par la lecture des journaux, le départ tout récent de l'expédition Rabican-Bouldu-Van der Schoppen.

Il n'eut donc pas un seul instant l'idée de se rendre à Saint-Cloud.

Il jugea que le meilleur moyen de répondre au désir des naufragés de *la Princesse des Airs* était de livrer à la presse le document tombé entre ses mains. Tous les journaux de l'univers s'empresseraient de le reproduire, ne fût-ce qu'à cause de la singulière façon dont il était parvenu à destination.

Très autoritaire dans la vie privée, M. Lecormier était, en public, d'une extrême timidité.

Il sentit tout son aplomb s'évanouir, en se trouvant mêlé à la foule élégante qui remplissait le salon d'attente du grand journal parisien.

Tous les regards se tournaient vers lui.

Les uns le prenaient pour un vieux poète de province, les autres pour un inventeur ; et le vieux savant se trouvait très gêné par la façon trop curieuse dont chacun le dévisageait.

Il avait fait passer sa carte.

Son nom et ses ouvrages étaient connus de toute l'Europe ; aussi fut-il introduit sans retard.

On accéda immédiatement à sa demande.

Un des rédacteurs scientifiques se mit aussitôt à l'œuvre et élabora un article qui contenait un résumé, agréablement présenté, de la tentative d'Alban Molifer, un portrait des explorateurs, et même une biographie succincte de M. Lecormier.

L'article, qui devait passer en première page, se terminait par le texte exact du document et le récit de la façon merveilleuse dont il était parvenu en France.

Le secrétaire de la rédaction promit même d'envoyer, dans le plus bref délai, rue Lacépède, un reporter chargé de photographier la sauterelle et l'image de la pellicule de collodion, agrandie par le système des projections électriques.

Respectueusement reconduit par un des rédacteurs, M. Lecormier traversa triomphalement le salon d'attente.

Il regagna son laboratoire, enchanté de sa démarche.

Le lendemain matin, M. Lecormier, dès son lever, se fit acheter *le Figaro* et savoura l'article de tête jusqu'à la dernière ligne.

Bien que d'un caractère très désintéressé, le brave homme n'était pas insensible aux satisfactions de la vanité.

Il terminait à peine cette lecture, que Pierre frappait à la porte du cabinet.

Le savant eut une moue de mécontentement.

– Décidément, bougonna-t-il, le drôle va prendre l'habitude de me déranger à tout instant... Entre, ajouta-t-il d'une voix où perçait un commencement de colère.

– Monsieur, bredouilla Pierre, c'est un grand jeune homme qui veut absolument vous parler.

– Quelque reporter qui vient m'ennuyer ; quelqu'un de mes élèves qui veut des explications complémentaires sur mon dernier cours...

– Voici sa carte, monsieur.

M. Lecormier lut :

KARL VAN DER SCHOPPEN

ÉTUDIANT ÈS SCIENCES NATURELLES

Saint-Cloud (Seine).

Ces mots étaient tracés en superbe gothique, sur un vaste carton…

– Van der Schoppen, murmura le savant ; mais c'est le nom de ce médecin allemand qui soigne ses malades à coups de poing et qui a accompagné le docteur Rabican et M. Bouldu dans leur expédition en Asie centrale… Ce visiteur doit être son fils… Faites entrer, ajouta-t-il.

Un instant après, Pierre introduisait un adolescent au visage joufflu, aux grands yeux bleus, à qui sa redingote trop longue et son pantalon trop court achevaient de donner un air de gaucherie et de maladresse tout à fait caractéristiques.

Il tenait à la main un numéro du *Figaro*.

La physionomie de Karl revint à M. Lecormier, qui apprit avec joie que le jeune homme s'occupait d'entomologie et comptait au nombre de ses lecteurs assidus.

Il le fit asseoir, l'interrogea, lui montra la sauterelle messagère, et finalement lui conseilla de télégraphier à ses parents, s'il en était encore temps, le texte entier de la dépêche.

Karl prit congé de M. Lecormier enchanté de l'affabilité du savant qui lui avait fait promettre de revenir le voir.

En sortant, il courut au bureau de poste le plus proche et télégraphia à Tiflis, dans la province russe du Caucase où, d'après l'itinéraire qu'ils lui avaient laissé, son père et ses amis devaient alors se trouver.

En sortant du bureau de poste, Karl se dirigea, tout pensif, du côté de la Seine, pour prendre le bateau qui devait le ramener à Saint-Cloud.

Il avait le cœur gros. Au fond, sans s'en bien rendre compte lui-même, il était un peu jaloux de son père et de ses amis, qui allaient accomplir sans lui le voyage de Paris à l'Himalaya.

Il ne put s'empêcher de pousser un soupir, en songeant que la dépêche qu'il venait de lancer, courant déjà sur les fils des réseaux télégraphiques européens, allait, plus heureuse que lui, rejoindre les voyageurs déjà parvenus en plein Caucase.

Il eut bien voulu, comme eux, pénétrer dans ces contrées où avaient fleuri et s'étaient éteintes des civilisations inconnues.

C'est de ces profondes steppes asiatiques, qui semblent un des plus vastes réservoirs de la vitalité de la race humaine, que s'étaient élancés les conquérants qui avaient dévasté le monde, et les religions qui l'avaient moralisé.

Pendant que le bateau l'emportait vers Saint-Cloud, il évoquait par la pensée, les empereurs et les apôtres asiatiques dont il avait lu l'histoire : Houlagou, le destructeur et le conquérant féroce qui ne laissait que le désert partout où il avait passé ; Timour-Lenk qui construisait des pyramides avec les crânes de ses ennemis, et qui éleva, un jour, un rempart avec les corps encore vivants de ses prisonniers, qu'il fit murer malgré leurs supplications, entre des pierres et du mortier, pour laisser aux générations futures, un éternel monument de ses instincts barbares.

Les temps avaient passé, les empires des conquérants s'étaient écroulés, l'Asie centrale était retournée à son mystère ; et ses déserts étaient redevenus impénétrables aux investigations de la science européenne, pendant qu'il s'y préparait peut-être une nouvelle religion ou une nouvelle invasion de barbares.

C'était ces antiques contrées que son père et ses amis allaient traverser à la recherche des naufragés de *la Princesse des Airs*.

Cette réflexion fit comprendre à Karl à quels puérils sentiments il avait obéi en jalousant le sort des explorateurs, et il ne regretta plus sa présence parmi eux pour le plaisir qu'il aurait eu à partager leurs dangers et à les défendre contre les ennemis.

Cependant Karl, qui était doué d'un grand bon sens et d'une résignation extraordinaire, finit par se répéter le raisonnement qu'il se faisait presque tous les jours depuis le départ de son père :

– Malgré les difficultés du voyage, se dit-il, il est certain que nos chers explorateurs sont dans les meilleures conditions possibles de succès. Jusqu'à Samarkande où le chemin de fer transcapien les déposera, ils ne courent aucun danger. Pour ce qui est de la suite du voyage, ils sont nombreux, bien armés, bien outillés, et munis de toutes les recommandations officielles qui peuvent faciliter leur tâche près des autorités de la Tartarie chinoise et des autres peuplades himalayennes.

Doué d'une imagination très peu ardente, Karl était loin de soupçonner les tragiques aventures qui attendaient son père et ses amis.

De Paris à Constantinople le voyage s'était effectué sans aucun accident.

Les trains de l'Orient-Express sont à la fois les plus rapides et les plus confortablement installés de tout le réseau européen.

À la gare de Constantinople même, il leur fallut subir un véritable combat, contre une armée de douaniers turcs, aux moustaches énormes, qui jetaient sur les colis des voyageurs des regards féroces, énuméraient sur les doigts l'interminable liste des redevances à payer, et semblaient bien décidés à se montrer

intraitables, à visiter inexorablement, malles et valises, sans respect pour les objets fragiles.

Ce fut alors que l'intervention de Jonathan Alcott, fut précieuse.

Pendant le voyage, il était demeuré invisible, et s'était tenu modestement à l'écart dans un autre compartiment que celui de ses compagnons.

Il sentait que, dans la situation toute spéciale qu'il occupait près du docteur, il était nécessaire qu'il usât de la plus grande prudence.

D'ailleurs, le perfide Yankee ne s'était nullement amendé. Il conservait intacte toute sa haine envers M. Bouldu et ses amis, et il se proposait de tirer, dès qu'une occasion favorable se présenterait, une éclatante vengeance des humiliations méritées qu'il avait subies.

La pensée d'une trahison habilement machinée était donc bien arrêtée dans son esprit.

Mais, pour trahir, il faut posséder la confiance, et, ce n'était pas le cas de Jonathan.

Tout le monde, depuis l'impétueux Bouldu, jusqu'au flegmatique Van der Schoppen, avait l'œil sur lui.

Jonathan savait par expérience que son maître était doué d'un cœur excellent, et lui pardonnerait bien vite le passé, pourvu qu'il fît montre de quelque dévouement.

Jonathan s'était donc résolu à paraître, jusqu'à nouvel ordre, dévoué et même servile.

Ce fut à la gare de Constantinople qu'il commença à se montrer sous cet aspect, tout à fait nouveau pour ceux qui le connaissaient depuis longtemps.

Le Yankee avait de grandes qualités pratiques.

Dans ses nombreuses pérégrinations, il avait étudié à fond l'art de voyager sans perdre de temps, et avec le moins de dépense possible.

Il eut vite fait de mettre les douaniers à la raison.

Il n'ignorait pas qu'en Turquie comme dans tout l'Orient, le pourboire ou *bacchich* est, dans toutes ces occasions de la vie, un talisman magique.

Les pourboires et les pots-de-vin sont tellement entrés dans les mœurs ottomanes, que tout le monde en reçoit, et même en exige, depuis le dernier portefaix, jusqu'au plus sublime vizir.

Jonathan s'approcha donc des douaniers, et avec des gestes expressifs, leur distribua quelques pièces blanches.

L'effet de cette gratification fut instantané.

En un clin d'œil, les féroces Osmanlis se trouvèrent transformés en serviteurs empressés.

M. Bouldu n'avait pu s'empêcher de sourire pendant toute cette scène.

– Quel habile coquin que ce Jonathan ! murmura-t-il. Quel homme précieux s'il voulait se montrer honnête !

– Il le sera, monsieur ! répondit à demi-voix l'hypocrite Yankee, qui avait entendu la réflexion.

En prononçant ces paroles, Jonathan avait posé la main sur sa poitrine et levé les yeux au ciel, d'un air si convaincu que le naïf savant en fut touché.

– Après tout, grommela-t-il, il se repent peut-être de ses erreurs.

Ni le docteur Rabican, ni Yvon n'avaient entendu la réflexion de M. Bouldu. À peine débarrassés des douaniers, il leur fallut tenir tête à une troupe de portefaix en turban, de Levantins aux longues dents blanches et au sourire obséquieux, et de garçons d'hôtel, anglais, français, allemands, italiens, qui se ruaient sur les valises dans un vacarme étourdissant.

Un professeur de linguistique eut reconnu dans leur charabia, des mots, appartenant à toutes les langues, à tous les patois de l'Orient et de l'Occident.

– Une voiture pour Mylord ?

– Où faut-il porter des bagages de Vos Seigneuries ?

– Mylord, Great Britain's Hôtel ?

– Messieurs, ce n'est qu'à l'hôtel de Paris que vous trouverez des chambres confortables à des prix modérés.

– Posada del Madrid !

– Man spricht Deutsch !

– Si parla italiano !

– Govoriat pa rucckii !

C'était une cohue extraordinaire, un tohu-bohu invraisemblable.

Le débarcadère semblait une succursale de la tour de Babel.

Mme Rabican et sa fille s'étaient craintivement rapprochées du docteur.

Yvon, Jonathan et M. Bouldu défendaient leurs bagages contre une demi-douzaine de Levantins aux barbes noires et frisées.

Quant au professeur Van der Schoppen, qu'une troupe de garçons d'hôtel cherchait à démunir d'un vaste sac de toile rempli de notes scientifiques, il avait commencé par répondre patiemment à ses adversaires, en employant tour à tour mais sans succès, les trois seules langues qu'il parlât : l'anglais, le français, l'allemand.

Voyant l'inutilité de ses efforts, il avait ensuite proféré d'affreux jurons tudesques.

Enfin, pour empêcher la curée des malles, des valises et des sacs, qui, sur le dos des porteurs de toutes les nations, partaient tous dans des directions différentes, il avait songé à appliquer à ces enragés son infaillible méthode.

Cette fois la kinésithérapie fit merveille. Quelques coups de poings appliqués avec méthode, eurent vite fait de mettre à la raison les récalcitrants.

En quelques instants, l'honorable professeur eut récupéré tout son bagage.

Un large vide s'était fait autour de lui.

Ses adversaires se contentaient maintenant de lui crier leurs offres à distance, tout en le considérant avec un certain respect.

Yvon Bouldu et Jonathan avaient suivi l'exemple du professeur. Au bout de cinq minutes la place se trouvait libre.

Les voyageurs se firent alors conduire dans un hôtel français du faubourg de Péra qui leur avait été recommandé.

Cet établissement, qui réunissait à la fois les raffinements de la civilisation orientale et le confort de l'Occident, était entouré de jardins.

Des cours intérieures, ornées de colonnades de marbre blanc et rafraîchies par des jets d'eau, en faisaient un séjour délicieux.

Le soleil déclinait déjà à l'horizon, lorsque les voyageurs y arrivèrent.

On remit au lendemain les courses indispensables.

D'ailleurs, le bateau à vapeur de Constantinople à Poti, tête de ligne du chemin de fer transcaucasien ne devait partir que le surlendemain.

À la demande de Mme Rabican, le couvert du dîner fut mis dans le jardin, sous de grands massifs de lauriers roses, d'orangers et de cyprès.

À l'horizon, les voyageurs apercevaient les dômes dorés des mosquées, les mâts des navires à l'ancre, et tout un fouillis pittoresque de minarets, de coupoles et maisons peintes en gris, en rose et en bleu, environnées de ces éternels cyprès, l'arbre que l'on rencontre le plus fréquemment à Constantinople, et dont le noir feuillage fait si bien ressortir la beauté des constructions claires de l'Orient.

Tous les voyageurs, mais surtout Mme Rabican et Alberte, éprouvaient l'émotion que la beauté du site et du ciel de Constantinople produit toujours chez ceux qui y arrivent pour la première fois.

Un grand silence, à peine troublé par la rumeur lointaine du port et de la ville, s'élevait des jardins.

Un parfum, où dominaient la rose et le jasmin, se répandait dans l'atmosphère, montait des bosquets, et semblait pour ainsi dire saturer tout le paysage.

La table était somptueusement servie. À côté des vins et des mets de l'Europe, se trouvaient les produits spéciaux à Constantinople : le raki, sorte d'alcool que l'on extrait de l'arbre

mastic et qui, d'abord incolore, se trouble et devient laiteux comme l'absinthe, quand on y verse de l'eau. Le docteur Van der Schoppen et Jonathan furent les seuls à apprécier ce breuvage, que son goût prononcé de térébenthine rend peu agréable aux Européens qui le goûtent pour la première fois.

Il y aussi des vins de Chio et de Samos, à la fois alcoolisés et sucrés comme ceux de l'Espagne et de la Sicile.

Parmi les mets, les dames n'apprécièrent que des confitures sèches de cédrat de Damas, et de délicieuses conserves de roses.

Du côté des hommes on fit surtout honneur à certain ragoût de poulet, et de riz accommodé aux tomates et au safran.

Il y avait encore des pâtisseries au miel et des fruits de toute beauté : oranges, raisin muscat de l'Archipel, figues, limon, et surtout certaines pastèques auxquelles Yvon fit largement honneur.

Son père dut lui rappeler qu'en abusant de ce fruit, il s'exposait à la dysenterie et péchait contre la première vertu d'un explorateur sérieux : la sobriété.

– Je crois, dit paternellement le docteur Rabican, qu'Yvon peut s'abandonner, pour cette fois encore, à sa gourmandise. Il ne faut pas croire que nous trouverons aussi bonne chère dans tout l'Orient. Une fois engagés dans le désert, il nous arrivera sans doute d'être obligés de nous contenter de mouton grillé, ou même de racines cuites à l'eau.

Yvon rougit de se voir pris en faute, et abandonna la tranche rose de pastèque, qu'il avait entamée.

Après le café, qu'on servit avec le marc, dans de petites tasses entourées de filigranes d'argent, on apporta les sorbets, parfumés de diverses façons, et que l'on ne fabrique nulle part aussi bien qu'à Constantinople.

La nuit était presque entièrement tombée.

On avait allumé des cigarettes de latakieh.

Chacun s'abandonnait en silence à la magie de ce soir d'Orient, de ce ciel d'un azur profond de velours ou de pierre précieuse, de cette tiédeur de la brise parfumée, à la douceur de laquelle personne ne résiste.

Chacun rêvait, le docteur aux difficultés du voyage, dont il se reprochait en secret d'avoir fait partager les dangers à sa femme et à sa fille ; Yvon à la joie de commencer sa première exploration, le professeur Van der Schoppen au triomphe que son livre, documenté sur place, lui ferait obtenir près de ses confrères d'Europe.

Mme Rabican et sa fille s'entretenaient à voix basse de Ludovic.

Elles avaient pleine confiance dans le succès de l'expédition, et elles se sentaient presque joyeuses à la pensée de lutter par elles-mêmes pour retrouver le cher enfant disparu.

M. Bouldu lui, ne songeait à rien.

Depuis le commencement du voyage, il était d'une humeur charmante.

Avec une insouciance d'enfant, il s'abandonnait tout entier au plaisir d'avoir reconquis l'amitié du docteur Rabican et de traverser avec lui des pays nouveaux.

En savant qui a toujours plus tenu compte des idées que des obstacles matériels, il n'était pas loin de considérer l'expédition comme une simple promenade, que l'étude des courants atmosphériques de l'Asie centrale allait rendre pour lui particulièrement intéressante.

Quant à Jonathan qui, dans un coin ombragé par des massifs de lauriers-roses, sirotait à l'écart un verre de raki, il poursuivait toujours l'idée fixe de sa vengeance.

Cette vengeance, il la voulait à la fois complète et lucrative pour lui-même.

Il se demandait avec anxiété si le hasard le mettrait à même de réaliser ses projets, c'est-à-dire de faire périr tous les membres de l'expédition, avant qu'ils eussent rejoint Alban, qu'il comptait bien laisser se tirer d'affaire comme il l'entendrait.

Jonathan espérait que l'aéronaute et ses compagnons mouraient de faim et de froid sur leur rocher.

Il n'entrait pas dans les vues de l'Américain de faire un pas pour les secourir.

Au contraire, une fois l'expédition détruite, Jonathan regagnerait, au plus vite, l'Europe, avec ce qu'il pourrait emporter des notes et des manuscrits de ses compagnons ; et il reviendrait à Paris, où on le considérerait comme un héros.

Il recueillerait ainsi tous les bénéfices moraux et matériels du voyage ; il serait regardé comme un grand explorateur, ce qui lui permettrait, sans nul doute, d'organiser, pour son compte personnel, une autre expédition.

Il se voyait déjà, dans l'avenir, comblé d'honneurs et de richesses.

Estimé de tous, il reprendrait alors à son profit, les idées et les découvertes de M. Bouldu et d'Alban Molifer, sur le sort desquels il se proposait déjà d'écrire plus tard des pages attendrissantes.

Jonathan fut brusquement tiré de ses rêves de grandeur et de ses homicides projets par la voix aigre de M. Bouldu qui lui

commandait de prendre note des courses et démarches à faire pour le lendemain.

Avant de regagner les confortables chambres de l'hôtel, on arrêta soigneusement l'emploi du jour suivant.

Le docteur Rabican et M. Bouldu devaient aller aux consulats russe et français faire viser les lettres de recommandation officielles dont ils étaient munis et en solliciter d'autres, ainsi que des passeports bien en règle pour les gouverneurs des régions de la Russie d'Asie qu'ils allaient avoir à traverser.

Yvon et le docteur Van der Schoppen devaient aller retenir sept cabines de première classe sur le paquebot *le Volga* de la Compagnie de navigation des bateaux à vapeur russes de la Mer noire.

Jonathan Alcott serait chargé du recensement des bagages, et s'occuperait en outre de la question des approvisionnements.

Comme toutes ces courses seraient sans doute terminées dans la matinée, il fut convenu que l'après-midi serait employée à faire visiter la ville à Mme Rabican et à Alberte.

Ces dispositions prises, tout le monde se retira.

Le lendemain, dès la première heure, chacun courut s'acquitter de la mission dont il avait pris la responsabilité.

Le docteur Rabican et M. Bouldu reçurent aux consulats un accueil empressé. Leur départ avait été annoncé par tous les journaux, et il n'eût tenu qu'à eux de passer agréablement sept ou huit jours dans les salons de la haute société européenne de Constantinople.

Ils s'étaient excusés sur l'urgence de leur mission, et revenaient chargés d'un véritable monceau de lettres de recommandation.

Quant à Jonathan, pour être agréable aux dames, il avait acheté une abondante provision de ces délicieuses confitures qui avaient eu tant de succès la veille au soir.

Il avait, en outre, fait emplette, dans un bazar, d'un gros pain d'opium de Smyrne, sous prétexte que cette substance serait un utile objet de trafic, lorsque l'expédition serait parvenue aux frontières de l'Empire Chinois.

Tout le monde trouva l'idée excellente, et l'opium fut glissé dans la pharmacie de voyage.

Après le déjeuner, qui eut lieu dans une des cours intérieures de l'hôtel, près d'une fontaine, dont l'eau retombait à gros bouillons dans une vasque de marbre blanc entourée de citronniers et d'orangers en caisses, on fit venir une longue voiture surmontée d'une sorte de tente en coutil blanc, et l'on partit pour visiter la ville.

Constantinople, située au centre de trois continents, bâtie entre deux mers, est comme la capitale du Vieux Monde.

Les Grecs, les Romains, les Byzantins et jusqu'aux Turcs y ont accumulé des merveilles.

Les explorateurs visitèrent successivement les quais de la Corne d'Or, la Pointe du Sérail où s'élèvent les Palais du Sultan, le Château des Sept Tours, terrible construction gothique où furent étranglés ou décapités tant de personnages historiques, et les remparts en ruine de Byzance, dont les créneaux se recouvrent d'un fouillis de ronces et de lentisques.

Ils visitèrent aussi l'extérieur de sept des principales mosquées qui, toutes, sont construites à peu près sur le même modèle.

Au centre, un vaste dôme écrasé, recouvert de feuilles de plomb ou de briques émaillées : tout autour, des minarets, c'est-

à-dire de hautes colonnes cannelées et minces, munies, jusqu'à leur sommet, d'un escalier à jour.

C'est sur les minarets que se placent les « muezzins » pour appeler les fidèles à la prière.

Les mosquées s'élèvent toujours du centre d'un bois de sycomores et de cyprès qui abritent, sous des kiosques de marbre blanc, les tombes des anciens sultans.

La plus belle mosquée est l'ancienne basilique autrefois bâtie par Constantin sous l'invocation de Sainte-Sophie.

Comme Saint-Pierre de Rome, Sainte-Sophie est précédée d'une espèce de péristyle, que soutiennent d'énormes colonnes de granit.

La coupole est gigantesque.

L'intérieur où, grâce à un large pourboire, les voyageurs purent jeter un coup d'œil, est décoré de colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre et de granit égyptien, toutes précieuses, mais toutes différentes ; elles ont été apportées là, après avoir été enlevées par les Turcs à toutes les basiliques et à tous les palais de l'ancienne Byzance.

De la voûte, pendent des lampes de cuivre et des œufs d'autruche ; des tribunes de bois de cèdre s'étendent tout à l'entour.

Dans les environs d'une autre mosquée, on montra aux voyageurs la géante urne de porphyre qui a servi, dit-on, de tombeau à Constantin.

Quoique le temps dont ils disposassent fût très minime, les voyageurs auraient voulu tout voir.

Ils subissaient de plus en plus l'attrait profond de cette ville unique dont toutes les civilisations et tous les peuples se sont disputé la possession.

Constantinople, sous le merveilleux ciel de l'Orient, est une ville toute blanche.

Dans certains quartiers, elle ne semble, au premier abord, composée que de palais et de jardins superposés.

Partout, des avenues de sycomores centenaires aussi hauts quelquefois que les coupoles des mosquées ; partout, des cyprès et des cèdres reposent le regard de l'éclat insoutenable du ciel et de la blancheur aveuglante des maisons.

Les figuiers sont aussi très communs ainsi que des rosiers énormes.

Au-dessus de tous ces bois et de tous ces jardins voltigent, dans l'air bleu, des nuées de tourterelles et de pigeons blancs, qui donnent à Constantinople l'inoubliable aspect d'un jardin enchanté.

Après la mer couverte de blanches voiles, sillonnée de navires de toutes les nations et de tous les tonnages, depuis les kaifs dorés du Grand Seigneur qui ressemblent aux gondoles de Venise, jusqu'aux torpilleurs filant comme des flèches noires entre les vagues, on aperçoit, de l'autre côté du Bosphore, la côte d'Asie émaillée de jardins, de villes blanches, et dans le lointain les croupes de montagnes couronnées de forêts.

Mme Rabican éprouvait un tel enthousiasme pour ce décor féerique, qu'elle fit renvoyer la voiture, et voulut elle-même parcourir, à pied, quelques-uns des quartiers les plus pittoresques.

Constantinople est infiniment variée dans ses aspects.

À côté de quartiers et de monuments qui n'ont subi aucun changement depuis l'époque de la conquête, on trouve des coins entièrement européens, aussi animés à l'heure de la promenade, qu'une rue de Paris ou de Vienne.

Au contraire, dans certains faubourgs entièrement turcs, le touriste se heurte à des amas de décombres, à des masures construites avec les colonnes de marbre des palais.

Là, les habitants sont d'une saleté repoussante.

Des vieillards à longue barbe blanche fument philosophiquement leur chibouck au milieu d'enfants demi-nus et de chiens errants.

Avant de regagner l'hôtel, les voyageurs, quoique harassés de fatigue, voulurent terminer leur excursion par la visite des bazars.

Les bazars sont de longues et larges galeries voûtées, bordées de boutiques, où s'échangent et se vendent les objets les plus divers : les étoffes de l'Europe, les fourrures de la Russie, les châles des Indes et de la Perse, les tapis du Daghestan et de la Karamanie, l'essence de rose de Constantinople, les narghilés et les pipes de toute sorte, les unes en simple merisier d'Arménie, les autres enrichies de pierres précieuses, de bouquins d'ambre et de corail, pour fumer le tabac et le tombéki (haschich).

Mme Rabican fit emplette d'un manteau arabe, tissé de fils d'or et de poils de chèvre, et Alberte d'un long voile de gaze d'argent brodé d'arabesques merveilleuses.

Le docteur Rabican acheta un petit coffret de remèdes orientaux, Yvon un pistolet damasquiné et M. Bouldu une pipe à opium.

Van der Schoppen, en homme pratique, ne s'offrit qu'une paire de babouches en maroquin.

Quant à Jonathan il regardait avec un mépris tout américain ce fouillis d'objets d'art qu'il appelait dédaigneusement des colifichets.

Les voyageurs se couchèrent harassés.

Le paquebot qui devait les conduire à Poti, partait le lendemain, à dix heures.

VII

INCIDENTS ET PAYSAGES

Il faisait un temps magnifique lorsque le *Volga,* de la compagnie russe de navigation à vapeur de la mer Noire, s'éloigna des jetées de Constantinople.

Les explorateurs avaient pris place sur la passerelle des premières et, commodément installés sur des pliants, regardaient disparaître au loin les maisons blanches de Soutari. À l'aide de lorgnettes marines, ils examinaient curieusement les côtes de la Turquie d'Asie, toutes couvertes de jardins, de villas et de minarets.

– Décidément, dit Mme Rabican qui, depuis le commencement du voyage, semblait avoir reconquis sa santé et sa gaieté, si notre exploration se continue toujours de la même façon, ce sera une véritable partie de plaisir.

– Ne te hâte pas trop de te réjouir, répartit le docteur, les périls de notre expédition ne commencent qu'à Samarkande. C'est alors seulement que nous serons livrés à nos propres ressources. Jusqu'à ce que nous soyons arrivés à l'ancienne capitale des conquérants tartares, nous allons voyager sur de bons paquebots et dans les confortables sleeping-cars du Transcaucasien et du Transcaspien.

– Ma foi, fit étourdiment Alberte, j'avoue que je ne serais pas fâchée de quelque aventure. Cette vie de chemins de fer, de paquebots et d'hôtels, deviendrait rapidement fastidieuse.

Le docteur ne répondit pas. Plus on avançait, plus il devenait soucieux, plus il regrettait la faiblesse de M. Bouldu qui avait consenti à emmener Jonathan.

Très perspicace observateur, le docteur était moralement certain que le Yankee ne s'était nullement amendé, et qu'il ne cherchait, probablement, qu'une occasion de se venger.

Mais, M. Bouldu était si insouciant et, en dépit de son tempérament coléreux, si naïvement optimiste, qu'il eût été inutile de lui adresser des observations.

Quant à Van der Schoppen, toujours plongé dans les nuageuses abstractions de quelque théorie médicale ou scientifique de son cru, il était indifférent à tout ce qui n'était pas science ; et il ne se préoccupait des dangers que lorsqu'il avait à les combattre d'une façon immédiate.

Tout ce qu'avait pu faire le docteur, c'était de faire part de ses appréhensions à Yvon, qu'il avait trouvé entièrement de son avis.

Le jeune homme s'était promis de surveiller plus que jamais les faits et gestes du Yankee, et de prévenir le docteur, s'il découvrait quelque chose de suspect dans sa conduite.

Jusque-là, il faut bien le dire, Jonathan s'était montré le modèle des serviteurs.

Le docteur se livrait à ses réflexions, tout en jetant, de temps à autre, un coup d'œil distrait sur les magnifiques panoramas que déroulaient les rivages de l'Asie Mineure, lorsque Alberte lui posa doucement la main sur l'épaule.

La jeune fille paraissait vivement contrariée.

Ses beaux yeux étaient humides de larmes.

– Père, dit-elle, nous avons commis un grave oubli. Depuis Paris, personne ne s'est occupé de nos chiens.

– Zénith et Nadir ?

– On a dû les laisser à Constantinople ! s'écria-t-elle avec dépit. Eux qui auraient été nos compagnons et nos défenseurs dans le désert !

Jonathan qui, à quelques pas de là, semblait absorbé par la contemplation de la mer, s'était approché tout doucement.

Il n'avait pas perdu un mot de la conversation.

– Pardon, mademoiselle, fit-il en saluant jusqu'à terre, sans le vouloir, il m'a semblé entendre que vous vous préoccupiez de Zénith et de Nadir ?

Le docteur Rabican avait froncé le sourcil à la vue de l'Américain.

Alberte semblait décontenancée par cette intervention inattendue.

Jonathan continua imperturbablement :

– Vous pouvez vous rassurer, mademoiselle, les deux fidèles danois sont en sûreté. J'ai veillé moi-même hier à leur transbordement de la gare au navire. Ils sont, à l'heure actuelle, dans l'entrepont, commodément installés dans une des grandes cages qui servent ordinairement au transport du bétail.

Alberte ne put s'empêcher de gratifier Jonathan d'un sourire, dont l'Américain la remercia par un salut aussi profond que le premier.

Après quoi, il se retira discrètement.

Ce qu'il s'était bien gardé de dire à la jeune fille, c'est que c'est Yvon qui, le premier, avait eu l'idée de penser aux chiens et lui avait ordonné de s'occuper d'eux.

Yvon n'était pas là pour raconter la vérité. À demi couché sur la banquette de velours du salon des premières, il avait

commencé à déballer quelques-uns des lexiques des idiomes tartares qu'il avait apportés de Paris.

Il avait même, la veille, augmenté sa collection de quelques livres russes, achetés chez un bouquiniste arménien du faubourg de Galata.

À quelques pas de lui, Van der Schoppen se livrait à la même étude, et scandait à demi-voix, comme un écolier, les syllabes hirsutes du mandchou, du mongol et du thibétain.

Le docteur Rabican parlait assez correctement le russe.

De cette façon, la petite caravane pourrait, dans la plupart des cas, se passer d'interprète.

Le docteur Van der Schoppen était tout entier à ses exercices de mémoire et de prononciation, lorsque Jonathan s'approcha de lui.

L'Américain avait compris de quelle importance allait être, pour ses projets, la connaissance de la langue des pays traversés.

– Monsieur le professeur, dit-il avec humilité, auriez-vous la bonté de me prêter un des lexiques dont vous ne vous servez pas ? Je possède une mémoire excellente et, dans l'intérêt général, il est bon que je sois au courant de la langue que parlent quelques-unes des peuplades avec lesquelles nous allons entrer en relations.

– Certainement, mon ami, répondit Van der Schoppen avec un sourire bénévole ; choisissez ce qu'il vous plaira, vous avez eu là une très bonne idée.

Jonathan s'empara avec vivacité des livres qui lui convinrent et se retira, non sans avoir chaleureusement remercié le professeur. L'Américain était ravi d'avoir trouvé le moyen d'employer utilement les loisirs de la traversée.

Quand il eut disparu dans la direction des cabines, Yvon murmura à demi-voix :

– Ne croyez-vous pas, monsieur le professeur, qu'il y a imprudence à donner à ce traître, ce bandit que mon père a emmené bien malgré moi, un moyen de plus de nous trahir ?

– Bah ! répondit Van der Schoppen, en haussant les épaules, je ne le crains pas. Et de cette façon, il nous rendra des services malgré lui. D'ailleurs n'est-il pas converti ?

Et le professeur poussa un formidable éclat de rire.

Il lui semblait plaisant, d'abord, que Jonathan Alcott fût converti ; en second lieu, qu'on eût quelque chose à craindre de lui.

Yvon Bouldu, qui trouvait fort intempestive l'humeur facétieuse du professeur, ne répondit pas un seul mot, et se replongea avec acharnement dans l'étude de l'alphabet thibétain.

Le voyage de Constantinople à Poti devait durer environ une semaine. La vie à bord s'organisa.

Le temps continua à se montrer parfaitement beau. Aussi M. Bouldu et les Rabican passaient-ils la majeure partie de leurs temps sur la passerelle.

De là, ils dominaient l'avant, où s'entassaient les passagers de seconde classe.

Jamais foule ne fut plus disparate.

Il y avait là des Turcs en redingote noire et en fez, des Arméniens en turban noir et en robe bleue, des Russes en touloupes graisseux, des Circasiens au profil d'une régularité admirable, des Persans coiffés d'un haut bonnet d'astrakan ou de feutre et aussi bon nombre d'Européens, entre autres une demi-douzaine de commis-voyageurs allemands, et toute une famille

de Piémontais, embauchés pour des travaux du chemin de fer de Sibérie.

Au nombre des passagers de première classe, avec qui les explorateurs se trouvaient forcément en contact, deux fois par jour, à la table du bord, se trouvaient plusieurs officiers russes qui regagnaient leurs garnisons du Caucase, et un pacha qui retournait à Trébizonde après avoir été rendre compte de sa gestion au sultan.

Ce personnage ne quittait guère sa cabine, et il ne faisait pas un pas sans deux jeunes esclaves ou fonctionnaires attachés spécialement à sa personne.

C'était le chiboudji, chargé de nettoyer la pipe du pacha et de la lui présenter à la moindre réquisition, bourrée et allumée, et le cafedji, chargé de veiller à ce que son maître eût, à portée de sa main, une tasse toujours pleine de moka.

Ce pacha qui, à en juger par son costume à l'ancienne mode turque, devait appartenir au parti des « Vieux Turcs », regardait les Européens avec arrogance.

Pas une fois, il ne daigna descendre à la table d'hôte.

Heureusement qu'il se trouvait, au nombre des passagers, des compagnons plus aimables.

Entre autres, certains des officiers russes qui parlaient couramment le français, et n'avaient d'autre défaut que de se livrer à de fréquentes libations de champagne et surtout de cette détestable eau-de-vie de grains qu'on appelle vodka.

Il y avait encore un Anglais nommé William Lubbock qui, tout en représentant en Asie une importante maison de cotonnades de Birmingham, se livrait aussi, pour son compte, à un commerce original.

Il achetait ou se faisait céder, le plus souvent à vil prix, tous les manuscrits et tous les livres en langue persane, arabe, sy-

rienne, qu'il pouvait trouver ; et, de retour en Europe, les revendait, au poids de l'or, aux savants orientalistes de Paris ou de Londres.

William Lubbock, grâce à sa profession même, possédait une instruction au-dessus de la moyenne. Il était au courant de l'expédition du docteur Rabican, et il fournit aux voyageurs plusieurs renseignements pratiques très précieux sur les régions qu'ils avaient à traverser.

Comme beaucoup de ses compatriotes, M. Lubbock était d'une extrême obligeance chaque fois qu'il ne fallait rien débourser, et que cela ne lui faisait pas perdre de temps.

Il y avait parmi les passagers un personnage dont l'aspect formait avec celui de M. Lubbock, qui était grand, froid, maigre et avare de ses paroles, un contraste parfait.

Il était français, et, comme l'indiquaient les cartes de visite rédigées en plusieurs langues, et dont il faisait cadeau aux premiers venus, il se nommait Philibert Dubois, et voyageait pour une grande maison de curiosités parisienne.

M. Dubois était bruyant, mal élevé et bavard.

Il tapait fréquemment sur son gousset où tintaient quelques pièces de cinq francs.

À table, il se servait le premier, buvait sec et faisait part à ses voisins du menu des meilleurs repas qu'il avait faits la semaine précédente.

Il plaisantait familièrement avec tout le monde et, malgré leurs grimaces et leur air renfrogné « blaguait », suivant son expression, les Turcs et même les Russes dans leur propre langue, dont il estropiait d'ailleurs la plupart des mots avec une désinvolture charmante.

Malgré tout cela, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer.

Sous l'écorce déplaisante du farceur de table d'hôte, on lui reconnaissait vite de réelles qualités de franchise, de courage et de générosité.

Il n'avait d'ailleurs pas son pareil dans sa partie et son flair était tout spécial pour dénicher, dans des villages perdus, des cuivres ouvragés, des aciers du Korassan, des tapis de mosquées ou des faïences peintes de la bonne époque.

Au physique, M. Dubois était chauve, bedonnant, toujours vêtu d'un complet de coutil blanc et d'un panama à larges bords. Sa trogne enluminée, au nez en trompette, au regard gouailleur, s'agrémentait d'une superbe paire de moustaches.

Dès le second jour de la traversée, M. Philibert Dubois, qui était un répertoire vivant d'anecdotes et de calembours, était devenu indispensable à tout le monde.

Il avait eu deux ou trois querelles violentes avec M. Bouldu, qu'il avait fort intrigué en lui racontant que les Arabes possédaient des statues talismaniques qui non seulement indiquaient le beau temps et l'orage comme nos baromètres, mais encore l'approche des ennemis, la peste, la famine.

Monsieur Dubois n'était pas en moins bons termes avec l'anglais William Lubbock, auquel il avait fourni des renseignements sur certaines bibliothèques musulmanes.

L'Anglais et le Français étaient devenus les meilleurs amis du monde. Il n'y avait qu'un seul des passagers du « Volga » qui fût demeuré rebelle aux avances de M. Philibert Dubois.

Cette exception faite, il avait réussi à apprivoiser tout le monde, même l'arrogant pacha et ses deux fanatiques gardes du corps ; même deux marchands de thé, aux yeux bridés et à la face camuse, qui ne parlaient que le chinois et quelques mots de russe et qui semblaient, de prime abord, tout à fait insociables.

Ils revenaient de la foire d'Astrakan et retournaient en Sibérie après s'être arrêtés quelque temps à Constantinople pour leurs affaires.

Le personnage qui avait repoussé toutes les avances de M. Philibert Dubois était d'un âge imprécis, mais plutôt jeune que vieux.

Grand, flegmatique, il avait le visage émacié, les pommettes saillantes, la barbe et les cheveux complètement rasés.

De par le type de sa physionomie, il appartenait évidemment à la race mongolique, mais son front élevé, son sourire plein de finesse, la simplicité de ses manières indiquaient qu'on avait affaire à un prêtre ou à un lettré.

Prêtre, oui, mais de quelle religion ?

Lettré, mais de quelle littérature ?

Il s'était fait inscrire sur le livre de bord, sous le nom d'Okou.

– Ce n'est pas un missionnaire catholique, disait à M. Bouldu, Philibert Dubois, il ne parle aucune des langues européennes. Pas davantage un prêtre Arménien ou un rabbin, puisqu'il a le type de la race jaune. Ce n'est pas un uléma, puisqu'il n'observe aucun des rites mahométans. Décidément, nous nous trouvons en présence d'une énigme insoluble. Après tout, d'ailleurs, les affaires de cet homme ne nous regardent pas.

Au fond, le commis-voyageur, déçu dans sa curiosité, était très mortifié.

Le costume de l'*abbé* Okou – comme le dénommait plaisamment M. Bouldu – ne pouvait fournir aucun renseignement.

Ce costume se composait d'une longue robe de laine brune d'une coupe très simple, d'un bonnet de soie noire sans ornements et de grossières sandales de cuir de bœuf.

Une seule supposition restait vraisemblable : Okou était sans doute un bouddhiste fervent, un Lama du Thibet.

Mais, cette hypothèse n'expliquait guère sa présence dans une partie de l'Asie, si éloignée des régions bouddhistes, et où il est tout à fait exceptionnel de rencontrer un sectateur du Dalaï-Lama, le pape de H'Lassa, le chef tout-puissant de cent cinquante millions de fidèles.

Faute de pouvoir deviner ce qu'était en réalité le mystérieux Okou, on cessa de s'occuper de lui ; d'ailleurs il faisait tout pour passer inaperçu. Toujours silencieux, il prenait ses repas en hâte, et courait aussitôt se renfermer dans sa cabine, d'où il ne sortait plus.

Quoique plus curieux qu'une vieille femme, Philibert Dubois finit par laisser Okou tout à fait tranquille et par ne plus faire attention à lui.

Cependant, le *Volga*, superbe paquebot à hélice, livré l'année précédente à la Compagnie russe de navigation, par la société des Forges et Chantiers de la Méditerranée, continuait rapidement sa marche vers l'est, favorisé par un temps immuablement beau et par l'excellente installation de sa machinerie.

Dans l'après-midi du troisième jour, on était arrivé au large de l'antique ville de Sinope, où se trouvent d'admirables ruines, lorsqu'un grave incident se produisit à bord.

Il y avait, parmi les officiers russes de passage, un jeune capitaine d'artillerie nommé Ladislas Korewitch, qui regagnait son régiment en garnison dans une forteresse des environs de Tiflis.

L'Anglais, William Lubbock, eut l'imprudence de parler politique en sa présence et d'exprimer sans ménagement son opinion sur ce qu'il appelait les agissements tyranniques de la Russie en Extrême-Orient.

Le bouillant capitaine répondit sur le même ton et parla des empiètements de l'Angleterre dans toutes les parties du monde.

De courtoise, la discussion devint promptement aigre et haineuse.

Des allusions blessantes, on en vint bientôt aux paroles grossières.

M. Lubbock, offensé dans son orgueil national, essayait vainement de dissimuler son irritation sous un flegme apparent ; son visage s'était empourpré ; et ce fut d'une voix rauque qu'il déclara que les Russes étaient encore à demi-barbares, et que leur incomplète et factice civilisation n'aurait qu'un temps.

– Vous en avez menti ! s'écria l'officier en se levant impétueusement.

L'Anglais ne répondit qu'en poussant un formidable juron, et en s'élançant, les poings fermés, dans la direction de son adversaire.

Le docteur Rabican et M. Bouldu se précipitèrent entre les combattants, qu'ils eurent grand-peine à séparer.

Mais, l'affaire n'en demeura pas là.

Le Russe et l'Anglais, se déclarant mutuellement offensés, constituèrent des témoins. Une rencontre fut jugée inévitable.

Il fut décidé que les deux hommes se battraient à la première relâche, c'est-à-dire à Samsoun.

L'officier russe avait choisi pour témoins le professeur Van der Schoppen et M. Bouldu, qui n'avait jamais fait mystère de ses opinions antianglaises.

William Lubbock prit le docteur Rabican et le facétieux Philibert Dubois, qui s'était vanté, à maintes reprises, d'avoir

assisté à une douzaine de rencontres, soit comme témoin, soit comme principal acteur.

Tous quatre se réunirent dans une cabine vide, mise à leur disposition par le capitaine, et l'on discuta les conditions du combat.

Le Russe avait déclaré choisir le sabre d'ordonnance.

L'Anglais ne voulait se battre qu'au pistolet.

Philibert, qui jusqu'alors n'avait pas dit une parole, alla s'assurer que la porte de la cabine était bien fermée, et que personne n'écoutait au-dehors.

– Vous comprenez, dit-il, en poussant un joyeux éclat de rire, qu'il est de notre devoir de ne pas laisser ces deux braves gens s'exterminer ainsi. Heureusement, ajouta-t-il, que je me trouve là à point pour arranger les choses.

– Et comment ? demanda Van der Schoppen, avec des yeux étonnés.

– C'est bien simple, monsieur le professeur.

– Sans doute en proposant aux adversaires de se battre simplement à coups de poing, ce qui serait d'une excellente hygiène ?

– Nullement, M. Van der Schoppen. Il ne faut pas mettre de la kinésithérapie partout. Je vais tout bonnement dire à mon Anglais que le Russe regrette énormément ses paroles ; vous, de votre côté, vous direz au Russe que l'Anglais lui fait des excuses. Voilà mon moyen. Pour être renouvelé de Molière, il n'en est pas moins infaillible.

– Très bien, cher Monsieur Dubois, dit en souriant le docteur Rabican ; mais permettez-moi de vous faire observer que vous faites bien peu de cas de notre dignité de témoins, et

qu'une telle façon d'agir est en matière de duel, tout à fait incorrecte.

– L'humanité avant tout ! déclama solennellement Philibert, en se campant, les bras croisés, dans une pose à la Mirabeau.

– Parfaitement, l'humanité avant tout ! Et je me battrai avec le premier qui dira le contraire, affirma l'impétueux M. Bouldu, sans s'apercevoir de l'évidente contradiction que contenaient ses paroles.

– La manie homicide du duel, déclara sentencieusement à son tour, le professeur Van der Schoppen, est une folie bien caractérisée. Si les adversaires ne se réconcilient pas, je les classe dans la catégorie des malades, je quitte le rôle de témoin pour prendre celui de médecin, et je fais à mes duellistes, pris ensemble ou séparément, une sérieuse application de ma méthode !

Et le professeur Van der Schoppen, retroussant ses manchettes, mit en évidence deux poings si bien musclés qu'on eût pu, sans hyperbole, les comparer à des épaules de mouton.

– D'après la tournure que prennent les événements, dit le docteur Rabican, je crois qu'il ne fera pas bon être à la place de nos clients, le Russe et l'Anglais.

Le docteur, voyant l'allure héroï-comique que prenait l'histoire du duel, résolut de laisser aller les événements.

Il avait beaucoup de confiance d'ailleurs dans la finesse malicieuse de Philibert Dubois. Quelques instants après, ce dernier s'approchait de son ami l'Anglais.

– Mon cher monsieur Lubbock, dit-il en lui serrant affectueusement les mains, si votre adversaire se repentait des paroles qu'il a prononcées contre vous, je pense que vous

n'exigeriez pas que le combat ait lieu, je vous crois trop humain pour cela.

– Assurément non, répondit M. Lubbock, je ne suis pas un tigre altéré de sang. D'ailleurs, je suis père de famille. Néanmoins, j'exige une réparation, je veux des excuses effectives.

– Vous les aurez. Votre adversaire regrette amèrement les paroles qu'il a prononcées. Tout ce qu'il demande c'est que, de votre côté, vous reconnaissiez vous-même que vous avez mis trop d'animosité dans la défense de vos opinions.

– J'en conviendrai volontiers, car c'est l'exacte vérité. Je tiens seulement à ce que l'on ne doute pas de la bravoure d'un citoyen anglais.

– Sur ce pied-là, l'affaire est arrangée. Je reviendrai dans un instant vous soumettre un projet de procès-verbal.

Pendant ce temps, M. Bouldu avait tenu au Russe un semblable langage.

L'officier, de même que son adversaire, reconnaissait avoir eu beaucoup de torts, mais exigeait, lui aussi, des excuses.

Philibert Dubois, rédigea donc, d'une façon habilement ambiguë, un procès-verbal, à la lecture duquel chacun des adversaires pouvait croire que l'autre lui faisait des excuses.

Le Russe et l'Anglais, d'un même mouvement, se donnèrent une cordiale poignée de mains qui compléta la réconciliation.

Au repas suivant, Philibert eut le soin de tenir le dé de la conversation, et il le fit avec tant de verve et d'abondance, que ni le Russe, ni l'Anglais n'eurent la possibilité de placer une parole qui pût dissiper la méprise causée par le procès-verbal.

Au dessert, les deux ennemis de la veille sablaient ensemble le champagne et jetaient les bases d'une grandiose alliance anglo-russe, qu'ils déclaraient invincible.

Tout le monde félicita le commis-voyageur sur la maestria avec laquelle il arrangeait les affaires d'honneur.

Le silencieux Okou lui-même, quoique tout le monde fût convaincu qu'il n'entendait aucune langue européenne, montra, par quelques sourires discrets, qu'il avait admirablement compris toutes les péripéties du petit drame dont le *Volga* venait d'être le théâtre.

Le lendemain, on relâcha à Samsoun ; le paquebot ne s'y arrêta que le temps de remplir ses soutes de charbon et de renouveler ses approvisionnements d'eau et de vivres frais.

Samsoun, une petite ville turque à demi-ruinée, n'offre rien de curieux.

Aussi les explorateurs s'abstinrent-ils d'y descendre.

Le *Volga*, après avoir mis à terre nombre de passagers turcs, entre autres le pacha et ses deux acolytes, se remit en route vers le milieu de l'après-midi.

Il devait, le surlendemain matin, toucher à Trébizonde, d'où il n'y aurait plus, pour arriver à Poti, que douze heures de traversée.

Le temps continuait à être admirable.

Le voyage se poursuivit sans incident, égayé par les facéties de Philibert Dubois, la naïveté de Van der Schoppen et la bonne humeur de M. Bouldu, qui ne se mettait plus guère en colère que quatre ou cinq fois par jour.

Jonathan Alcott était devenu invisible ; il piochait assidûment ses grammaires et ses lexiques, comme le faisaient,

d'ailleurs, avec non moins d'acharnement, Yvon Bouldu et Van der Schoppen.

Mme Rabican et Alberte avaient jusqu'alors admirablement supporté la traversée.

On fit escale à Trébizonde, l'ancienne ville grecque, pendant trois heures.

Il y a, dans les environs, d'admirables ruines. Tout le monde descendit à terre pour les visiter ; et Alberte profita de l'occasion pour faire prendre l'air à ses deux protégés, Zénith et Nadir, qui, depuis Constantinople, avaient témoigné, par leurs aboiements, du mécontentement qu'ils éprouvaient de se trouver prisonniers dans l'entrepont du *Volga*.

Ils montraient leur joie par mille gambades, et ce ne fut, au retour, qu'au prix de mille efforts et d'une quantité notable de morceaux de sucre, qu'on put leur persuader de prendre place dans les canots qui devaient les ramener à bord.

Parmi les passagers, deux seulement n'étaient pas descendus à terre : Jonathan, acharné à l'étude, et le mystérieux Okou.

Depuis l'incident du duel, celui-ci n'avait pas reparu à la table d'hôte des passagers. L'on apprit qu'il se trouvait souffrant dans sa cabine.

Le capitaine craignait même, tant l'état du malade était grave, qu'il ne trépassât avant qu'on fût arrivé à Poti.

Le docteur Rabican, que la physionomie méditative d'Okou avait impressionné, et qui, d'ailleurs, prenait au sérieux les obligations de sa profession de médecin, jugea de son devoir d'aller visiter l'inconnu.

Okou était en proie à un violent accès de fièvre.

Il bégayait des paroles sans suite, et tout son corps était agité de crispations nerveuses.

Le docteur lui tâta le pouls, lui fit prendre des cachets de quinine et fit composer, par le cuisinier du bord, une tisane rafraîchissante.

Le lendemain, Okou allait déjà mieux.

Il serra affectueusement la main de son médecin et, à la grande surprise de celui-ci, balbutia quelques mots de mauvais français mêlés de latin.

Le docteur Rabican avait été, quelque vingt ans auparavant, ce qu'on appelle au lycée un fort en thème ; la conversation put donc avoir lieu sans trop de difficultés.

Après avoir formulé d'emphatiques remerciements, Okou se dressa sur son séant et demanda, avec inquiétude, au docteur :

– N'ai-je rien raconté pendant mon délire ? Vous m'obligerez fort (*ero gratissimus)* en me répétant les paroles que j'ai pu prononcer.

– Cela me serait absolument impossible... Vous avez, il est vrai, beaucoup parlé, mais c'était dans un langage mélangé de tant d'idiomes divers et inconnus de moi, que je n'ai pas compris un traître mot de ce que vous avez dit.

Devant cette déclaration catégorique, dont la franche et loyale figure du docteur ne permettait pas de mettre en doute la véracité, Okou parut soulagé d'un grand poids.

– Je suis heureux de ce que vous me dites, déclara-t-il. Je suis chargé d'affaires importantes, confident de secrets qui ne sont pas les miens ; je redoutais de les avoir involontairement trahis.

Le docteur Rabican avait inspiré, sans nul doute, une grande confiance à son malade, car celui-ci daigna le mettre au courant d'une partie de son histoire.

Tout enfant, Okou avait été élevé dans le palais que le chef de la religion bouddhique occupe aux environs de H'Lassa, et il n'avait pas tardé à obtenir la confiance des lamas dont le grand conseil assiste le Dalaï-Lama, toujours très jeune, quelquefois même encore enfant, dans l'administration de son vaste royaume spirituel.

Plus tard, Okou s'était trouvé en rapport avec des missionnaires européens qui lui avaient appris le latin, et l'avaient initié aux sciences et aux langues de l'Europe.

Les bouddhistes, surtout les plus instruits, sont généralement fort sociables et vivent en excellents termes avec les missionnaires catholiques ou protestants que l'Europe envoie dans leur pays.

Ceux que le jeune lama avait connus, avaient essayé, d'ailleurs inutilement, de le convertir, mais ils étaient restés ses amis, et il avait gardé, de cette fréquentation, un grand respect pour les sciences, les religions et la politesse de l'Europe.

Okou n'en dit pas davantage.

Mais à ses réticences, le docteur Rabican crut comprendre qu'il n'avait été envoyé à Constantinople, et peut-être en Russie, que pour mener à bien une négociation diplomatique, ayant trait à la situation politique du Dalaï-Lama et de ses partisans.

Le Thibet, placé sous le protectorat plus nominal qu'effectif de la Chine, situé entre les Indes et la Sibérie, est à la fois convoité par les Anglais et par les Russes.

Mais, le Dalaï-Lama a une grande crainte des Anglais et penche plutôt du côté de l'influence russe.

En se rappelant ces détails, qu'il avait lus autrefois, le docteur Rabican crut avoir deviné la véritable cause de la présence d'Okou en Europe.

Évidemment, le lama venait de Saint-Pétersbourg ou de Moscou par la voie de Constantinople.

Le docteur Rabican était sûr d'avoir deviné juste, et il était trop discret pour faire à son malade des questions dont celui-ci évitait d'ailleurs de faire naître l'occasion, avec un machiavélisme tout oriental.

Le lama était d'une intelligence très vive et très ornée ; sa conversation latine enchanta le docteur, qui regretta vivement qu'on fût arrivé à Poti, où Okou avait annoncé qu'il séjournerait quelque temps.

Comme le *Volga* entrait dans les jetées du port, Okou dit au docteur Rabican qui l'avait mis au courant du but de son voyage dans l'Asie centrale :

– Je vous dois beaucoup de reconnaissance ; mais je sais, comme le disent nos livres saints, qu'aussi bien que celle du religieux, la patrie de l'homme de bien est partout ; permettez-moi de faire ce qui est en mon pouvoir pour le succès de votre entreprise. Il se peut que vous ayez à traverser les régions thibétaines. Voici une recommandation à laquelle on aura égard dans toutes les lamasseries et dans tous les pays de religion bouddhique.

Et il tendait, au docteur, une enveloppe fermée.

Sitôt arrivés à terre, pendant que Jonathan s'occupait du débarquement des chiens et des bagages, que Van der Schoppen veillait aux formalités de passeport et de douane, le docteur, demeuré sur le quai avec M. Bouldu, près de Mme Rabican et d'Alberte, eut la curiosité d'ouvrir l'enveloppe.

Elle ne renfermait qu'un petit carré de papier couvert de caractères orientaux, au-dessous desquels s'étalait, au lieu de signature, un large cachet de cire.

Le docteur, sans savoir si cette espèce de sauf-conduit lui serait d'une sérieuse utilité, le serra soigneusement dans son portefeuille. Puis, il n'y pensa plus.

Le train pour Tiflis, capitale de la province du Caucase, et Bakou, tête de ligne de chemin de fer et port sur la mer Caspienne, devait partir dans une heure.

Les voyageurs, qui avaient dit adieu à tous leurs compagnons du *Volga*, n'avaient que juste le temps de prendre un léger repas.

Ils avaient eu, au débarcadère, la satisfaction de voir William Lubbock et son ex-adversaire, le capitaine russe, s'éloigner bras dessus, bras dessous, suivis à peu de distance, du joyeux Philibert Dubois, qu'ils avaient invité à un somptueux déjeuner d'adieu.

Le docteur et ses compagnons avaient été l'objet d'une semblable invitation, qu'ils avaient dû décliner.

De l'office postal de Poti, où le docteur Rabican s'était rendu en toute hâte, il ne rapporta qu'une volumineuse missive, adressée par Mme Van der Schoppen à son mari, et qu'elle avait dû mettre à la poste le lendemain même de son départ, ainsi qu'un paquet de journaux français.

Dans la salle d'attente de la gare de Poti, les voyageurs rencontrèrent Philibert Dubois, qui surveillait l'embarquement d'une véritable montagne de malles noires à coins de cuivre. Ce diable d'homme semblait avoir le don de l'ubiquité. Ils l'avaient laissé, une heure auparavant, en train de se rendre à un plantureux déjeuner, ils le retrouvaient, bousculant les employés du train, les menaçant de l'amende, de la prison et même de la Sibérie et du knout s'ils avaient le malheur d'égarer une de ses précieuses malles à coins de cuivre.

Une fois rassuré sur le sort de ses colis, Philibert Dubois s'épongea le front avec un ample mouchoir de batiste, et alla

serrer la main de M. Bouldu et présenter ses respects aux dames.

– Mais, dit le docteur, avec une pointe de malice, je vous croyais arrêté à Poti pour quelques jours, mon cher Monsieur Dubois. Quel heureux hasard nous procure de nouveau l'avantage de votre société ?

– C'est bien simple, répondit Philibert, en tapant harmonieusement sur le gousset aux pièces de cent sous, nous en étions au café lorsque le jeune kalmouck, qui nous servait de garçon d'hôtel, est venu m'apporter un télégramme de mon correspondant de Samarkande. J'ai laissé mon Russe et mon Anglais s'enivrer à loisir du vin du Caucase et de politique... Et me voilà.

– De vin du Caucase ? s'étonna M. Bouldu.

– Mais oui, il y en a, et même d'excellent...

Et avec un gros rire, Philibert, déboutonnant son paletot-sac, laissa entrevoir, un instant, deux flacons aux cols entourés de papier.

– Décidément, fit le docteur Rabican, vous êtes un homme admirable... Pourriez-vous, ajouta-t-il à voix basse, en le tirant un peu à l'écart, vous qu'on ne trouve jamais à court, me dire ce que c'est que ceci ?

Le docteur avait tiré de son portefeuille le sauf-conduit du mystérieux Okou. Philibert Dubois n'y eut pas plutôt jeté un regard, qu'il se recula de trois pas en esquissant un salut cérémonieux.

– Sapristi, excusez du peu !... Vous vous mettez bien, vous autres, comme on dit !

– Eh bien ?

– Le papier que vous venez de me faire voir est revêtu du sceau du Dalaï-Lama, ni plus, ni moins !

– Mais alors, c'est une excellente recommandation ?

– Une recommandation de premier ordre, et qui vous vaudra mieux, dans plus d'une occasion, qu'une escorte de cent Cosaques.

– C'est parfait. J'en suis ravi.

– Tenez, sans être très habile, parions que je devine d'où vous vient cette recommandation ? Ce doit être de ce mystérieux personnage que j'appelais l'abbé Okou, et à qui vous avez donné vos soins entre Trébizonde et Poti ?

– Peut-être bien, dit le docteur en laissant son interlocuteur dans le doute.

À ce moment, le signal du départ fut donné. Le docteur Rabican et Philibert Dubois se précipitèrent vers le compartiment où leurs compagnons avaient déjà pris place.

Les wagons étaient extrêmement confortables.

Beaucoup plus hauts et beaucoup plus larges que nos wagons français, ils étaient munis, à la mode américaine, d'un couloir central.

Des passerelles de communication pourvues de balustrades extérieures, permettaient aux voyageurs de circuler d'un bout à l'autre du train, et de contempler commodément les beautés du paysage.

Le trajet de Poti à Bakou est d'environ deux jours.

En prévision des nuits à passer en chemin de fer, le wagon peut aisément se transformer en dortoir.

Il suffit de retourner chaque banquette, pour trouver, au-dessous, les éléments d'un véritable lit, avec draps, couvertures et oreillers, le tout de la plus grande propreté.

Les explorateurs s'extasièrent à l'envi sur les avantages pratiques de cette installation.

Philibert Dubois, qui avait remplacé son panama par une calotte de voyage, se promenait d'un bout à l'autre du convoi, une cigarette à la bouche, s'arrêtant de temps à autre pour lier conversation avec les voyageurs dont la physionomie lui revenait.

Sur le train, de même que sur le paquebot, il ne tarda pas à devenir populaire.

D'ailleurs, comme c'était la septième ou huitième fois qu'il traversait le Caucase, il possédait, sur le pays, un inépuisable trésor de renseignements et d'anecdotes.

Il raconta à ses compagnons, sans leur faire grâce d'un seul détail, l'histoire du Caucase, depuis Prométhée qui, pour avoir dérobé le feu du ciel, fut enchaîné par Jupiter sur le mont Kashek, jusqu'à l'iman Schamyl, qui défendit si courageusement, contre les Russes, l'indépendance de sa patrie.

Le paysage était magnifique, mais un peu monotone.

La voie du chemin de fer suit presque en ligne droite la vallée du Kour.

Il en résulte que le voyageur a toujours devant lui la même plaine, coupée çà et là de bouquets d'arbres et de petits villages tartares, au premier plan, avec les sommets neigeux du Caucase, à l'horizon, comme une immuable toile de fond.

En somme, le voyage se faisait dans des conditions très supportables.

Le train était muni d'un wagon-restaurant, où Philibert Dubois eut le plaisir de faire goûter à ses compagnons le célèbre vin de Kislar, que récoltent des vignerons arméniens, et que l'on vend dans toute la Russie sous le nom de bordeaux ou de bourgogne.

Il les initia aussi au schislick, le mets national du Caucase.

– Pour faire le schislick, expliqua complaisamment le commis-voyageur gastronome, on prend un morceau de mouton, du filet autant que possible, on le découpe en fragments de la grosseur d'une noix, et l'on met ces fragments à mariner pendant dix ou douze heures dans du vinaigre avec du sel, du poivre, des oignons et du sumac. Quand la marinade est à point, on enfile tous ces petits morceaux de mouton dans une brochette, et on les fait rôtir devant un feu vif. Bien préparé, le schislick est, comme vous pouvez le voir, un mets délicieux.

Dans le Caucase, comme dans tout l'Orient, le mouton forme, pour ainsi dire, la base de l'alimentation.

On se procure difficilement du bœuf, même dans les villages d'une certaine importance, mais il n'est guère de bourgade tartare, d'aoul perdu dans la montagne, où l'on ne puisse trouver, à des prix très raisonnables, du mouton d'excellente qualité.

Dans cette contrée encore à demi-sauvage, le gibier est aussi très commun, surtout la perdrix et le pluvier.

L'art culinaire n'était pas la seule spécialité de Philibert Dubois. Il connaissait aussi, admirablement, les mœurs et les coutumes de pays traversés. À Koutaïs, la première station importante après Poti, il apprit à ses compagnons à quelles différentes races appartenaient les personnages vêtus d'oripeaux voyants dont se composait la foule qui encombrait la salle d'attente de la station.

Il y avait là des Juifs, des Arméniens, des Tatars, des Kalmoucks, des Nogaïs et des Cosaques.

Dans tout le Caucase, le commerce, l'industrie et l'agriculture sont entre les mains des Arméniens.

Les objets de leur commerce se composent, d'abord, du fameux vin de Kislar et de l'excellente eau-de-vie qu'on en extrait, enfin, des soieries, du riz, du sésame et du safran.

En dehors des Arméniens et des Juifs, la population se divise en Russes, tous officiers, employés ou fonctionnaires du gouvernement, en Cosaques, tous soldats, et en montagnards indigènes, pasteurs, chasseurs ou bandits.

Ces montagnards, mahométans fanatiques, ont fourni à Schamyl ces terribles soldats dont la Russie n'a pu venir à bout qu'en les massacrant systématiquement.

Encore aujourd'hui, on n'a jamais pu empêcher les montagnards du Caucase de ne sortir qu'armés jusqu'aux dents et de se livrer à de nombreux actes de brigandage.

Tels furent les principaux renseignements que Philibert Dubois fournit à ses compagnons de voyage. Grâce à lui, le temps s'écoulait sans ennui, en conversations joviales et en discussions intéressantes.

QUATRIÈME PARTIE

AU PAYS DES BOUDDHAS

I

LA MER DE FEU

À Tiflis, grande ville morne, qui renferme une petite colonie d'émigrants français, le train s'arrêtait une heure.

Le docteur mit ce temps à profit, en se rendant au bureau de poste. Il eut la joie d'en revenir avec la dépêche que Karl lui avait adressée à la suite de son entrevue avec M. Lecormier.

Ce message, si miraculeusement arrivé à destination, sur l'aile d'un faible insecte, mit le comble au bonheur de M[me] Rabican. Cette fois, elle ne doutait plus du salut de son fils.

Le docteur était moins enthousiaste.

– Cette dépêche, dit-il en prenant à part M. Bouldu et Philibert Dubois, ne nous apprend en somme pas grand-chose de nouveau. Sa date est antérieure au message transmis par le télégraphe sans fil.

– Il est regrettable, dit Philibert Dubois, que les voyageurs n'aient pu indiquer exactement la longitude et la latitude du lieu où ils ont atterri.

– Certes, murmura le docteur, j'ai quelquefois de terribles moments de découragement, en pensant que la contrée à explorer est plusieurs fois grande comme la France.

Cependant M. Bouldu, qui avait écouté d'un air distrait, poussa un cri, se frappa le front et disparut comme une flèche à l'autre extrémité du train, laissant ses interlocuteurs fort étonnés.

Il revint quelques instants après, chargé d'un atlas des courants atmosphériques, qu'il étala sur ses genoux et qu'il se mit à étudier consciencieusement.

Le docteur Rabican et Philibert Dubois attendaient patiemment que M. Bouldu voulût bien leur fournir une explication de son étrange conduite.

Après avoir examiné attentivement la carte d'Asie, puis la carte d'Afrique et enfin celle d'Europe, il ferma son atlas des vents, se frotta les mains, puis, brusquement :

– Alors vous croyez, dit-il, que ce message n'a pas une capitale importance ?

– Ma foi non, fit le docteur.

– Eh bien, vous vous trompez. Il en a une telle que, grâce à lui, je vais pouvoir établir la position approximative du lieu où se trouvent nos amis.

– Avec la latitude et la longitude ? demanda le docteur.

– Avec la latitude et la longitude, affirma triomphalement M. Bouldu.

– Par exemple ! s'écria Philibert, si vous faites cela, vous, vous serez un habile homme.

– Rien n'est plus simple, continua M. Bouldu en ouvrant de nouveau son atlas. La sauterelle messagère a été prise aux environs d'Avignon.

Elle venait donc du Sahara portée par le simoun, et ensuite par le mistral.

« Ce premier point établi, puisque nous connaissons le courant qui a porté *la Princesse des Airs* de Paris en Asie centrale, il ne nous reste plus qu'à chercher s'il existe un courant atmosphérique allant du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire du

Thibet au Sahara. L'endroit où les deux courants se croisent ou se rencontrent est forcément celui où se trouvent nos amis.

– C'est merveilleux ! s'écria Philibert.

– Certainement, dit le docteur Rabican après un instant de réflexion, votre hypothèse est très ingénieuse, mon cher Bouldu, mais permettez-moi de vous faire une objection. Vous raisonnez comme si la sauterelle ne se fût arrêtée nulle part et n'eût jamais volé contre le vent. Elle a peut-être fait des détours, ce qu'il nous est impossible de vérifier. Voilà qui rend vos conclusions très aventureuses.

– C'est vous qui êtes dans l'erreur, répliqua M. Bouldu en gesticulant avec véhémence ; il suffit de calculer la vitesse moyenne des courants atmosphériques, par rapport au temps que l'insecte a mis à faire son voyage – ce que nous connaissons par la date de la missive – pour constater que l'animal ne s'est pas arrêté en route. Ensuite les sauterelles ne volent jamais contre le vent. Je suis persuadé, moi, que la nôtre s'est laissé emporter sans résistance, pour ainsi dire à la dérive, par les courants.

– J'espère que vous avez raison, fit le docteur. Mais j'avoue qu'il me reste encore quelques doutes.

– Mais alors, demanda Philibert qui n'en revenait pas de la sagacité de M. Bouldu, quel est, d'après vous, l'endroit exact où se trouvent les naufragés de *la Princesse des Airs ?*

M. Bouldu désigna du doigt, sur la carte, un massif montagneux du Thibet, un peu au nord de la chaîne des monts Karakorum.

– C'est là qu'ils sont, affirma-t-il avec une confiance qui gagna peu à peu ses interlocuteurs. En explorant ce massif sur une superficie de trente ou quarante lieues, j'affirme que nous retrouverons nos amis.

Le docteur Rabican ne dit rien, mais, à partir de ce jour, il se montra beaucoup plus joyeux. Après avoir examiné à son tour l'atlas de M. Bouldu, il fut obligé de convenir que l'opinion de ce dernier était sinon absolument juste, du moins vraisemblable.

Le professeur Van der Schoppen et les autres membres de l'expédition furent informés de l'heureuse découverte du météorologiste ; mais Yvon insista, appuyé en cela par le docteur Rabican, pour que Jonathan Alcott ne fût pas mis au courant du nouvel et précis itinéraire qui allait être adopté.

Malheureusement, la précaution était inutile.

L'Américain, toujours aux aguets, avait trouvé moyen de se glisser dans le compartiment voisin de celui où discutaient le docteur Rabican, Philibert Dubois et M. Bouldu, et il avait surpris toute leur conversation. Il fut, d'ailleurs, très mécontent de ce qu'il avait entendu, très irrité de la chance qui semblait favoriser l'expédition.

Fidèle à sa tactique, il continua de faire en sorte qu'on s'occupât de lui le moins possible, et il se replongea avec un acharnement plus grand que jamais dans l'étude de ses lexiques.

Cependant, le voyage se poursuivit sans incidents jusqu'à Bakou, d'où les voyageurs devaient s'embarquer sur la mer Caspienne pour Ouzoun-Ada, tête de ligne du chemin de fer transcaspien.

À Bakou, ville mi-orientale, mi-européenne, et qui est appelée à devenir une des capitales du Caucase, les voyageurs se reposèrent vingt-quatre heures, avant de s'embarquer sur un des bateaux de la Compagnie Kavkaz et Merkur.

Le paquebot *le Turkestan* ne prenait la mer qu'à cinq heures du soir.

Les voyageurs, qui étaient descendus dans un hôtel assez confortable, situé sur le port, eurent donc le loisir de se promener par la ville.

Bakou est une cité en formation.

Les mosquées et les casernes de Cosaques s'y confondent dans un pêle-mêle pittoresque avec les maisons à l'européenne et les vieilles tours du temps de la domination persane.

Pendant cette promenade, le complaisant Philibert servit de guide à ses amis.

Deux personnes demeurèrent seules à l'hôtel : le studieux Jonathan Alcott et le professeur Van der Schoppen, qui avait déclaré avoir à mettre au net ses impressions de voyage.

En demeurant au logis, le professeur avait un autre dessein, dont il s'était bien gardé de faire part à ses compagnons.

Aussitôt que ceux-ci eurent disparu dans l'intérieur de la ville, Van der Schoppen fit prévenir Jonathan d'avoir à descendre dans sa chambre.

L'Américain, qui ne se sentait pas la conscience très nette, n'obéit qu'en rechignant.

Aussitôt qu'il fut entré, le professeur, avec la méthodique lenteur dont il ne se départait jamais, alla pousser les verrous de la chambre.

Cette opération terminée, il se tourna vers le Yankee, de moins en moins rassuré, et lui dit à brûle-pourpoint :

– Jonathan, vous êtes une canaille !

– Moi !

– Oui, vous. J'ai eu l'imprudence, depuis Constantinople, de vous charger de diverses emplettes, et vous en avez profité

pour me voler, en majorant le prix de tous les objets et en ajoutant impudemment des zéros à toutes les additions.

– Je vous jure... protesta Jonathan d'une voix faible.

Le professeur lui imposa silence d'un geste impérieux et continua avec autant de flegme que s'il eût fait un cours dans l'amphithéâtre de quelque université :

– Vous avez cru que, préoccupé et distrait comme je suis, j'accepterais vos calculs de confiance. Vous vous êtes trompé. J'ai vérifié tous mes comptes ce matin, vous m'êtes donc redevable de la différence entre votre compte et le mien. Cette différence, vous allez me la rembourser.

Jonathan était devenu d'une pâleur livide. Il ne trouva pas un mot à répliquer et s'exécuta immédiatement.

– Fort bien, dit le professeur ; mais maintenant je devrais prévenir le docteur Rabican et M. Bouldu de la petite canaillerie que vous avez commise et les prier de vous chasser immédiatement.

– Oh ! monsieur le professeur, je vous en supplie...

– Je ne vous dénoncerai pas pour cette fois, reprit imperturbablement le professeur Van der Schoppen, parce que je crois que, dans tout ceci, il n'y a pas eu de votre faute.

Jonathan respira plus librement. Sa face blême reprit ses couleurs naturelles. Le professeur continua :

– Il n'y a pas eu de votre faute, parce que vous êtes malade. Je suis persuadé, avec beaucoup de mes collègues, et des plus illustres, que l'habitude du vol est une maladie mentale. La science la désigne sous le nom de kleptomanie.

Jonathan craignait de comprendre. Il ne tarda pas à être complètement fixé.

– Cette maladie morale, il s'agit de la soigner ; et mes études et mon expérience m'ont convaincu que la méthode kinésithérapique est, dans votre cas, la plus prompte et la plus efficace. Après l'application que je vais vous en faire, je répondrai de votre probité future.

– Grâce ! s'écria Jonathan en voyant le professeur se retrousser les manches jusqu'au coude.

– Inutile de me supplier. Nous sommes assez habitués, nous autres médecins, à voir les malades se révolter contre les ordonnances les plus salutaires. Il est de notre devoir de passer outre.

Et, sans s'attarder davantage à des explications oiseuses, le professeur Van der Schoppen administra avec le plus grand sang-froid, à Jonathan Alcott, une homérique raclée.

Après quoi, il lui ouvrit la porte en l'assurant qu'il le considérait comme à peu près guéri.

Boitant et se frottant les reins, Jonathan regagna sa chambre, et passa le reste de la matinée à frictionner ses contusions, en proférant d'horribles blasphèmes et en jurant, pour la millième fois, qu'il se vengerait.

Fidèle à la parole donnée, le professeur Van der Schoppen ne raconta à aucun de ses compagnons le trait d'indélicatesse de Jonathan.

D'ailleurs, ceux-ci, encore sous l'impression des merveilles de leur excursion dans la ville de Bakou, cette porte de l'Orient russe, ne remarquèrent même pas l'air profondément mortifié du Yankee.

Ils avaient tout vu : les trois enceintes de citadelles qui datent du Moyen Âge, l'ancien palais des khans, bâti par Abbas Ier et maintenant en ruines. On y montre encore, dans la salle du jugement, une oubliette où l'on jetait les têtes des condamnés.

Enfin, les bazars avaient été visités, où l'on trouve les plus belles armes du monde, les fusils, les pistolets et les kandjars, incrustés d'or et d'ivoire, et d'une trempe sans rivale, les tapis de la Perse, et la riche orfèvrerie du Caucase.

Bakou est une des villes les plus mystérieuses du monde. Ce n'est que là et à Bombay que l'on trouve encore les Guèbres ou Parsis, adorateurs du feu, et anciens disciples de Zoroastre.

Le docteur Rabican regretta vivement de n'avoir pas assez de temps pour aller visiter, à quelques lieues de Bakou, à Artech-Gah, le sanctuaire du feu éternel, qu'alimentent des sources souterraines de pétrole. C'est à quelque distance de la ville, qu'au dire des historiens anciens et entre autres de Plutarque, Pompée et son armée furent arrêtés dans leur marche par une multitude prodigieuse de serpents. Le pays, à l'heure qu'il est, en est d'ailleurs encore infesté.

Philibert Dubois fit remarquer à ce propos qu'à Bakou, les animaux venimeux étaient très nombreux, les serpents, les vipères, une variété de scorpions rouges très dangereux et les phalanges, hideux insectes tout aussi terribles.

– Heureusement, ajouta Philibert avec emphase, que la nature, toujours prévoyante, a placé le remède à côté du mal. La meilleure manière de se préserver du scorpion, de la phalange et même du serpent, est tout simplement de coucher sur une peau de mouton ; son odeur seule met en fuite toute cette vermine.

– Pourquoi ? demanda Yvon Bouldu.

– Parce que, mon jeune ami, le mouton est très friand de scorpions et de phalanges. Autant d'aperçus par lui, autant de dévorés.

– Je veux bien vous croire, interrompit Mme Rabican, mais je vous avoue que je ne suis pas fâchée que nous partions de Bakou dans deux heures. Quelque pittoresque que soit la ville, je

ne m'y sentirais plus tranquille après ce que vous venez de nous apprendre.

– Ce sera pourtant bien pis quand nous serons en plein désert, grommela Jonathan Alcott entre ses dents.

Personne, heureusement pour l'Américain, n'entendit cette réflexion.

– D'ailleurs, continua Philibert, sur le ton aimable d'un propriétaire qui fait les honneurs de son domaine, je n'ai pas encore fini de vous énumérer tous les animaux désagréables du pays, par exemple les sauterelles, dont les Persans et les Géorgiens ont une peur atroce, car elles laissent la plus riche contrée nue comme la main.

– Ne dites pas de mal des sauterelles, grommela M. Bouldu. Depuis la dépêche de Tiflis ce sont des animaux que je vénère.

– En direz-vous autant des moustiques ?

– Ceux-là je vous les abandonne. Mais, comment se fait-il que nous n'en ayons point encore été piqués ?

– Parce que, là encore, le remède est à côté du mal. Tous les appartements de cet hôtel ont été saupoudrés d'une sorte de poudre fortement aromatique que l'on fabrique en Perse, avec les pistils d'une certaine espèce de camomille.

– Jonathan, dit d'une voix douce le professeur Van der Schoppen, je vous prierai d'acheter pour le compte de l'expédition un ou deux sacs de cette poudre, avant que nous n'embarquions.

Le Yankee ne répondit que par un grognement inintelligible, et il quitta la table, après avoir décoché un regard plein de haine au propagateur de la médecine kinésithérapique.

Tout le monde, d'ailleurs, se sépara bientôt, pour veiller aux derniers préparatifs. Yvon prit les devants, tenant en laisse Zénith et Nadir, à qui l'on eut toutes les peines du monde à faire franchir la passerelle d'embarquement.

Ils paraissaient avoir, pour la navigation, une profonde horreur.

À cinq heures, tout le monde était à bord. À six heures, le *Turkestan,* arborant à la corne d'artimon, le pavillon russe, au grand mât le guidon jaune et vert de la Compagnie Kavkaz et Merkur, sortait des jetées du port de Bakou.

Les flots de la mer Caspienne étaient d'une merveilleuse transparence et d'un azur à la fois doux et profond, beaucoup plus beau, de l'avis d'Alberte, que le bleu criard et cruel des vagues méditerranéennes.

Le temps était beau. Cependant M. Bouldu, chez qui la météorologie ne perdait pas ses droits, remarqua avec inquiétude, dans la direction du sud-ouest, un amas roussâtre de cumulo-stratus qui présageait, assura-t-il, un violent orage.

– Que nous importe cet orage, dit Yvon Bouldu avec une crânerie superbe, la traversée n'est pas longue et le *Turkestan* est un excellent navire... Je vous avoue, pour ma part, que je ne serais pas content si notre voyage s'achevait sans que j'aie assisté à une belle et bonne tempête.

– La voilà bien, la jeunesse, toujours folle et présomptueuse ! On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'une tempête sur la mer Caspienne, pour parler de la sorte, répondit Philibert Dubois avec sévérité. Savez-vous continua-t-il, en appréhendant Yvon par un bouton de son veston, que cet immense lac, à l'eau si bleue, est une des énigmes de la science. Il passe sans transition de la bonace à la tempête.

– On n'a jamais su où se perd l'immense volume d'eau qu'il reçoit des fleuves de l'Europe et de la Sibérie. La mer Caspienne devrait déborder ; au contraire, elle s'ensable.

– Comment explique-t-on ce fait, demanda Yvon ?

– On ne se l'explique pas entièrement. Cependant, on suppose que des canaux souterrains mettent la Caspienne en communication avec l'Océan Indien. On trouve, à certaines époques de l'année, dans le golfe Persique, des fleurs, des racines et des branches d'arbres qui sont propres aux seules rives de la mer Caspienne. Cependant, il est certain qu'elle s'ensable. Dans quelques siècles peut-être, ce ne sera plus qu'une steppe désolée, qu'un marécage coupé de lacs salés, une de ces immenses régions désertes comme on en rencontre dans l'Asie centrale.

– Vous oubliez, M. Philibert, s'écria Yvon avec enthousiasme, qu'avant que cette époque n'arrive, la civilisation aura défriché les steppes, refoulé les sables, et bouché les trous par où fuient les eaux du grand lac russe.

– Tant mieux, dit Philibert avec insouciance. Et il ajouta, avec ce besoin de bavardage qui le caractérisait, qui le forçait à dire, sur une question donnée, tout ce qu'il savait et même tout ce qu'il ne savait pas.

– J'ai oublié de citer une des particularités les plus merveilleuses de la Caspienne : ses sources de pétrole. Vous savez que toute cette région est comme imbibée de naphte. La locomotive qui nous a portés de Poti à Bakou, était chauffée au pétrole ; celle qui nous emmènera demain d'Ouzoun-Ada à Samarkande, sera également chauffée au pétrole. Aux environs de Bakou, c'est par milliers de quintaux qu'on extrait le naphte et qu'on l'expédie dans les cinq parties du monde. Ici, on l'emploie à tous les usages ; on en enduit les outres qui renferment le vin, ce qui lui communique un goût spécial et plutôt désagréable. On en graisse les armes et les essieux des chariots et des wagons, ce qui dispense les Musulmans, en majorité dans la région, de tou-

cher à la graisse de porc, dont ils ont horreur. Enfin, avec la pierre de naphte, on fabrique ce fameux ciment, presque indestructible, qui a servi à la construction de Ninive et de Babylone. Cependant, le pétrole n'a jamais été exploité très sérieusement ; et quand on songe que la marne argileuse qui le renferme s'étend à plusieurs centaines de lieues, tant sur la rive asiatique que sur la rive européenne de la mer Caspienne, on prévoit que le pétrole russe, exploité d'une façon véritablement industrielle, concurrencera bientôt, victorieusement, sur le marché de l'univers, les pétroles américains, auxquels tant de milliardaires ont dû leur fortune.

– Pardon, objecta Yvon Bouldu, vous aviez parlé tout à l'heure du pétrole de la Caspienne.

– J'y arrive. La mer Caspienne, renferme dans ses profondeurs un grand nombre de sources de pétrole qui, beaucoup plus léger que l'eau, monte à la surface et y flotte. Dans le voisinage de ces sources, il suffit de jeter une allumette enflammée pour voir la mer se couvrir, parfois sur une vaste étendue, de belles flammes bleues qui, d'ailleurs, s'éteignent d'elles-mêmes.

– Mais alors, les navires qui se trouvent au milieu de ces incendies aquatiques doivent courir un grand danger ?

– Pas le moins du monde, la couche de naphte n'acquiert un peu d'épaisseur que dans les endroits de la mer où il y a des sources. Le pétrole, très volatil, se vaporise rapidement. J'ai moi-même assisté à un de ces incendies que les Russes et les indigènes de Bakou appellent : feux de mer. Ils sont fréquents et absolument sans danger. La flamme ne s'élève jamais haut : elle donne très peu de chaleur et pourrait, par sa couleur bleue, être comparée à la flamme de l'alcool.

Yvon ne se lassait pas de questionner son ami Philibert, dont la mémoire semblait intarissable.

Ils furent arrachés à leur conversation par la cloche du bord, qui appelait les passagers du *Turkestan* au dîner.

Il n'y avait, parmi les convives, aucun personnage remarquable. C'étaient presque tous des négociants arméniens ou tartares, ou des officiers russes.

Après le repas, tout le monde remonta sur le pont, pour admirer le soleil, disparaissant derrière le Caucase, dans une magnifique apothéose couleur de sang et d'or.

– Décidément, fit M. Bouldu, je ne m'étais pas trompé, l'orage que j'annonçais tantôt est imminent.

Sauf Yvon, convaincu de l'infaillibilité de son père en matière de météorologie, personne ne fit attention à cette prédiction. Chacun continua de s'amuser à contempler les figures capricieuses qui se formaient dans la masse nuageuse qui, peu à peu, envahissait tout l'horizon.

Mais, une heure ne s'était pas écoulée que la mer, jusque-là aussi calme qu'une nappe d'huile, devint tout à coup houleuse et dure. Les mouvements de roulis et de tangage s'accentuèrent.

Depuis que le soleil avait disparu, l'obscurité, sous un ciel sans lune et sans étoiles était devenue profonde.

Alberte et Mme Rabican avaient regagné leurs cabines.

– Je crois, dit Philibert à Yvon, que votre souhait de tout à l'heure va se trouver pleinement réalisé. Nous allons assister à une jolie tempête.

Comme il prononçait ces paroles, un large éclair blafard déchira le manteau sombre des nuages. M. Bouldu et le docteur Rabican, qui étaient fort sujets au mal de mer, regagnèrent aussi les cabines. Yvon demeura seul avec Van der Schoppen et Philibert. Quant à Jonathan, on ne l'avait pas aperçu depuis le départ de Bakou.

À mesure que le navire faisait route et laissait plus loin l’abri des côtes, les vagues grossissaient, s’enflaient, devenaient de véritables montagnes d’eau, entre lesquelles le *Turkestan*, balloté comme un fétu de paille, disparaissait parfois de la quille à la pomme des mâts, pour remonter aussitôt au sommet d’une lame gigantesque, d’où il ne tardait pas à dégringoler, l’étrave en avant, le pont inondé d’eau d’un bout à l’autre.

Yvon et ses compagnons étaient trempés jusqu’aux os. Des vagues leur avaient passé par-dessus la tête, les immergeant aussi complètement que si on les eût plongés dans la mer. Tous trois se tenaient cramponnés à des amarres, et, balottés à droite et à gauche, ils avaient besoin de toutes leurs forces pour n’être pas enlevés.

– Il est très imprudent de rester ici, hurla Philibert en se faisant un porte-voix de ses deux mains pour dominer le bruit de la tempête.

Donnant, le premier, l’exemple, il disparut du côté des cabines. Yvon et Van der Schoppen le suivirent. Ils ne tardèrent pas à s’expliquer la véritable raison de la retraite précipitée de leur ami.

Affalé sur un divan du salon des premières, M. Philibert Dubois, blanc comme un linge, était en proie à une terrible attaque de mal de mer.

Van der Schoppen et Yvon, qui, jusqu’alors, en avaient été indemnes, s’empressèrent de voler à son secours. On lui fit boire de l’alcool, et sucer un morceau de sucre trempé dans l’éther.

Mais aucun de ces spécifiques ne fut efficace, et ne contribua à soulager le malade.

Tout à coup, le professeur Van der Schoppen, sans se soucier des coups de mer qui risquaient de le faire tomber de sa hauteur sur le parquet ciré du salon, se frappa le front avec enthousiasme.

– Pardieu ! s'écria-t-il, voilà bien le moment ou jamais de faire une belle application de la kinésithérapie !

– Monsieur le professeur, supplia Yvon, vous n'y songez pas !… Donner des coups de poing à ce pauvre malade, c'est l'achever.

– C'est le sauver, au contraire.

Les supplications du jeune homme furent inutiles. Van der Schoppen s'arcbouta, se retint d'une main à la clenche de cuivre de la porte de la cabine, et de l'autre asséna à l'infortuné Philibert, qui le regardait avec des yeux mourants, un solide coup de poing dans le creux de l'estomac.

À la grande surprise d'Yvon et peut-être du professeur lui-même, l'effet de cette médication fut instantané. Philibert Dubois fut aussitôt pris de vomissements qui le soulagèrent immédiatement.

Ainsi allégé, bien réconforté par une nouvelle absorption de rhum, il ne tarda pas à se remettre complètement.

Son premier mouvement fut pour donner au professeur Van der Schoppen une énergique poignée de main. Cette fois, loin d'être payé d'ingratitude, le professeur venait de gagner un nouvel et fervent adepte à la cause kinésithérapique.

Une accalmie, cependant, paraissait se produire dans la tempête, le *Turkestan* roulait et tanguait beaucoup moins.

Il pleuvait et le tonnerre faisait, sans interruption, entendre de sourds grondements.

Yvon se glissa en rampant jusque sur le pont.

Il regardait, à la lueur des éclairs, la crête blanche des lames fuir dans la nuit, comme les crinières d'un troupeau de monstres pris de panique, lorsqu'un coup de tonnerre, plus vio-

lent que les autres, fit tressaillir dans toutes ses membrures la coque du *Turkestan*.

Un jet de feu coula du ciel sur les vagues.

Au même instant l'horizon s'éclaira d'une immense flamme bleue. La foudre, en tombant dans la mer, venait de mettre le feu dans le voisinage d'une source de pétrole.

Yvon, pétrifié de terreur et d'admiration, regardait de tous ses yeux.

Les vagues, presque calmées maintenant, étaient casquées de flammes bleues.

C'était, dans la nuit, un infernal paysage de feu, dont le ciel reflétait l'éclat livide, et au travers duquel le *Turkestan*, fuyant à toute vapeur, semblait quelque vaisseau enchanté, quelque légendaire navire fantôme.

Cette lumière ne ressemblait à aucune autre.

Ce n'était ni la lueur argentine de la lune, ni l'état blême de l'aube, ni la rougeur du couchant ; c'était quelque chose de fantastique, de merveilleux à la fois et d'horrible.

Philibert Dubois, qui était venu rejoindre Yvon, observa que c'est sans doute sur les bords de la mer Caspienne que les poètes avaient dû prendre l'idée du Phlégéton, le fleuve de feu de l'enfer mythologique. La tempête était alors tout à fait calmée ; les flammes de naphte, maintenant d'une belle couleur d'or, ne brûlaient plus que par endroits, par petites îles de feu qui allaient se rétrécissant, s'éteignant les unes après les autres.

Quand l'aube se leva, il ne restait plus aucune trace ni de l'orage, ni des « feux de mer ».

Quelques légers nuages flottaient seulement dans le ciel d'un bleu pur ; et l'on apercevait à l'horizon une longue terre basse et nue, aux rives couvertes de roseaux.

C'était la steppe, l'immense steppe, qui commence en Pologne pour ne finir qu'en Chine et qui couvre de ses hautes herbes, plus de la moitié de l'empire de Russie.

Après avoir pris des nouvelles de Mme Rabican et d'Alberte qui, ayant souffert de la tempête, goûtaient maintenant un peu de repos, Yvon et ses deux compagnons allèrent, à leur tour, s'étendre sur leur couchette.

Dans quelques heures, on allait être en vue d'Ouzoun-Ada.

On y arriva sans autre accident et, après un repas auquel, malgré et peut-être à cause des fatigues de la nuit, chacun fit honneur avec un superbe appétit, tous les passagers sortirent pour s'occuper du visa des passeports.

En effet, on ne peut prendre place dans les wagons du chemin de fer transcaspien, sans être muni d'une autorisation spéciale de voyager en Transcaspie, que l'on ne délivre qu'à Ouzoun-Ada.

Grâce aux références dont il était muni, le docteur revint avec une « podorojnaïa » ou feuille de route, dûment visée, pour lui et pour tous ses compagnons.

Le chemin de fer transcaspien, qui met un peu moins de deux jours à faire le trajet d'Ouzoun-Ada à Samarkande, ne le cède en rien comme confortable et comme luxe d'installation au chemin de fer de Poti à Bakou : le matériel en est entièrement neuf et les aménagements très bien compris.

Le buffet était largement approvisionné de mets européens et asiatiques. C'est là qu'Yvon fit, pour la première fois, connaissance avec le chtchi et le bortch, savoureuses soupes, dont les choux, le mouton, le fenouil et l'angélique forment les principaux éléments.

Le Transcaspien, qui court à travers une plaine à peu près sans accidents, n'offre sur son parcours que très peu de travaux

d'art, à peine quelques ponts, sur les fleuves tributaires du lac d'Aral et de la mer Caspienne. Le plus beau de ces ponts traverse l'Amou-Daria.

Il n'y a pas un seul tunnel, pas un seul viaduc dans tout le parcours.

Les stations offraient toutes le même aspect, avec leur garde de Cosaques, et leurs maisons en ruine éparpillées autour d'une mosquée.

De temps à autre, pendant que la locomotive, chauffée au pétrole, dévorait la steppe immense et monotone comme la mer, Philibert indiquait à ses amis, dans le lointain, de grandes taches grises sur le gazon, taches qui n'étaient autres que les tentes rondes en feutre gris d'un campement de Kalmoucks ou de Turcomans.

Malgré la complaisance et les bavardages de Philibert, les explorateurs avaient hâte d'être arrivés à Samarkande.

C'était véritablement là qu'allaient commencer les véritables périls, qu'il allait falloir déployer de l'initiative et du courage pour retrouver les naufragés de *la Princesse des Airs*.

Depuis, Mme Rabican, qu'un peu de sommeil avait tout à fait reposée de l'orageuse traversée de la mer Caspienne, jusqu'à Yvon, épris de dévouement et d'aventures, jusqu'à Jonathan, altéré de vengeance, tous avaient hâte de se trouver aux prises avec le désert.

Ce fut donc avec un véritable sentiment de bonheur, qu'après avoir traversé la vieille cité turcomane de Merv, les voyageurs débarquèrent à Samarkande, l'ancienne capitale de Gengis-Khan.

II

EN TARANTASS

Samarkande est une des stations principales du chemin de fer transcaspien.

C'est de là que l'expédition allait partir, et se diriger vers les monts Karakorum où, selon les prévisions de M. Bouldu, devaient se trouver les naufragés de l'aéroscaphe.

On procéda avec ardeur aux derniers préparatifs, sans prendre même temps de visiter la ville, cependant une des plus curieuses du monde, avec ses ruines de mosquées et de palais, ses magnifiques jardins et sa population cosmopolite, où les Turkomans, les Kirghiz, les Kalmoucks, les Baschirs se rencontrent avec les Persans, les Russes, les Indiens et les Anglais.

M. Philibert Dubois, qui était au désespoir de se séparer de ses amis, se mit à leur disposition pour toutes les courses et les renseignements pratiques.

Sur ses conseils, ils firent d'abord renouveler leur padorojnaïa ou feuille de route en y faisant joindre, par le gouverneur de la ville, une note spéciale qui les recommandait aux chefs de poste des stations russes, et les autorisait à exiger, au nom du gouvernement, des chevaux et une escorte.

– Sans passeport, dit Philibert, sur tout le territoire russe, on ne trouve ni nourriture, ni abri, ni moyens de transport, et de plus, on ne tarde pas à être mis en prison.

Toujours d'après les conseils de Philibert, les voyageurs se firent confectionner, par un tailleur arménien, des vêtements plus appropriés au pays et surtout moins capables que leurs habits européens d'attirer l'attention.

C'était pour tous, même pour les dames, une sorte d'uniforme ainsi composé : haut bonnet de feutre, tunique à grandes manches ou touloupe, pantalons immenses et valinki ou hautes bottes de feutre indéchirable comme du cuir.

En fait d'approvisionnements, ils avaient les caisses de conserves emportées de Paris.

Mais, ils se proposaient d'être fort économes de cette ressource, de la réserver pour les contrées absolument désertes et de vivre autant qu'il serait possible, à la manière des indigènes, c'est-à-dire de riz, de mouton et de fruits.

– Vous trouverez tout cela en abondance, avait assuré Philibert Dubois, jusqu'à ce que vous soyez arrivés à la région montagneuse, dans les parages glacés du Thibet et de la Mongolie chinoise. Là, le seul aliment qu'on puisse se procurer, c'est de la farine d'orge assaisonnée d'un peu de beurre, et du thé.

Quant aux moyens de transport, le docteur Rabican et M. Bouldu y pourvurent en achetant, à un négociant tartare, deux longues voitures, munies à l'arrière d'une capote de cuir et suspendues sur des ressorts de bois.

On nomme ces véhicules « tarantass ».

Elles sont traînées par quatre vigoureux petits chevaux de la race boukharienne.

On engagea aussi, pour servir à la fois de guide et de yemchtchik (postillon), un Kalmouck nommé Chady-Nouka. Il devait conduire la première tarantass, où prendraient place Van der Schoppen et Yvon Bouldu, et qui porterait la plus lourde partie des bagages.

Dans la seconde, monteraient Mme Rabican, le docteur, Alberte et M. Bouldu.

Cette tarantass, beaucoup moins chargée que la première, devait être conduite par Jonathan, que le docteur n'était pas fâché d'avoir toujours sous les yeux et de surveiller par lui-même.

Chady-Nouka, que Philibert Dubois avait présenté et dont il avait répondu, possédait dans toute sa pureté le type kalmouck. Maigre, nerveux, petit de taille, il avait le nez épaté, les sourcils noirs et peu fournis, les yeux obliquement dirigés l'un vers l'autre. Les pommettes de ses joues étaient saillantes, ses lèvres grosses et charnues surmontées d'une maigre moustache. Ses oreilles énormes étaient très écartées de la tête, qu'il avait à la fois plate et ronde.

Le docteur Rabican avait fait prix avec Chady-Nouka, à raison de cinq roubles d'argent par semaine. Moyennant cette somme, Philibert Dubois avait assuré que son kalmouck se montrerait d'une fidélité à toute épreuve ; et il n'avait pas manqué, à cette occasion de citer un proverbe qui a cours dans le monde commercial de Samarkande :

– Si un Kalmouck vous dit oui d'un signe de tête, vous pouvez avoir confiance en lui pour quelque affaire que ce soit. Vous pourrez vous fier à un Russe s'il vous a donné sa parole, à un Persan s'il vous a donné sa signature, à un Arménien, s'il vous a donné sa signature en présence de deux bons témoins.

Chady-Nouka parlait suffisamment le russe pour se faire comprendre du docteur Rabican.

De plus, accoutumé dès l'enfance à la vie nomade de la steppe, il lui était indifférent de suivre ses maîtres dans quelque pays où ils voulussent aller.

Ce fut un lundi matin, après une nouvelle et soigneuse étude des cartes du pays, que les voyageurs quittèrent Samarkande par une des portes de l'Est.

Ce n'est pas sans émotion que Philibert Dubois et ses amis se séparèrent.

Il accompagna la caravane jusqu'à une certaine distance de la ville.

Pour chacun des voyageurs, il eut des conseils différents et appropriés à leur caractère.

À Yvon Bouldu, il recommanda la prudence, au professeur Van der Schoppen, un peu moins de facilité à appliquer sa méthode thérapeutique à tort et à travers, à M. Bouldu, d'être moins exclusif dans ses opinions, et, quelle que fût sa conviction dans les indications fournies par son atlas des vents, de ne pas négliger pour cela de se renseigner, partout où il passerait, sur *la Princesse des Airs*.

Enfin, il rappela à Mme Rabican et à sa fille les précautions à prendre contre la morsure des scorpions et des serpents ; et il leur apprit l'existence, dans toute la steppe, des tarrakanes, vocable ronflant qui désigne, en langue tartare, les désagréables insectes que nous nommons en français des cancrelats.

Comme Philibert Dubois, après avoir serré énergiquement la main de tous ses amis, et leur avoir promis de les retrouver à Paris, se disposait à remonter dans la tarantass qui devait le ramener à Samarkande, il prit à part le docteur Rabican :

– Jusqu'à la frontière chinoise, lui dit-il, vous ne courez pas de danger sérieux. Ensuite, la recommandation que vous tenez du prêtre bouddhiste que vous avez soigné pendant la traversée de Constantinople à Poti, vous sera d'un grand secours. Elle vous assurera l'hospitalité dans les lamasseries ou monastères bouddhiques, le respect de beaucoup de chefs de tribus mongols, khirgiz ou thibétains. Peut-être vous conciliera-t-elle la protection, ou tout au moins la neutralité des tribus de montagnards féroces et encore mal connus, qui habitent le Thian-Chan et le Mouz-Tagh.

Le docteur Rabican assura Philibert Dubois qu'il tiendrait grand compte de ses conseils, et l'on se sépara enfin.

La caravane avait à peine fait une centaine de mètres par un chemin boueux et défoncé comme le sont la plupart des chemins de la Russie d'Asie, que le docteur Rabican, qui avait toujours présentes à l'esprit les dernières paroles de Philibert, chercha dans son portefeuille la recommandation d'Okou. Mais, il eut beau fouiller tous les compartiments avec la plus grande attention, il ne put retrouver le précieux papier.

– Je n'ai pu le perdre, réfléchit le docteur. Si cela était, j'aurais égaré en même temps tout ce que contient mon portefeuille : on me l'a donc volé. Mais qui ? Et dans quel but ?

Le docteur songea un moment à Jonathan. Après mûre réflexion, il finit par rejeter cette idée.

M. Bouldu, à qui il fit part de ses soupçons, fut de son avis. Ignorant le vol commis au préjudice du professeur Van der Schoppen, il prit même chaleureusement la défense de son ancien préparateur.

– Jonathan, lui dit-il, ne nous a pas fourni une seule fois l'occasion, depuis le départ de nous plaindre de sa conduite. Je crois son repentir très sincère. D'ailleurs, quel intérêt aurait-il eu à dérober ce papier dont il ignore la valeur et qu'il ne sait même pas que vous possédez, puisque vous n'avez mis dans la confidence que Van der Schoppen, mon fils, notre ami Philibert et moi-même.

Évidemment, il n'y avait pas moyen d'incriminer Jonathan.

M. Bouldu eut vite oublié cet incident auquel il n'attachait pas beaucoup d'importance. Le docteur Rabican, lui, ne cessait d'y penser et en concevait une inquiétude de plus pour l'avenir de l'expédition.

La vérité, c'est que les premiers pressentiments du docteur ne l'avaient pas trompé.

Jonathan, qui avait la spécialité d'écouter aux portes et de lire tous les papiers sur lesquels il pouvait mettre la main, avait surpris, à Bakou, entre le docteur et M. Bouldu, une conversation qui avait trait au fameux sauf-conduit, et il s'était juré de s'en emparer à tout prix.

Le hasard l'avait servi. Pendant la tempête qui avait assailli le paquebot, au cours de la traversée de Bakou à Ouzoun-Ada, le docteur, pour voler plus vite au secours de sa femme et de sa fille, s'était précipitamment débarrassé de sa redingote qui contenait son portefeuille. Toujours aux aguets, Jonathan avait mis cet instant à profit et s'était emparé du précieux sauf-conduit. Il espérait bien en faire usage en temps et lieu, soit pour susciter des ennemis aux explorateurs, soit pour les faire tomber dans quelque embûche.

Heureux de voir que son larcin n'avait pas encore été découvert, le perfide Yankee exultait.

À grands coups de fouet, il faisait voler la tarantass à travers les ornières et les buissons de la route, dans la joyeuse conviction que chaque verste de chemin parcouru le rapprochait un peu plus du théâtre de sa vengeance.

Autour des voitures, Zénith et Nadir, heureux de se sentir en liberté, couraient, sautaient et gambadaient avec de joyeux aboiements.

La région que l'on traversait était agréablement accidentée.

Le terrain y était coupé de vallons et de prairies, et planté de massifs de platanes et de cyprès.

Vers midi, on fit halte au bord d'une source ombragée, et l'on déjeuna d'une partie des provisions apportées de Samarkande.

Le professeur Van der Schoppen exécuta quelques photographies, pendant qu'Yvon Bouldu et Jonathan, aidés du docteur qui leur servait d'interprète, prenaient de Chady-Nouka une première leçon de dialecte kalmouck.

Malgré les formidables cahots qu'occasionne le mode de suspension rudimentaire des tarantass, ce fut sans trop de fatigues, qu'à la fin de cette première journée, les voyageurs atteignirent un petit village moitié mahométan, moitié tartare où un détachement de Cosaques tenait garnison.

Sur le vu de leur padorojnaïa ou feuille de route qu'ils firent viser par le « starosta » (maître de poste), on mit à la disposition des voyageurs, dans l'établissement même de la poste ou « stantzia », trois chambres qui n'avaient pour tout mobilier que de larges bancs de bois et des peaux de mouton. On s'y installa tant bien que mal, et l'on acheva les provisions, déjà fortement entamées par le repas du matin.

Pendant trois jours, le voyage se poursuivit ainsi. On faisait quotidiennement une marche de six à sept lieues, coupée vers midi d'une halte de deux heures, et l'on couchait le soir dans une stantzia, tantôt sur des bancs recouverts d'épaisses pièces de feutre, tantôt sur des lits tartares ou « sartes », qui ne sont autre chose qu'un filet tendu sur un cadre de bois.

Suivant les conseils de M. Dubois, on ménageait les conserves, et presque tous les repas se composaient de mouton accommodé de différentes façons.

On l'appelle « kébab », quand il est grillé sur des baguettes, et « kévardak » quand il est sauté à la marmite.

Chady-Nouka répondait parfaitement aux espérances que l'on avait conçues de lui.

Il était loyal, infatigable et docile à souhait.

Il n'avait qu'un léger défaut, c'était d'adorer l'alcool sous toutes ses formes.

D'un goût peu délicat, il faisait montre d'étranges opinions en matière de comestibles et de liquides. Un jour, il supplia M. Bouldu de lui donner le fond d'une bouteille d'eau de Cologne.

On n'eut pas plutôt fait droit à sa demande, qu'il absorba le liquide jusqu'à la dernière goutte, avec un clappement de langue des plus satisfaits.

M. Bouldu, absolument estomaqué de ce qu'il venait de voir, alla raconter le fait au docteur Rabican.

Les deux amis se divertirent fort de l'aventure.

Une autre fois, à la grande stupeur de Van der Schoppen, Chady-Nouka dévora froidement, avec une galette de seigle, le contenu d'un pot de vaseline boriquée qu'on avait oublié de remettre dans la pharmacie de voyage.

– Tout cela n'a rien de surprenant, dit le docteur Rabican, Chady-Nouka est le dernier descendant d'une longue série d'ancêtres barbares. Il couche n'importe où, boit et mange de tout en grande quantité, et sa santé demeure florissante. Je suis certain qu'il n'a jamais eu à se plaindre de ses digestions et qu'il a un estomac excellent.

À partir de ce jour, M. Bouldu, qui était sujet à des dyspepsies, conçut pour le Kalmouck une véritable admiration, et il gagna tout à fait l'amitié de Chady-Nouka en lui offrant, de temps à autre de petits verres de sirop de tolu et d'huile de foie de morue, dont le Tartare se montrait très friand.

– Si je laissais faire ce gaillard-là, disait-il parfois en plaisantant, il viderait toute la pharmacie par gourmandise.

– Gare à nos alcools, ajoutait le docteur.

– Et à l'huile de ricin, finissait flegmatiquement le professeur Van der Schoppen.

Chady-Nouka était, pour la petite caravane, un éternel sujet de gaieté. D'ailleurs, il se montrait plein d'attachement pour ses nouveaux maîtres. Il n'y avait guère que Jonathan, en qui son instinct plus affiné de sauvage lui faisait sans doute flairer un traître, pour qui il montrât de l'aversion.

Le quatrième jour de marche, au détour d'un petit bois, l'expédition se trouva tout à coup en face d'un campement tartare, composé de sept ou huit tentes de feutre, qu'entourait un immense troupeau de chevaux, de moutons et de bœufs. On délibéra sur la conduite à tenir envers les nomades.

– Chady-Nouka m'assure qu'il n'y a aucun inconvénient à entrer en relations avec eux, dit le docteur. Ce sont de braves gens fort inoffensifs. Grâce à eux, nous pourrions renouveler nos provisions...

– Et, ajouta Van der Schoppen qui depuis Constantinople entassait des monceaux de notes, cela nous permettra aussi de les examiner d'un peu près. Tout en songeant à nos chers naufragés, je ne dois pas oublier que je suis subventionné par mon gouvernement pour étudier les peuples de l'Asie centrale.

Tout le monde étant d'accord, Chady-Nouka partit en ambassade et revint bientôt, assurant que les chefs du campement étaient heureux de recevoir les voyageurs.

Quand les tarantass arrivèrent près des tentes que les Tartares appellent « yourtes », ils furent reçus par trois ou quatre jeunes gens, vêtus de touloupes et chaussés de bottes de feutre.

Avant l'arrivée des voyageurs, ils étaient en train de fumer leur pipe, pendant qu'autour d'eux leurs femmes et leurs filles s'occupaient à traire les juments, ou à d'autres ouvrages.

Ils reçurent avec joie quelques kopecks que leur donna le docteur, et offrirent en échange, dans des gobelets de bois, de « l'araka », sorte d'eau-de-vie que l'on retire, par la distillation, du lait aigri.

Cette visite, très cordiale de part et d'autre, dura plus d'une heure, et se termina par différents échanges et achats.

Voici, d'ailleurs, la note qu'inscrivit, ce soir-là, le professeur Van der Schoppen, sur son carnet de voyage :

« Jeudi : Visité campement de nomades, que, d'après leur langage et leur physionomie, qui se rapprochent beaucoup du langage et de la physionomie de notre guide, je crois être des Kalmoucks.

« Cependant, je ne saurais affirmer le fait, car on m'a appris, à Samarkande, que les voyageurs européens confondent souvent les Baskirs, les Kirghiz et les Kalmoucks qui, quoique étant trois peuples fort distincts, vivent sous les mêmes tentes, ont le même costume et à peu près le même type de physionomie et la même langue.

« Leurs tentes de feutre, ou « yourtes », sont rondes et recouvertes d'une coupole en forme de calotte, percée d'un trou qui sert à la fois de fenêtre et de cheminée. La charpente de ces « yourtes » est formée de claies d'osier maintenues par des perches de saule, auxquelles elles sont attachées par des cordes de crin.

« À l'intérieur, on ne voit pour tout meuble que de grandes pièces de feutre qui servent de lit, et un trépied qui supporte de grands plats de fer. Leurs ustensiles se composent de gobelets de bois, de théières et de seaux en cuir.

« Ce cuir est travaillé d'une façon toute spéciale. Cousu avec des nerfs d'animaux, il est exposé à la fumée pendant plusieurs jours. Au bout de ce temps, il devient aussi dur et aussi transparent que de la corne.

« La boisson de ces nomades se compose de lait frais, et de lait aigri et fermenté qu'ils appellent « koumiss », dont ils retirent par la distillation une eau-de-vie très capiteuse appelée « araka ».

« Leurs richesses consistent en d'immenses troupeaux d'où ils tirent tout ce qui leur est nécessaire. Cependant les riches achètent, aux Russes, du pain ou de la farine de gruau et boivent du thé coupé de lait.

« La préparation du feutre, qui leur est indispensable pour leurs tentes, est des plus curieuses. Pour cela, on étend par terre une pièce d'étoffe, de la même dimension que celle que l'on veut fabriquer, puis on y entasse une couche épaisse de laine que l'on arrose d'eau bouillante. Cela fait, on roule la pièce de feutre, en ayant soin que la laine conserve partout la même épaisseur ; puis, toute la famille s'agenouille dessus et la foule, pour enchevêtrer ensemble les brins de laine. Après avoir répété longtemps et avec énergie cette opération fatigante, on obtient l'étoffe épaisse et spongieuse dont les Kalmoucks couvrent leurs « yourtes » et fabriquent leurs vêtements. Cependant, depuis quelques années, ils commencent à acheter aux Russes du linge et des étoffes.

« À ma grande surprise, j'ai aperçu, dans une des « yourtes » que nous avons visitées, un sabre de grenadier du premier Empire.

« À force de questions, j'ai fini par apprendre qu'un chef kalmouck, nommé Tumène, avait, en 1815, levé à ses frais, dans les steppes de la mer Caspienne, un régiment qui prit part à l'invasion et à la prise de Paris.

« C'est ainsi que beaucoup d'excès, que l'opinion a attribués aux Cosaques de l'armée russe régulière, ont été commis par ces Kalmoucks.

« Les descendants du prince Tumène habitent un superbe palais bâti dans une île du Volga.

« Le docteur Rabican a essayé, mais vainement, de devenir acquéreur de cette arme historique.

« Les Kalmoucks ne s'occupent que de la chasse, de la conduite de leurs troupeaux et de la fabrication des tentes.

« Tout le reste regarde les femmes. Ce sont elles qui traient les juments et les vaches, qui fabriquent le beurre et les fromages, qui cousent et préparent le cuir.

« Ce sont même elles qui montent et démontent les « yourtes », et qui sellent les chevaux si leur mari va à la chasse ou en voyage. »

La caravane, les jours suivants, poursuivit lentement sa route dans la direction de la frontière chinoise.

Il était bien rare qu'une journée se passât sans qu'on fît rencontre d'un campement de Kalmoucks.

Les voyageurs, maintenant familiarisés avec ces nomades inoffensifs, manquaient rarement d'aller visiter leur camp et d'échanger avec eux des provisions ou des présents.

Jusque-là, la santé des explorateurs était demeurée excellente ; mais le docteur Rabican redoutait fort, pour sa femme et sa fille, la traversée des montagnes, où le froid serait terrible, la marche lente, les approvisionnements rares et les accidents très fréquents.

Loin de partager les appréhensions du docteur, Mme Rabican et sa fille montraient autant d'ardeur que lorsqu'on avait quitté Paris.

– Jusqu'ici, disait Alberte, l'expédition a été une véritable partie de plaisir. Sauf la tempête que nous avons essuyée sur la mer Caspienne, nous n'avons véritablement pas à nous plaindre.

– Quels que soient les dangers qui nous attendent, approuva Mme Rabican, je suis prête à les affronter tous pour retrouver mon fils.

Après en avoir délibéré, les voyageurs avaient résolu, d'un commun accord, de suivre de point en point l'itinéraire fourni par l'atlas des courants atmosphériques de M. Bouldu.

– Mon opinion est la plus vraisemblable, avait dit le savant météorologiste. D'ailleurs, nous sommes obligés de spécialiser nos recherches, et nous ne pouvons songer à explorer tout le plateau de l'Asie centrale.

– Nous l'explorerons pourtant s'il le faut, avait déclaré le docteur.

– D'accord. Mais il sera temps de le faire si nous ne trouvons rien dans la région du Pamir.

– Cette région est, d'ailleurs, ajouta Van der Schoppen, celle où nous avons le plus de chances de retrouver nos amis. Si *la Princesse des Airs* avait fait naufrage plus au nord, son équipage eût pris terre dans les possessions russes, d'où les communications avec l'Europe sont faciles. Plus au sud, c'est l'Inde et l'Indochine, qui sont aussi des pays civilisés. Plus à l'est, c'est le Thibet et la Chine, que l'on ne peut considérer comme des contrées tout à fait barbares et qui, d'un bout à l'autre, sont sillonnées par des missionnaires catholiques et protestants. De Chine, Alban aurait déjà trouvé depuis longtemps le moyen de regagner l'Europe.

– Votre raisonnement est d'une admirable justesse, fit observer en souriant M. Bouldu. Mais il y a une raison qui prime toutes celles que vous venez de donner.

– Et laquelle, s'il vous plaît ?

– Tout simplement parce que, dans les messages qu'ils ont réussi à nous faire parvenir, nos amis désignent comme lieu de résidence une région montagneuse du centre de l'Asie, qui n'est ni la Chine, ni la Sibérie, ni l'Inde, et qu'ils croient être la région himalayenne.

– Avouez que vous êtes véritablement distrait, fit remarquer amicalement le docteur Rabican.

– C'est qu'aussi je suis très préoccupé, répondit Van der Schoppen. L'étude spéciale que j'ai faite des régions dans lesquelles nous allons pénétrer, me donne beaucoup d'inquiétudes. Nous allons avoir à aborder ce terrible amoncellement de rocs et de neiges éternelles que les Mongols ont appelé le « Toit du monde » et qui atteint la hauteur du Mont Blanc sur un espace grand six ou sept fois comme la France. Là se trouvent les plus hautes montagnes du globe. Là nous entrons en pays inconnu. Des peuplades sauvages habitent ces régions, où des déserts aussi brûlants que le Sahara, succèdent à des glaciers vieux de plusieurs milliers d'années...

M. Bouldu interrompit avec vivacité le professeur Van der Schoppen au milieu de sa tirade et l'emmenant à l'écart :

– Vous voyez bien, murmura-t-il, que vous allez fâcheusement impressionner le docteur Rabican, et par le tableau effrayant que vous tracez, faire entrer le découragement dans notre esprit à tous... D'ailleurs, continua M. Bouldu, est-ce que les Bonvalot, les Capus, les Pépin, les Sven-Hedin n'ont pas déjà résolu triomphalement le problème, sans disposer d'autres moyens que les nôtres. Ils ont traversé toutes ces régions, et sont revenus sains et saufs après avoir déchiré une partie du voile qui recouvre les mystérieuses contrées de l'Asie centrale. Nous réussirons comme ils ont réussi !

– En outre, ajouta gravement le docteur Rabican qui, pendant cette conversation, s'était doucement rapproché des deux amis, les grands voyageurs dont vous venez de citer les noms, n'étaient mûs que par l'intérêt de la science. Nous avons de plus qu'eux, l'espoir de sauver les naufragés de *la Princesse des Airs*, et cette raison doit doubler notre courage et nous rendre insensibles à tous les périls.

M. Bouldu convint aisément que le docteur avait raison.

D'un caractère très primesautier, l'excellent météorologiste passait sans transition par des alternatives d'enthousiasme et de découragement. Il fallait, pour le maintenir dans toute son ardeur, la foi sereine du docteur Rabican, l'entêtement placide de Van der Schoppen, la fougue d'Yvon et la patience admirable de deux femmes.

Il est bon de remarquer que, malgré les accès de doute et de faiblesse qui le prenaient de temps à autre, M. Bouldu était toujours au premier rang dès qu'il s'agissait d'un péril à courir.

Cependant, à mesure que l'on approchait de la frontière chinoise, le paysage se faisait de plus en plus accidenté et de plus en plus sauvage.

Aux riantes vallées, succédaient des escarpements rocheux couverts de sombres massifs de pins et de bouleaux.

L'approche des formidables sommets du Pamir faisait, presque sans transition, succéder au doux climat du Turkestan russe, la température glaciale du plateau central. Les voyageurs durent s'envelopper de chaudes fourrures.

La route aussi se faisait de plus en plus pénible. Pendant des journées entières, les tarentass gravissaient au pas des côtes abruptes : et souvent les voyageurs étaient obligés de descendre pour alléger d'autant leur équipage.

On ne rencontrait plus de campements kalmoucks qu'à de rares intervalles, et l'on en était réduit à se contenter, presque exclusivement, de conserves.

Les stations russes, où l'on s'arrêtait, étaient de plus en plus pauvres.

Il ne fallait pas songer à y trouver des vivres pour l'approvisionnement de la caravane.

Il y avait vingt-cinq jours que l'on avait quitté Samarkande.

Comme la route devenait de plus en plus montueuse, et la marche en tarentass presque impossible, le docteur Rabican, sur le conseil de Chady-Nouka, vendit à un chef de poste russe ses deux voitures.

Ce chef de poste, qui parlait un peu d'anglais et de français, et qui était enchanté de la distraction que lui apportait l'arrivée des explorateurs, eut même l'obligeance de s'entremettre entre le docteur Rabican et le khan d'une horde tartare du voisinage, qui consentit à céder à la caravane, une douzaine de superbes yacks. Grâce à une cinquantaine de roubles qui lui furent donnés pour rétablir l'équilibre entre le prix des douze yacks et celui des huit chevaux, il se retira enchanté.

M. Philibert Dubois et Chady-Nouka lui-même en avaient depuis longtemps prévenu le docteur : sans yacks il est impossible de risquer une exploration dans les montagnes.

Le yack est une sorte de bœuf à queue de cheval, spécial aux régions himalayennes.

Endurant à la faim et à la fatigue comme le chameau, il a le pied aussi sûr qu'un mulet ; et, malgré son apparence trapue, il est agile comme un chamois et habitué au froid comme un renne.

La partie la plus lourde des bagages fut chargée sur les quatre yacks les plus vigoureux.

Les huit autres, qui devaient servir de monture aux voyageurs se répartirent le reste.

Alberte et Mme Rabican, adonnées depuis longtemps à tous les sports, forent commodément installées sur de hautes selles cosaques.

Loin de se plaindre de ce nouveau mode de locomotion, elles se divertirent fort de monter ces bizarres animaux, dont l'aspect disgracieux eût certainement fait jeter les hauts cris à leur professeur d'équitation de Saint-Cloud.

– J'exige, Monsieur Yvon, déclara gravement Alberte, que vous me photographiez immédiatement sur mon nouveau coursier. Je veux rapporter ce souvenir à mes petites amies de France.

Yvon Bouldu se rendit avec empressement au désir de la jeune fille.

Il photographia même tout le monde, depuis le maigre Chady-Nouka, qui sur son yack eut pu être facétieusement comparé à une paire de pincettes à cheval sur un peloton de laine, jusqu'au puissant Van der Schoppen dont les pieds traînaient presque à terre et qui faisait plier sa monture sous son poids.

On se reposa vingt-quatre heures à Yokchick – tel était le nom du village où l'on avait négocié l'achat des yacks – autant pour faire plaisir à l'obligeant maître de poste que pour se préparer aux fatigues qui attendaient les explorateurs dans la montagne.

Jusqu'ici, les voyageurs n'avaient pu recueillir aucun renseignement sur les naufragés de *la Princesse des Airs*. Cependant, le maître de poste leur donna quelque espoir.

– Les Baskirs de la plaine et les Kirghiz des montagnes, dit-il, parcourent, dans leurs pérégrinations, d'immenses étendues de pays. Ils sont admirablement informés de tout ce qui se passe

dans un rayon de plusieurs centaines de lieues. Il est à peu près impossible que les tribus que vous rencontrerez ne vous mettent pas au courant de l'endroit approximatif où ceux que vous cherchez ont pu atterrir.

On se mit en route, un peu réconforté par cette espérance.

Toute la journée, on gravit une sorte de lande semée de blocs de rochers tandis qu'à l'horizon, les premiers sommets du Pamir s'élevaient comme un gigantesque rempart de glace azurée.

Le froid était devenu terrible. Le soir, Chady-Nouka installa entre deux rocs les tentes de feutre dont on s'était muni à Yokchick.

Un grand feu fut allumé ; on fit le thé, on ouvrit quelques boîtes de conserves et, malgré la fatigue, chacun mangea de grand appétit.

C'était la première fois, depuis leur départ de France, que les explorateurs campaient véritablement en plein désert.

Jusque-là, ils avaient trouvé abri dans les postes russes qui, malgré leur installation sommaire, pouvaient faire croire encore à quelque inconfortable civilisation.

Sous un ciel semé de constellations, que la pureté de l'atmosphère rendait plus brillantes, un silence régnait, un mortel silence troublé seulement par le sourd grondement de quelque cataracte éloignée.

Les explorateurs étaient à plusieurs lieues de tout secours humain, dans un des déserts les plus sauvages du monde, à la merci de tous les cataclysmes, de toutes les attaques des nomades montagnards, sans avoir à compter sur autre chose que sur leur intelligence et leur courage.

En s'endormant, roulée dans une épaisse couverture de feutre, auprès du feu, sur lequel veillaient Yvon et Chady-

Nouka, Mme Rabican ne put s'empêcher d'éprouver un frisson de terreur.

Mais, il lui suffit de jeter sur sa fille, endormie à ses côtés, un seul regard, et elle domina vite ce sentiment de faiblesse.

Avec l'heureuse insouciance de son âge, Alberte dormait déjà.

Une expression de souriante sérénité répandue sur son visage ne laissait aucun doute sur la douceur et le calme de son sommeil.

Dans une autre partie de la tente, M. Bouldu et le professeur Van der Schoppen, qui venaient de pointer, sur une carte de l'état-major russe, l'itinéraire du lendemain, prenaient congé du docteur, avant de se retirer sous la tente qu'ils occupaient à côté de celle de Jonathan et de Chady-Nouka, de l'autre côté du brasier.

Assis près de Zénith et Nadir étendus tout près du feu, Jonathan, lui, ne dormait pas...

Avec l'entêtement d'un écolier laborieux, il se répétait à lui-même, à voix basse, les mots que dans la journée il avait appris de Chady-Nouka, devenu, bien malgré lui, professeur de kalmouck.

En apparence, la conduite de Jonathan Alcott avait été irréprochable depuis Samarkande.

Le docteur Rabican, Yvon Bouldu et même Van der Schoppen en avaient été pour leur surveillance.

Sans concevoir beaucoup d'estime pour l'Américain, ils en venaient à croire qu'il était sans doute moins dangereux qu'ils ne l'avaient cru tout d'abord.

En cela ils se trompaient.

Jonathan n'avait nullement renoncé à ses projets de vengeance.

Satisfait d'avoir dérobé le sauf-conduit donné par Okou, il attendait impatiemment l'occasion d'en faire usage contre les membres de l'expédition.

Il voyait avec joie, à mesure que l'on s'enfonçait dans la montagne, que l'on avançait vers les pays de religion bouddhique – vers le territoire interdit du Dalaï-Lama – ses abominables projets devenir plus exécutables.

Cependant il avait éprouvé une légère contrariété : Chady-Nouka, dont il avait essayé de gagner l'amitié par de menus cadeaux, avait constamment repoussé ses avances.

Évidemment le Kalmouck n'avait pas l'étoffe d'un traître.

Jonathan, d'abord vexé de cette constatation qui dérangeait fort certains de ses projets, avait fini par en prendre son parti.

– Tant pis pour le Kalmouck, s'était-il dit. S'il ne veut pas devenir mon complice, il deviendra ma victime !

En attendant, Jonathan, de même d'ailleurs qu'Yvon Bouldu, étudiait avidement le dialecte tartare que parlait Chady-Nouka, et grâce auquel on peut se faire comprendre d'un bout à l'autre de l'Asie centrale, des frontières occidentales de la Perse jusqu'aux frontières orientales de la Chine.

Le jour suivant, la caravane traversa un plateau absolument stérile, où ne se rencontraient que des touffes d'herbe à demi desséchées et des tamaris rabougris.

Les cimes neigeuses semblaient se rapprocher à vue d'œil ; le sol était couvert de verglas, et les yacks ne pouvaient avancer qu'avec lenteur.

Alberte et Mme Rabican, enveloppées jusqu'aux yeux dans leurs fourrures et bercées par le trot monotone de leur monture, s'abandonnaient silencieusement à leurs rêves.

Toute leur gaieté des premiers jours avait disparu.

Vers le milieu de la journée, on dut faire halte, pour allumer un grand feu.

Tout le monde mourait de froid.

On avala en hâte de grandes tasses de thé bouillant, et l'on se remit en marche.

À mesure que le jour disparaissait, un voile de tristesse et de silence semblait s'étendre sur l'âme des voyageurs.

Ce fut avec une véritable satisfaction qu'ils virent flotter au-dessus d'une cime l'aigle noir de l'étendard impérial russe.

Ils étaient arrivés à Cedvack, une des forteresses les plus élevées du globe, sur la limite de la sphère d'influence anglaise.

C'était là qu'ils avaient résolu de passer la nuit.

Cedvack est dans ces régions, pour ainsi dire la dernière sentinelle de la civilisation.

Ensuite, l'expédition allait rentrer dans des territoires nominalement soumis à la Chine, mais en réalité occupés par des Kirghiz indépendants.

La garnison de cette forteresse, qui commande un des défilés les plus importants du Pamir, fit aux voyageurs un accueil enthousiaste.

Le colonel et plusieurs officiers parlaient français ; beaucoup de soldats jouaient de cette sorte de guitare cosaque qu'on appelle la balaïka.

Une soirée fut organisée.

La garnison russe qui, pendant cinq mois de l'année, est bloquée par les neiges, ressentait, de la visite des Européens, une véritable allégresse.

Il n'eût tenu qu'aux explorateurs de rester huit jours et même plus à Cedvack.

Ils ne purent moins faire que d'y demeurer quarante-huit heures, et ce fut avec un vif sentiment de regret, qu'ils virent disparaître dans le lointain, les canons d'acier bronzé et les tentes de feutre gris du campement russe.

Le docteur Rabican avait obtenu du colonel de précieux renseignements pour son itinéraire. Grâce à lui, les voyageurs évitèrent un glacier à peu près infranchissable, que ne leur signalaient pas les cartes dont ils étaient munis.

La route qu'ils suivaient n'était qu'une succession de sentiers rocheux recouverts d'une couche de verglas presque aussi lisse qu'une plaque de verre, et sur laquelle on ne pouvait avancer qu'avec d'infinies précautions.

Au-dessous de ces sentiers, se creusaient d'effroyables précipices.

Plus loin, on traversa une couche de neige molle, où les yacks enfonçaient jusqu'au poitrail.

Enfin, le chemin se trouva tout à fait barré par un colossal amas de neige, ce que les météorologistes appellent un cône d'avalanche.

Il fallut s'y tailler une route à coups de pioche et de bêche.

M. Bouldu ne décolérait pas.

Van der Schoppen suait à grosses gouttes.

Seuls, Chady-Nouka et Jonathan, impassibles, travaillaient infatigablement.

Mme Rabican et Alberte, courageusement, voulurent aider les travailleurs.

Il fallut que le docteur leur démontrât que leur coopération serait plus nuisible qu'utile, pour qu'elles ne se missent pas la pioche en main.

Quant à Yvon Bouldu, il exultait et avait peine à cacher sa joie de se trouver en face de périls réels, comme en avaient affronté les explorateurs glorieux dont il savait l'histoire.

Le soir tombait quand les voyageurs eurent achevé la traversée du cône d'avalanche, et ce fut avec bonheur qu'ils aperçurent enfin, dans une ravine, un bouquet de mélèzes qui avaient poussé à l'abri du vent.

Ces arbres allaient fournir le combustible nécessaire ; et il fut résolu, d'une voix unanime, que sans chercher plus loin, on camperait à l'endroit même où ils se trouvaient.

Une demi-heure après la théière du campement chantait dans la cendre chaude.

Puis, chacun s'abandonna à un sommeil bien gagné par cette journée de fatigue.

Le lendemain, en explorant un sentier abrupt, Chady-Nouka glissa si malheureusement qu'il se démit l'épaule.

C'était un grand malheur pour la caravane que cet accident.

Silencieux, infatigable, dévoué, Chady-Nouka était absolument indispensable à l'expédition.

On dut faire halte au premier endroit favorable.

Pendant que l'on dressait les tentes et qu'Yvon et Jonathan allumaient un feu de broussaille, le professeur Van der Schoppen examinait soigneusement l'épaule du Kalmouck, dont la figure osseuse était contractée par une douloureuse grimace.

Tout d'un coup, avant que M. Bouldu et le docteur Rabican eussent eu le temps d'intervenir, le professeur Van der Schoppen se mit en garde, et Chady-Nouka fit connaissance avec la méthode kinésithérapique.

Le Kalmouck poussa un effroyable rugissement de douleur et dégaina son sabre.

L'habile guérisseur n'eut que le temps de faire un bond en arrière pour n'être pas embroché ou décapité.

On s'interposa...

Tout en essayant de calmer Chady-Nouka, M. Bouldu et le docteur Rabican jetaient au malencontreux Van der Schoppen des regards sévères.

Quand Chady-Nouka, réconcilié par plusieurs tartines de saindoux et par quelques petits verres d'alcool à brûler se fût un peu calmé, le professeur Van der Schoppen s'approcha avec précaution.

D'une voix de fausset suraiguë, il poussait de longs éclats de rire.

– Hi ! hi ! hi ! hi !

– Je crois, dit avec sévérité le docteur Rabican, que voilà une gaieté bien intempestive.

– Une gaieté d'un goût déplorable, ajouta M. Bouldu avec un regard foudroyant à l'adresse de Van der Schoppen.

Mais, celui-ci continuait à rire aux éclats, sans donner aucune réponse.

– Hi ! hi ! hi ! dit-il enfin. Vous n'avez pas remarqué ?...

– Hé ! quoi donc ! fit le docteur impatienté.

– Chady-Nouka a tiré son sabre de la main droite.

– Eh ! bien ?

– Eh ! bien ! c'est son épaule droite qui était démise. Donc, il est guéri.

On fut obligé de convenir du fait.

Le docteur Rabican et M. Bouldu demeuraient interloqués.

Il n'y avait pas à dire, le Kalmouck, quoique encore un peu endolori, avait recouvré l'usage de ses biceps et de son deltoïde.

Quand il se fut rendu compte de la vérité, Chady-Nouka remercia chaleureusement Van der Schoppen et lui accorda dans son estime la place d'honneur, entre les docteurs russes qu'il avait connus à Samarkande et les « darns » ou sorciers kirghiz de la steppe.

Le voyage se poursuivit ainsi pendant une semaine, sans incidents notables.

Mme Rabican et Alberte, seules, donnaient de l'inquiétude à leurs compagnons.

Elles semblaient tristes et avaient entièrement perdu l'appétit et la gaieté.

Il y avait quarante et un jours que l'on avait quitté Samarkande quand les voyageurs parvinrent au plateau tempéré de Maraou-Dorjen, où se trouvait un campement important de Tartares kirghiz.

III

LE GUET-APENS

Philip Myrtall, fils d'un pauvre pêcheur de Portsmouth, était le type du véritable aventurier.

À peine âgé de dix-huit ans, il avait fait, dans la République Argentine, une infructueuse tentative de colonisation.

Il avait ensuite, quelque temps, couru la prairie avec les Indiens de l'Amazone.

Puis il avait amassé, au Klondyke, une petite fortune qu'il avait rapidement perdue au jeu.

Rapatrié par les soins du consulat d'Angleterre, il était revenu à Londres, où il n'avait pas tardé à tomber dans la misère la plus noire.

Un soir d'ivresse, n'ayant plus un sou en poche, pris entre la Tamise et la faim, il avait été accosté par un racoleur qui, parlant au nom de Sa Majesté britannique, n'avait pas eu de peine à lui persuader de signer un engagement pour l'armée des Indes.

Aux Indes, Philip Myrtall, qui décidément manquait d'esprit de suite, n'avait pas tardé à déserter. Il s'était enfoncé, en compagnie de quelques-uns de ses camarades, dans les solitudes inaccessibles du plateau de Pamir.

Les déserteurs avaient été repris et fusillés presque tous. Philip n'avait dû la vie qu'à l'intercession d'un de ses anciens officiers, homme avisé qui avait pensé que le déserteur pouvait

rendre de grands services, grâce aux relations qu'il possédait chez les Kirghiz.

Le plateau de Pamir s'élève comme un gigantesque retranchement au-dessus de l'ancien continent. De ces chaînes de montagnes qui atteignent jusqu'à six mille mètres, descendent tous les fleuves de la Chine, de l'Inde et de la Sibérie.

C'est de la possession de cette forteresse de neiges et de glaces éternelles que dépendra, un jour, le sort de la moitié de l'univers.

C'est là que s'étendent les territoires contestés, à la fois revendiqués par l'Angleterre et la Russie.

Certains campements russes ne sont éloignés des campements anglais que d'une centaine de kilomètres. Aussi, les deux nations rivales entretiennent-elles, à grand frais, des espions, chez les Kirghiz indépendants, sur les plateaux glacés de ces solitudes inaccessibles.

Les Kirghiz, chez qui les préceptes de la religion bouddhique ont pénétré, sont barbares, mais de mœurs hospitalières.

Ils accueillirent avec joie Philip Myrtall qui, grâce aux subsides qu'il recevait du gouvernement anglais, put acquérir un troupeau de yacks et de chevaux, des tentes de feutre, des armes, tout ce qui constitue la richesse de ces peuples pasteurs.

Il épousa une jeune fille kirghiz et conquit, peu à peu, parmi ses concitoyens d'adoption, une influence grandissante. Ses connaissances pratiques en médecine et en chirurgie le firent respecter à l'égal de ces sorciers qui, chez les Kirghiz, continuent à prédire l'avenir par les entrailles des animaux et le vol des oiseaux.

Il usa de son prestige pour faire comprendre aux Khans de sa horde que les Russes en voulaient à leur indépendance.

Il arma les guerriers de carabines Winchester, venues de la forteresse anglaise de Pamir-Post et dirigea, à plusieurs reprises, des expéditions contre les villages kalmoucks du Turkestan russe.

La horde qui avait accueilli Philip Myrtall, était en ce moment campée, en prévision de l'hiver, sur le plateau tempéré de Dalaou-Dorjen.

C'était à cette horde que l'expédition dirigée par le docteur Rabican, allait demander l'hospitalité. Les explorateurs, grâce à leurs présents, furent admirablement reçus par les nomades.

Il y eut, dans la yourte du khan, un festin où le « koumiss » le lait de jument et l'hydromel coulèrent à flots. Les Kirghiz avaient tous revêtu, par-dessus leur robe de feutre, des blouses de soie aux couleurs éclatantes : rouges, bleues, vertes, jaunes et violettes.

Le festin fut suivi d'une « baïga », sorte de fantasia indigène où les nomades, montés sur des yacks et des chevaux, se disputent, à coups de lance et à coups de poing, le cadavre d'un bouc.

Le vainqueur vint en déposer la peau lacérée aux pieds du docteur Rabican, qui reconnut cet hommage par le don d'une bouteille d'alcool et de quelques roubles d'argent. À la nuit tombante, chacun se retira dans sa tente.

Le docteur Rabican, de plus en plus inquiet de la santé de sa femme et de sa fille, résolut de se reposer quelques jours chez ces Kirghiz hospitaliers.

Tout entier à ses préoccupations, il eut l'imprudence de cesser de surveiller Jonathan.

Il n'eut pas conservé une semblable tranquillité si, pendant le banquet, il eût remarqué l'air d'attention profonde avec lequel Jonathan Alcott regardait Philip Myrtall qui, dès l'arrivée des

explorateurs, s'était offert comme interprète entre eux et les Kirghiz.

Quand Jonathan se fut assuré que ses compagnons de tente dormaient profondément, il glissa dans sa poche un revolver, un flacon de vodka et quelques pièces d'or, et il se dirigea en rampant du côté de la yourte occupée par le déserteur anglais.

La yourte de Philip était une des plus somptueuses du campement.

Elle était fermée par une porte de bois, ornée d'arabesques formées de petits os.

Jonathan frappa un ou deux coups discrets. Myrtall vint ouvrir lui-même. Il accueillit Jonathan d'un sourire, et le fit asseoir près du feu, sur lequel bouillait un gigantesque samovar.

Il ne lui laissa pas la peine de s'expliquer.

– Je ne suis, dit-il en anglais, qu'à demi surpris de votre visite. J'étais à peu près certain, d'après votre physionomie, d'avoir affaire à un compatriote.

– Je ne suis pas Anglais, répondit Jonathan ; je suis Américain.

– Vous êtes Anglo-Saxon, cela suffit pour vous conquérir toute ma sympathie. Mais, vous auriez dû me le dire plus tôt, au banquet, ou pendant la baïga.

– J'avais mes raisons pour ne vous prévenir que maintenant.

Myrtall jeta à son interlocuteur un singulier regard.

– Je vois, dit-il, que vous avez à causer avec moi sérieusement. Vous pouvez, ici, parler en toute franchise. Tout le monde dort dans le campement et aucun de mes serviteurs ne parle anglais.

Ce fut au tour de Jonathan d'être embarrassé.

Il ne savait comment expliquer ce qu'il avait à dire.

Myrtall, qui flairait quelque combinaison lucrative, redoubla de bienveillance.

– Vous aviez, demanda-t-il, vos raisons de me cacher, cet après-midi, votre nationalité ?

– Oui, et même je vous demande le plus profond secret sur cet entretien. La plupart des membres de l'expédition sont mes ennemis. En pays étranger, un compatriote est un ami : vous saurez donc toute mon histoire ; ensuite, je vous demanderai conseil.

L'Anglais, devenu très attentif, jeta sur le foyer une poignée de bouse de yack desséchée, émietta dans le samovar les fragments d'une brique de thé. Jonathan déposa sa bouteille de vodka sur la table.

Ces préliminaires terminés, l'Américain, décidé à risquer le tout pour le tout, raconta à Philip Myrtall ses aventures, mais en ayant soin, naturellement, de s'attribuer le beau rôle.

Il représenta M. Bouldu et le docteur Rabican comme des misérables qui lui avaient volé ses découvertes, l'avaient humilié, dépouillé et n'attendaient même que l'occasion de se débarrasser de lui.

À mesure que l'Américain avançait dans ses confidences, un sourire plus accentué se dessinait sur sa face rougeaude et rasée.

Il y eut un moment de silence. Philip semblait réfléchir profondément.

– Que feriez-vous à ma place ? demanda enfin Jonathan avec une certaine inquiétude.

– Moi, dit l'Anglais avec flegme, je me vengerais, et terriblement. Des injures du genre de celles dont vous venez de me parler ne doivent pas être supportées patiemment.

– Mais, balbutia Jonathan, je suis seul...

L'Anglais éclata d'un large rire.

– Ah ! ah ! fit-il, je commence à voir clair dans votre conduite. Vous voudriez bien que l'on vous aidât contre vos ennemis, et vous êtes venu me trouver, en catimini, pour tâter le terrain, comme on dit.

– Certainement, j'en conviens.

– Mais, mon cher, reprit avec froideur Philip Myrtall, quel intérêt aurai-je à devenir votre complice dans un guet-apens contre d'honnêtes explorateurs ?

– Pardieu ! vous hériterez des armes, des munitions, des outils et des instruments de la caravane.

– Y a-t-il de l'argent ?

– Peut-être un millier de livres ou deux.

L'Anglais sembla se livrer à un calcul mental.

– Écoutez, dit-il enfin, vous m'intéressez beaucoup. Je ne demanderais pas mieux que de servir vos projets de vengeance. Malheureusement, je n'en vois guère la possibilité. Ah ! si seulement vos ennemis étaient Russes, ce serait autre chose !...

– Pourquoi ?

– Parce que mes compatriotes d'adoption, les Kirghiz de cette horde, ont une haine terrible contre les Russes.

– Sans doute parce que vous êtes Anglais, insinua Jonathan en souriant.

– Peut-être bien, fit Myrtall en souriant à son tour. Les Kirghiz se figurent que les Russes en veulent à leur indépendance. S'ils croyaient que vos compagnons soient Russes, c'en serait fait de leur vie.

– Qui nous empêche de supposer pour un instant qu'ils sont Russes, ou du moins envoyés par la Russie ? D'abord, le docteur Rabican parle russe. Ensuite, la caravane est venue à travers les possessions russes et avec la protection officielle des autorités russes. Enfin, ils payent en roubles. Je ne suis pas sûr, après tout, que le czar n'ait pas chargé le docteur Rabican de quelque mission secrète.

– Vous pourriez bien avoir raison. J'ai maintenant des soupçons qu'il est urgent que je communique à mes Kirghiz.

Les deux coquins s'entendaient à demi-mot.

– Passons à l'exécution matérielle, si vous voulez bien, fit Jonathan la face illuminée d'un mauvais sourire.

– Voici ce que je compte faire. Sitôt que vous serez partis, c'est-à-dire demain, je fais part de mes soupçons aux plus braves guerriers de la horde et nous nous mettons à votre poursuite.

– Pourquoi demain ? Pourquoi pas aujourd'hui… cette nuit-même ?

– Aujourd'hui, je ne puis rien contre vos ennemis. Les lois de l'hospitalité kirghiz font de tous les membres de la mission des êtres sacrés, au moins jusqu'à ce que vous soyez éloignés de notre camp de plusieurs milles… Alors, tout change. Vous n'êtes plus nos hôtes, vous êtes des Russes, des ennemis que nous rencontrons en plein désert, et que nous attaquons, comme c'est notre droit. Nous tombons sur la caravane au moment de quelque passage difficile, nous pillons les bagages et nous passons tout le monde au fil de l'épée.

– Tout le monde ! sauf moi, pourtant, fit Jonathan avec une grimace d'appréhension.

– Bien entendu, il n'est pas question de vous. Je dirai que vous êtes un compatriote ; et je vous donnerai une bonne escorte qui vous conduira jusqu'au premier fort anglais du Pamir. Vous raconterez que je vous ai sauvé la vie et vous pourrez regagner paisiblement l'Europe en passant par l'Inde. Vous vous poserez en victime et vous aurez droit aux égards dont tout le monde entoure le dernier survivant d'une mission célèbre.

– C'est bien ce que je compte faire, ricana l'Américain.

Les deux complices passèrent une partie de la nuit à arrêter les derniers détails du guet-apens qu'ils méditaient et se retirèrent enchantés l'un de l'autre. Il y avait eu, entre ces deux natures pleines de bassesse, une subite attraction, une confiance où ne se mêlait pour le moment aucune arrière-pensée.

Du premier coup, ils avaient compris qu'il était de leur intérêt commun, jusqu'à ce que le crime fût consommé, de ne pas se trahir mutuellement.

Philip Myrtall était aussi joyeux que Jonathan Alcott lui-même. Avec l'argent des explorateurs, l'Anglais ferait bâtir et armer par ses Kirghiz un véritable fort qui lui assurerait une influence prépondérante sur toutes les hordes voisines.

Plus tard, il se réservait de livrer ce fort à l'Angleterre ou à la Russie, suivant qu'une de ces nations paierait mieux que l'autre, et de rentrer dans l'armée régulière avec un garde et des économies.

Quant à Jonathan, Philip Myrtall n'avait, certes, nulle envie de le dénoncer au docteur Rabican, mais il comptait bien lui brûler la cervelle de sa propre main, au cours du combat qui devait avoir lieu le lendemain.

L'Américain, de son côté, était bien résolu, une fois ses compagnons exterminés, à gagner le premier poste russe qu'il rencontrerait, en réclamant contre les Kirghiz une éclatante vengeance. Une fois qu'il aurait, de cette façon, reconquis les bagages de l'expédition, il continuerait, pour son propre compte, à rechercher les naufragés de *la Princesse des Airs*, quitte à se défaire ensuite d'Alban par quelque trahison. Il voulait retrouver l'aéroscaphe et revenir en Europe couvert de gloire.

Aucun des membres de l'expédition n'avait soupçonné l'entrevue de Jonathan et de Philip Myrtall.

Tout le monde était harassé de fatigue.

De plus, le docteur Rabican avait passé une partie de la nuit au chevet de sa femme et de sa fille, dont l'état s'aggravait.

Les deux femmes étaient en proie à une fièvre brûlante. Quoiqu'elles ne se plaignissent jamais, qu'elles se prétendissent en parfaite santé, il était facile de s'apercevoir que, minées par la lassitude, frappées dans leur délicate constitution par le changement de régime et la rigueur du climat, elles ne tarderaient pas à devenir malades au point qu'il leur serait impossible de continuer le voyage.

Le docteur Rabican avait appris du khan kirghiz qu'il se trouvait, à quatre journées de marche du campement, un couvent bouddhiste, et il comptait s'y arrêter au moins une huitaine de jours, pour permettre aux deux femmes de se rétablir complètement. Il espérait que, là, les soins et le repos auraient raison de la peine qui les minait. Quoique remplie de courage et de résolution, Mme Rabican avait parfaitement conscience de la gravité de son état ; mais elle ne voulait convenir que d'une chose, c'est qu'elle était un peu fatiguée.

– Arrivons vite à ce monastère bouddhique, dit-elle. Je sens qu'après huit jours de repos je serai tout à fait remise. Je

fais en ce moment mon apprentissage d'exploratrice, mais j'aurai vite fait de prendre l'habitude de la fatigue et du climat.

– Moi, faisait Alberte d'une voix faible, je me sens beaucoup mieux.

Mais le visage apâli de la jeune fille et le tremblement nerveux dont elle était agitée démentaient ses paroles.

Il est facile de se rendre compte qu'absorbé par ses préoccupations, le docteur eût totalement oublié de surveiller Jonathan.

M. Bouldu et son fils prenaient des relevés météorologiques et faisaient des photographies.

Van der Schoppen étudiait le crâne des Kirghiz.

Chady-Nouka, toujours satisfait de ses nouveaux maîtres et toujours philosophe, ne faisait entre ses repas, que dormir, boire et fumer, fumer, boire et dormir.

Le lendemain, après avoir pris congé des hospitaliers Kirghiz, les voyageurs se remirent en route, en suivant une vallée couverte d'une neige molle et peu épaisse, où la marche était relativement facile.

Suivi des chiens, déjà très affaiblis par la rigueur du climat, Jonathan, dont le yack se trouvait le dernier de la caravane, passa toute la journée dans un état d'anxiété indescriptible.

D'un moment à l'autre, il s'attendait à voir surgir, d'un défilé ou d'une ravine, Philip Myrtall et ses Kirghiz.

Sa main tourmentait nerveusement la crosse du revolver passé dans sa ceinture. Il était haletant d'émotion.

À son grand désappointement, la journée se passa sans amener l'événement qu'il attendait.

On campa, comme d'ordinaire, dans un vallon abrité.

La nuit était magnifique.

L'atmosphère avait cette limpidité qu'on ne rencontre que sur les hauts sommets.

Dans le ciel, d'un azur presque noir, la lune reluisait comme un disque de métal, avec un éclat insoutenable, illuminant un horizon fantastique de pics de glace déchiquetés et de sombres masses de rocs.

Tout autour des tentes, le sol était couvert de microscopiques cristaux de glace qui reluisaient comme de la poussière de diamant.

Jonathan Alcott, peu sensible de sa nature aux magnificences du paysage, passa pourtant presque toute la nuit en plein air. Il avait demandé comme une faveur à être de garde avec Yvon Bouldu, près du brasier allumé, comme d'ordinaire, au centre du campement.

Il avait réfléchi que les Kirghiz mettraient sans doute la nuit à profit pour attaquer la caravane, et il voulait être prêt, en toute éventualité, à prêter main-forte à son complice.

À sa grande colère, la nuit s'acheva sans incident. Jonathan commença à penser que l'astucieux Philip Myrtall s'était moqué de lui.

– Quel dommage, maugréait-il. Voilà une occasion que je ne retrouverai jamais.

Au petit jour, on se remit en marche.

Tout le monde avait hâte d'être arrivé au monastère bouddhique.

Vers midi, les voyageurs parvinrent à l'entrée d'une gorge sauvage, qui allait en s'élargissant depuis son entrée et dominait une immense vallée couverte de bois.

Dans un espace découvert, on apercevait une douzaine de taches grisâtres qui n'étaient autres que les tentes d'un camp de nomades.

Chady-Nouka, qui avait la vue aussi perçante qu'un oiseau de proie, les aperçut le premier et les montra au docteur Rabican.

Celui-ci résolut de pousser jusqu'à ce campement, ne fût-ce que pour se procurer des vivres frais et des indications sur la route à suivre.

Le soleil déclinait à l'horizon, et les explorateurs étaient à peu près à une demi-lieue des tentes des nomades, lorsque Yvon Bouldu, qui était resté un peu en arrière pour rattacher les sangles de sa monture, poussa un cri d'alarme.

Une masse confuse de cavaliers armés apparaissait à l'entrée du ravin, au sommet de la route même que la caravane venait de parcourir.

Jonathan avait pâli de joie et d'émotion.

Il avait reconnu ses amis les Kirghiz ; mais, jusqu'à leur arrivée, il jugea bon de se tenir coi.

Il savait qu'au moindre geste de trahison, Van der Schoppen aurait vite fait de lui broyer le crâne d'un coup de poing, ou Yvon Bouldu de lui brûler sa cervelle.

D'ailleurs, il n'aurait pas longtemps à attendre, une demi-heure tout au plus.

Le groupe des cavaliers grossissait à vue d'œil.

Ils excitaient leurs chevaux et leurs yacks par de sauvages clameurs que l'on discernait confusément.

Les explorateurs avaient fait cercle autour de Mme Rabican et d'Alberte, et avaient armé leurs carabines à répétition.

– Qu'allons-nous faire ? demanda Van der Schoppen.

– Parbleu ! dit M. Bouldu, nous allons tirer sur ces bandits – car je crois qu'il n'y a aucune illusion à se faire sur leurs intentions – et nous faire tuer jusqu'au dernier, s'il le faut, pour la défense de Mme Rabican et de sa file.

Cependant, le docteur et Chady-Nouka avaient à voix basse une discussion animée. Le Kalmouck montrait, d'un geste têtu, les tentes des nomades, installés au bas de la vallée, et qui n'étaient guère plus maintenant qu'à un quart d'heure de chemin.

Jonathan Alcott était très intrigué et un peu inquiet.

À la fin, le docteur eut un geste de consentement. Chady-Nouka, sautant sur son yack qu'il pressa de toutes ses forces, s'élança dans la direction du campement des nomades et disparut dans l'obscurité.

– Comment ! s'écrièrent d'une même voix Van der Schoppen et Yvon Bouldu, le misérable nous abandonne et nous trahit !...

Le docteur eut un geste résigné.

– Je ne le crois pas, fit-il. Chady-Nouka prétend avoir reconnu, dans le campement qui est près de nous, une horde de Kalmoucks soumis au gouvernement russe et ennemis des Kirghiz. Il va nous chercher du secours. C'est la seule chance de salut qui nous reste.

– Mais s'il nous trahit ! objecta Yvon.

– S'il avait voulu nous trahir, il serait resté ici pour prêter main-forte à nos ennemis. D'ailleurs, nous n'avons pas le choix des moyens. Il ne nous reste qu'à tenir bon jusqu'à l'arrivée du renfort.

– Mais, si nous fuyions ? dit Van der Schoppen.

– Fuir ! Et où cela ? s'écria M. Bouldu avec colère, vous voyez bien que nous sommes pris entre deux feux.

Jonathan avait écouté en silence cette discussion.

Il lui était absolument égal que les Kalmoucks se battissent contre les Kirghiz, du moment que le docteur Rabican et ses amis auraient péri.

Quelle que fut l'issue du combat, il passerait toujours du côté des vainqueurs.

Il lui importait peu d'être protégé par les Kalmoucks de Chady-Nouka ou par les Kirghiz de Philip Myrtall.

L'obscurité était devenue à peu près complète.

Mme Rabican et Alberte étaient descendues de leur monture et s'étaient placées au centre du troupeau de yacks.

Malgré leur pâleur, elles ne montraient aucune faiblesse.

Elles avaient offert elles-mêmes de recharger les armes, ce qui permettrait aux combattants de faire un feu à peu près ininterrompu.

Les Kirghiz n'étaient plus guère qu'à deux cent mètres ; on entendait la terre durcie retentir sous les sabots de leurs yacks, et l'on distinguait nettement les rugissement sauvages des guerriers.

– N'attendons pas le combat corps-à-corps, commanda brièvement le docteur. Feu sur toute la ligne ; il n'y a pas une minute à perdre.

Un quintuple éclair illumina la nuit.

Les hurlements des Kirghiz redoublèrent, rendus plus effroyables par les beuglements d'agonie des yacks frappés à mort, et les aboiements féroces de Zénith et de Nadir, qui

s'étaient élancés furieusement, les crocs en avant, à la rencontre de l'ennemi.

Jonathan, que le docteur avait, par prudence, placé en avant des combattants, avait été obligé de tirer comme les autres.

Mais, il se tenait prêt à quitter sa carabine pour son revolver, et à brûler la cervelle à Yvon Bouldu et au docteur Rabican, auxquels il en voulait plus spécialement.

Cependant, les Kirghiz, malgré la fusillade qui les décimait, continuaient d'avancer avec une foudroyante rapidité.

Il entrait dans leur plan de ne pas tirer un seul coup de fusil avant d'être tout près de leurs ennemis.

Avec un sang-froid qui eût, certes, stupéfié les commensaux habituels du salon de Saint-Cloud, Mme Rabican rechargeait les armes qu'Alberte passait au fur et à mesure aux combattants.

De temps à autre, le docteur Rabican se retournait avec anxiété vers le campement kalmouck. Mais, de ce côté du désert, tout n'était qu'obscurité et silence.

– Décidément, fit avec flegme le professeur Van der Schoppen – en déchargeant, peut-être pour la vingtième fois, sa carabine – Chady-Nouka nous a abandonnés. Nous sommes perdus !

– Raison de plus pour nous battre plus courageusement, s'écria M. Bouldu, dont la colère se tournait en héroïsme. Moi, je ne désespère pas de la victoire. Nous devons en avoir tué la moitié. Nous exterminerons les derniers à l'arme blanche !

Le docteur Rabican ne put s'empêcher de sourire.

L'héroïque M. Bouldu ne se rendait pas compte que les Kirghiz étaient au moins au nombre d'une centaine.

Jonathan Alcott passait par des transes effroyables.

Il sentait derrière lui Yvon Bouldu qui ne le perdait pas de vue, et il continuait, pour jouer son rôle jusqu'au bout, à décharger, de temps à autre, sa carabine.

Le professeur Van der Schoppen s'aperçut de cette nonchalance.

– Mon bon ami, dit-il de son ton tranquille, vous me paraissez bien fatigué ou bien paresseux : vous devez être malade. Je vois que je vais encore être obligé de vous appliquer ma méthode, mais, cette fois, à coups de crosse de revolver.

Jonathan se le tint pour dit.

Poussé par la crainte, il se mit à tirailler avec fureur sur ses propres alliés.

Ils n'étaient plus maintenant qu'à quelques mètres de la petite troupe des Européens.

À la lueur livide de la fusillade, Jonathan entrevit Philip Myrtall, et tous deux se trouvèrent face à face.

À la grande stupeur de l'Américain, Philip visa froidement son complice du revolver d'ordonnance dont il était armé.

Jonathan n'eut que le temps de baisser la tête.

La balle alla tuer un des yacks qui servaient de rempart à Alberte et à Mme Rabican.

Mais Jonathan, à son tour, avait mis l'Anglais en joue…

Il venait de comprendre qu'il était perdu de toute façon, s'il ne se débarrassait du complice qui le trahissait si lâchement.

Philip Myrtall, atteint en plein cœur par la balle de l'Américain, tomba de son yack en vomissant un flot de sang.

Alors, le combat devint une horrible mêlée.

Van der Schoppen, à coups de crosse de carabine, fracassait les crânes des Kirghiz. Le docteur Rabican, rouge de sang, M. Bouldu, blessé à l'épaule par les lances des ennemis, se battaient en désespérés.

Alberte et Mme Rabican tiraient au hasard des coups de revolver.

Jonathan, encore sous le coup de l'épouvante que lui avait causée Philip Myrtall, était devenu courageux dans l'excès de sa terreur.

Il se battait comme un lion.

Le secours n'arrivait toujours pas.

Épuisés par le sang qu'ils avaient perdu, brisés de lassitude et de fièvre, les explorateurs faiblissaient.

Tout d'un coup, Yvon Bouldu, à qui le désespoir venait de donner une inspiration subite, se pencha vers Van der Schoppen, le seul qui n'eût encore aucune blessure.

– Tout est sauvé, dit-il. Tenez bon encore quelques instants ; je me charge de mettre en fuite toute la horde.

Sans demander d'autres explications, le professeur continua d'assommer consciencieusement les Kirghiz, pendant qu'Yvon se glissait entre les pieds des yacks, jusqu'à l'endroit où se trouvaient Mme Rabican et Alberte.

– Vite ! commanda-t-il. Passez-moi la caisse où se trouvent les pièces d'artifice que nous avons emportées pour faire des signaux !

Une minute après, une superbe fusée rouge rasa, en sifflant, la troupe des Kirghiz, éclaira un instant l'horrible tableau du champ de bataille et alla se perdre dans les nuages.

Puis, ce fut une fusée verte, puis une orange, puis une tricolore.

Les nomades, épouvantés, commençaient à battre en retraite.

Profitant de leur frayeur, les explorateurs, dont l'espoir du triomphe avait ranimé les forces, se rallièrent et poussèrent leurs ennemis avec plus d'ardeur.

On put recharger les carabines.

Les Kirghiz, décimés, épouvantés, battirent définitivement en retraite sous une fusillade nourrie. Yvon n'en continuait pas moins à lancer des fusées multicolores.

Il avait trouvé la boîte qui contenait les feux de Bengale, et il venait d'en allumer un vert et bleu, dont les lueurs fantastiques, montrèrent dans le décor sinistre et grandiose des rocs et des pics de glace, les Kirghiz en pleine déroute se hâtant de toute la vitesse de leurs montures, vers l'entrée du défilé par où ils étaient venus.

Dans la crainte d'un retour offensif de leur part, le docteur ordonna de continuer le feu jusqu'à ce que les derniers ennemis eussent disparu à la crête du rocher.

Alors, les courageux explorateurs purent respirer un peu, examiner leurs blessures et jeter un coup d'œil sur l'horrible amas de morts et de blessés qui les entouraient et dont le sang se figeait déjà dans la neige en larges plaques roses.

Plus de cinquante Kirghiz avaient succombé ; des yacks blessés erraient autour des cadavres en poussant des meuglements plaintifs.

De Zénith et de Nadir on ne retrouva que les cadavres.

Victimes de leur fidélité, ils avaient été poignardés par les Kirghiz dès le commencement de la lutte.

Madame Rabican et Alberte, dont l'exaltation qui les avait soutenues pendant le combat était tombée, étaient ensanglantées et tremblantes, mais sans blessures.

Le docteur avait reçu plusieurs coups de lance, mais un seul, à l'avant-bras, présentait quelque gravité.

Van der Schoppen et Jonathan n'avaient que des égratignures.

Yvon Bouldu, auquel on devait le salut de la caravane, avait reçu une large estafilade à la cuisse. Son bonnet de feutre avait été traversé d'une balle.

M. Bouldu, qui avait été blessé d'un coup de lance à l'épaule, était tombé sous le sabot des yacks.

Il s'était fait quelques contusions assez sérieuses, mais il déclarait que la bataille avait été superbe.

Il félicita chaudement Mme Rabican et sa fille de leur courage.

– Mesdames ! s'écria-t-il, dans un bel élan d'enthousiasme, je déplore aujourd'hui, pour la première fois, que mes facultés cérébrales aient été entièrement tournées du côté des sciences au lieu d'être dirigées vers les belles-lettres. Si j'avais le bonheur d'être poète, je composerais séance tenante, en votre honneur, une ode triomphale auprès de laquelle toutes celles de Pindare ne seraient, je vous jure, que des vers de mirliton !

– Vous avez dix fois raison, fit le docteur Rabican impatienté, mais il me semble que le moment est mal choisi pour faire des madrigaux. Il faut que nous soyons en sûreté avant que les Kirghiz aient eu le temps de revenir sur nous avec du renfort.

– Et d'abord, fit observer Van der Schoppen, deux de nos yacks ont été tués dans la bataille. Il s'agit, pour les remplacer, d'en capturer deux, de ceux qui errent encore sur le champ de bataille.

– Vous avez raison, dit le docteur. Et, surtout, ayons soin de choisir les moins blessés.

Les yacks, affolés, ne faisaient aucune résistance. Jonathan et Van der Schoppen purent, sans trop de difficulté, en capturer deux qui n'avaient que des égratignures et qui furent chargés du bagage de ceux qui avaient péri sous les balles des Kirghiz.

– Il est bien entendu, dit le docteur, que nous battons en retraite, du côté du campement où Chady-Nouka est allé nous chercher du secours. Nous n'avons pas d'autre alternative.

La petite troupe se reforma.

Mais, avant qu'on se remit en route, Alberte versa, dans une tasse de cuir, à chacun des vainqueurs, une ample rasade de vodka, afin de combattre, dans la mesure du possible, la fraîcheur glaciale de la nuit, et la prostration qui avait suivi la fièvre de la bataille.

Jonathan Alcott seul se tenait à l'écart, un peu honteux, malgré son cynisme.

Il n'osait s'approcher, M. Bouldu le prit par le bras.

– Allons, Jonathan, fit-il, pas de fausse modestie. Venez trinquer avec nous ; vous vous êtes bravement conduit. Vous avez montré que vous étiez capable de racheter vos fautes passées.

– Il est certain, dit le docteur Rabican, avec son impartialité habituelle, que j'ai vu de mes propres yeux Jonathan mettre à mort le cavalier qui marchait en tête des Kirghiz, précisément ce déserteur anglais qui nous avait accueillis si chaleureusement avant-hier.

Jonathan s'approcha en rougissant.

Malgré son impudence, il ne pouvait s’empêcher d’éprouver un léger tremblement en buvant à la santé de ceux dont il avait comploté la mort.

Son dépit et sa rancune ne firent que s’accroître de la bienveillance qu’on lui témoignait.

IV

SOUS LA YOURTE

Lentement, la caravane s'était remise en marche dans la nuit.

On avançait, l'arme au bras, le doigt sur la gâchette, dans la crainte de quelque nouvelle attaque, avec cette défiance dont un explorateur ne doit jamais se départir en pays inconnu.

Sous leur apparente tranquillité, les voyageurs étaient en proie à une anxiété poignante.

Ces Kalmoucks, vers lesquels ils se dirigeaient, étaient-ils des adversaires ou des alliés ?

Chady-Nouka était-il un traître ?

Telles étaient les questions qu'ils se posaient à eux-mêmes, sans oser les émettre à haute voix pour ne pas augmenter le découragement général.

Cependant M. Bouldu, moins réservé que ses compagnons, ne put s'empêcher de s'écrier :

– Je serais curieux de savoir ce qu'est devenu notre guide au nez camard, et où se trouvent les secours qu'il devait nous amener.

– Je crois que le voici, dit Yvon, qui avait l'ouïe excessivement fine.

Tout le monde prêta l'oreille. Et l'on distingua bientôt, à peu de distance, le galop lourd d'un yack. À la lueur de la lune, les explorateurs reconnurent la silhouette efflanquée du Kalmouck, qui pressait sa monture de toutes ses forces, avec des gestes d'affolement et des exclamations de désespoir.

Il était seul.

Quand il se fut approché, personne ne put s'empêcher de rire à l'aspect de sa physionomie bouleversée, où la crainte et la désolation se mêlaient en une grimace inénarrable.

À la vue de la caravane, il poussa des cris de joie, compta sur ses longs doigts osseux pour voir si personne ne manquait à l'appel, et ses gestes et son maintien avaient une expression de vérité et d'émotion telle, que personne n'eut même l'idée de soupçonner sa bonne foi.

– Vous revenez seul ? lui demanda doucement le docteur Rabican.

On s'expliqua.

Le campement où s'était présenté Chady-Nouka appartenait à un « aoul » des Kirghiz-Kaïssak de la Grande Horde, précisément les ennemis de ceux qui venaient d'attaquer la caravane.

Le Kalmouck n'avait eu aucune peine à leur faire prendre les armes. Mais, au moment où ils se mettaient en route, le feu d'artifice avait éclaté.

De ce moment, chacun était rentré sous sa tente, et les darns ou sorciers avaient défendu à tout le monde de sortir, en disant que les Européens étaient la proie des mauvais esprits et que tous ceux qui auraient la témérité de les défendre, deviendraient, comme eux, la proie des serpents de feu.

Quoiqu'il ne fût pas éloigné de partager cette opinion, Chady-Nouka avait essayé de les entraîner quand même. Voyant

l'inutilité de ses efforts, il revenait bravement mourir à côté de ses maîtres.

– Tu es dévoué, tu seras récompensé, dit gravement le docteur, mais apprends la vérité à tes amis, les Kirghiz-Kaïssak. Dis-leur que le Bouddha s'est ému de colère contre ceux qui, au mépris des lois de l'hospitalité, essayaient de nous mettre à mort. Il les a livrés au mauvais esprit. Va voir l'endroit où ils nous ont attaqués ; il est jonché de leurs cadavres.

Ces paroles parurent faire une grande impression sur Chady-Nouka.

Il demanda la permission d'aller au campement – dont la caravane ne se trouvait plus guère éloignée que d'une centaine de mètres prévenir les Kirghiz-Kaïssak de l'arrivée des hôtes quasi célestes qui leur étaient envoyés par le Bouddha.

Le docteur Rabican avait parlé à tout hasard du Bouddha ; il ignorait la véritable croyance des Kaïssak, qui sont à la fois Bouddhistes et Manichéens, mais surtout superstitieux.

La communication n'en fit pas moins d'effet.

Les membres de la caravane furent reçus avec le plus grand respect, et, quand ils eurent dressé leurs tentes et allumé leur feu, les Kirghiz leur apportèrent deux moutons, trois seaux de cuir remplis de koumis et une gourde d'araka.

En signe de distinction, le khan leur fit aussi envoyer un pain rassis, une brique de thé et une grande assiette d'étain pleine de miel sauvage.

Le docteur Rabican remit au lendemain ses remerciements et sa visite au chef du campement. Sitôt que le repas fut terminé, que les blessures eurent été sommairement pansées, chacun se roula dans sa couverture de feutre et ne tarda pas à s'endormir sous la garde de Chady-Nouka et de Van der Schoppen.

Le lendemain, le docteur Rabican et ses amis se rendirent à la yourte du khan.

Cette yourte, la plus magnifique de toutes, était de drap écarlate doublé de soie.

Celles des principaux chefs étaient de feutre blanc ; celles de Kaïssak, d'une condition moindre, de feutre gris.

Enfin, les plus pauvres étaient logés dans des huttes de gazon, d'écorce d'arbre et de roseaux tressés.

Bien qu'il fût encore de très bonne heure, les Kaïssak s'étaient rendus sur le champ de bataille de la veille et avaient dépouillé les morts et rapporté triomphalement les corps d'une dizaine de yacks.

Le docteur Rabican reconnut, sur un des coffres qui servaient de sièges dans l'intérieur de la tente, un poignard qu'il se souvenait avoir vu à la ceinture de Philip Myrtall.

Chady-Nouka servit d'interprète au cours de l'entretien qui eut lieu entre le docteur Rabican et le chef des nomades, un maigre vieillard à la face rasée, aux lèvres minces, au sourire astucieux, que l'on nommait Tadji.

En apparence, le khan se montra plein de cordialité et, quand le docteur eut expliqué qu'à cause de la maladie de sa femme et de sa fille, il serait sans doute obligé de séjourner pendant une huitaine de jours chez les nomades :

– C'est avec grand plaisir, répondit Tadji, que nous t'accordons ta demande. Tous les hommes de ma horde ont vu avec joie ton arrivée, et ils considèrent ta présence comme une bénédiction. Je veux même faire placer près de tes tentes quelques-uns de mes plus fidèles cavaliers, pour que tu sois entièrement placé sous ma sauvegarde, et qu'il ne te soit fait nulle violence.

– Il ne peut rien m'arriver de fâcheux au milieu de tes tentes, répondit gravement le docteur. Je suis protégé par les Puissances d'en haut. Tu as pu voir, de tes propres yeux, de quelle façon terrible ont été punis ceux qui ont osé m'attaquer.

Après une conversation qui dura à peu près une demi-heure, et pendant laquelle Tadji fit une foule de questions sur les hommes et les choses de l'Europe, le docteur Rabican regagna sa yourte, toujours suivi de Chady-Nouka, de M. Bouldu et d'Yvon qui l'avaient accompagné.

En traversant les tentes, Chady-Nouka fit remarquer au docteur les préparatifs que les Kirghiz-Kaïssak avaient faits en prévision des grands froids. Ils avaient amassé des provisions de fourrage, que recouvraient de grandes pièces de feutre, et creusé de profondes tranchées pour abriter le bétail.

De plus, les tentes étaient établies au plus bas de la vallée, dans une sorte de marécage couvert, à perte de vue, de roseaux desséchés.

– Les Kirghiz, à quelque horde qu'ils appartiennent, expliqua le professeur Van der Schoppen, sont tous d'une grande paresse. Ils passent tout l'été dans l'indolence la plus complète, bien au frais sous les tentes, dont on relève les feutres et dont on garnit les treillis de légers rideaux. Comme ils sont bavards et avides de nouvelles, ils se réunissent pour manger et pour boire, pour écouter les musiciens qui jouent de la balaïka et de la tchibregz, et pour raconter des histoires. Tout leur sourit : la steppe qui, quelques mois plus tard, ne sera plus qu'une plaine désolée, est alors couverte de verdure et de fleurs où abondent les oiseaux, les serpents et les lézards. Quand arrive l'hiver, plus rien de tout cela : les oiseaux et les reptiles ont disparu, des monceaux de neige entourent la yourte du Kirghiz, qui grelotte accroupi près du feu, et dont la tempête menace d'engloutir le fragile abri sous des amas de neige. Aussi le Kirghiz choisit-il, pour établir son campement d'hiver, un endroit abrité, mais il recherche surtout les marécages couverts de roseaux, dont les

tiges serrées lui fournissent à la fois un rempart contre le vent, une nourriture pour ses troupeaux et du combustible.

Le docteur Rabican ne prêtait pas grande attention aux savantes remarques du professeur Van der Schoppen.

Il était tout entier à la préoccupation que lui causait l'état de faiblesse alarmant dans lequel se trouvaient plongées Mme Rabican et Alberte.

La secousse qu'elles avaient éprouvée le jour du combat avait été au-dessus de leurs forces.

Il leur était impossible de quitter le lit de feutre sur lequel elles grelottaient auprès d'un feu de roseaux qui donnait plus de fumée que de chaleur.

Leurs physionomies étaient hâves et flétries.

Quand le docteur entra, Mme Rabican répétait pour la vingtième fois :

– Ah ! si j'avais le bonheur de retrouver mon fils avant de mourir !

– Quelle sotte imagination, s'écria le docteur en s'efforçant de sourire. Il ne s'agit nullement de mourir, mais bien de reprendre des forces au plus vite pour continuer notre exploration.

– Je crains que vous ne la continuiez sans moi, répondit lentement la malade en arrêtant, sur son mari, un long regard chargé de muettes interrogations.

Le docteur faisait de vains efforts pour dissimuler son chagrin.

Il ne put que serrer, avec émotion, la main de sa femme et sortit pour aller prendre, dans la pharmacie, une potion fébrifuge.

Trois jours se passèrent sans amener d'amélioration sensible.

Mme Rabican délirait, mêlant, en des phrases confuses, le nom de son fils et de son mari, à ceux des peuples et des villes que l'expédition avait visités.

Alberte, moins gravement atteinte, était plongée dans une sorte de coma, dans un état de prostration qui lui permettait à peine de reconnaître ceux qui l'entouraient.

Le docteur ne lui faisait prendre rien autre chose que du lait frais, en grande abondance dans le campement.

La maladie des deux femmes avait plongé tout le monde dans le marasme.

Yvon ne quittait guère la tente où se trouvaient Alberte et Mme Rabican.

M. Bouldu, mélancolique dans sa grande robe de feutre et sous son haut bonnet, n'avait plus jamais de ces soudaines colères, de ces réparties abracadabrantes qui faisaient la joie de ses compagnons.

Van der Schoppen, très sensible sous ses dehors flegmatiques, passait son temps à inventer de nouvelles médications que le docteur Rabican rejetait toujours comme trop entachées de fantaisie.

Il n'était pas jusqu'au brave Chady-Nouka lui-même qui ne prît part à la douleur de ses maîtres et qui ne s'attristât. Un jour, de la meilleure foi du monde, il amena au docteur Rabican un sorcier tartare, célèbre par la façon dont il lisait dans l'avenir à l'aide des signes produits par le feu sur une omoplate de mouton.

Le docteur eut toutes les peines du monde à se débarrasser du charlatan tartare qui insistait pour guérir, même sans récompense, les « deux femmes européennes ».

Jonathan Alcott, seul, ne prenait point part à la tristesse générale. Taciturne, suivant son habitude, il demeurait enfermé dans sa tente presque tout le jour, ne s'informant de la santé des deux malades qu'aussi rarement qu'il lui était possible de le faire sans impolitesse.

En son âme, tout entière livrée aux bas instincts et aux vils calculs, Jonathan se réjouissait de la maladie de Mme Rabican et de sa fille.

Il espérait bien qu'elles succomberaient, et le misérable en était heureux.

– Moins ils seront nombreux, se disait-il cyniquement, plus il me sera facile de m'en débarrasser. Et alors, à moi la vengeance et la fortune !

Cependant l'Américain ne tarda pas à faire une découverte qui lui inspira de sérieuses réflexions.

Un matin, il s'était promené plusieurs heures de suite, à travers le camp, entrant de temps à autre sous une yourte boire un verre de koumis, et distribuant, çà et là, des pièces de menue monnaie aux enfants et aux femmes occupées à traire les juments et les brebis.

L'envie lui prit de s'aventurer dans le marécage de roseaux secs qui s'étendait à perte de vue, pour tâcher d'abattre une outarde ou un cygne sauvage.

Mais, il avait à peine fait quelques mètres hors de l'enceinte des tentes, qu'un cavalier courut après lui, le prit par le bras et le ramena doucement, malgré ses protestations, jusque dans l'intérieur du camp.

Jonathan, que ses études acharnées avaient enfin mis à même de comprendre, et de parler un peu le dialecte tartare, demanda au cavalier pourquoi il ne fallait pas s'éloigner du camp.

– Notre chef l'a défendu, répondit le Kirghiz. Il craint que vous ne soyez attaqué, et il nous a commandé de ne jamais vous laisser vous éloigner des tentes. Vous êtes sous sa protection.

Jonathan eut beau insister, il ne put tirer de son interlocuteur aucun autre renseignement.

Il revint à sa tente, sans savoir au juste s'il était prisonnier ainsi que ses compagnons, ou si la défense de quitter le campement devait au contraire être considérée comme une preuve du bienveillant intérêt que Tadji portait à ses hôtes.

Van der Schoppen, à qui Jonathan raconta ce qui venait de lui arriver, se montra partisan de la première hypothèse.

– Je crois, dit-il, que nous sommes bel et bien prisonniers. Les Kirghiz sont d'une extrême cupidité. Dans l'espoir de tirer une rançon de leurs ennemis, ils ne se décident à les tuer que quand il leur est tout à fait impossible de les prendre vivants. C'est même pour cette raison que nous n'avons reçu que très peu de blessures dans le dernier combat soutenu contre la troupe commandée par Philip Myrtall.

L'incertitude où se trouvèrent les explorateurs de savoir s'ils étaient libres ou captifs, vint encore s'ajouter à leurs autres ennuis.

L'état des malades allait plutôt en empirant.

L'aigre bise de l'Himalaya, s'engouffrant sous le feutre des tentes, glaçait les malheureux Européens qui n'avaient pas été, comme les Kirghiz, habitués dès l'enfance à camper au milieu des glaciers et à dormir, en plein hiver, sans autre oreiller que la selle de leurs chevaux.

Le docteur Rabican toussait. M. Bouldu avait des attaques de rhumatisme. Yvon et Van der Schoppen, lui-même, avaient perdu l'appétit.

Jonathan voyait avec joie arriver le moment, où tous les membres de l'expédition seraient moribonds ou malades. Mais, cette fois encore, il fut déçu dans ses criminelles espérances.

Il y avait bientôt trois semaines que la caravane s'était arrêtée près des tentes de Tadji, lorsqu'un soir, Chady-Nouka se présenta dans la yourte qu'occupaient M. Bouldu et Van der Schoppen.

Accroupis autour d'un plat de fer rempli de charbon, leurs dents claquaient de fièvre et de froid, malgré l'épaisseur des couvertures de feutre dont ils étaient drapés.

Chady-Nouka fit signe à Van der Schoppen de le suivre.

Le professeur, croyant que M. Rabican le demandait, se leva aussitôt. Mais, à sa grande surprise, ce ne fut pas vers la tente du docteur que Chady-Nouka le conduisit, ce fut vers la yourte de drap rouge qu'occupait Tadji.

En entrant, le professeur Van der Schoppen se trouva en face d'un lugubre spectacle.

À la lueur d'une veilleuse, formée d'une mèche de jonc qui trempait dans une tasse de cuir remplie de suif de mouton, il aperçut le khan étendu sur des feutres et tout couvert de sang.

Il avait le tibia brisé en trois endroits.

Sa jambe n'était plus qu'une bouillie de chair mêlée de petits fragments d'os. D'une pâleur livide, le khan semblait à chaque instant près de s'évanouir, et la douleur lui arrachait, de minute en minute, des gémissements plaintifs.

Chady-Nouka expliqua, dans le mauvais français qu'il avait fini par apprendre dans ses entretiens avec Yvon et Jonathan, que Tadji, s'étant aventuré seul dans la montagne, avait été à demi écrasé par un bloc de rocher détaché du sommet d'une falaise granitique.

Son cheval avait été tué ; et ses hommes avaient eu toutes les peines du monde à rapporter leur khan dans sa yourte.

Il soupçonnait les Kirghiz – vaincus dans leur lutte contre les Européens – d'avoir fait rouler sur lui ce quartier de roc.

Van der Schoppen examina la blessure et vit qu'il n'y avait pas de temps à perdre.

– Vite, ordonna-t-il à Chady-Nouka, allez chercher le docteur Rabican. Qu'il apporte ses instruments, et tout ce qu'il faut pour une opération.

Le docteur arriva presque aussitôt. Il ne jeta qu'un coup d'œil sur la blessure.

– L'amputation est nécessaire, dit-il simplement.

Et il disposa son appareil à chloroforme et ouvrit sa trousse.

Mais, quand Tadji vit reluire l'acier brillant des bistouris, des scalpels, des couteaux de dissection et des scies anatomiques, il se mit à pousser des cris lamentables.

Ses yeux se remplirent de grosses larmes.

Le docteur Rabican eut beau lui expliquer, par l'entremise de Chady-Nouka, la nature et l'urgence de l'opération qu'il allait subir, le vieux Kirghiz continua de pleurer sans répondre une seule parole. Les serviteurs kirghiz étaient consternés ; le docteur Rabican et Van der Schoppen eux-mêmes, plus émus qu'ils ne voulaient le paraître.

Le docteur s'était remis à étudier de près l'horrible blessure de la jambe.

Il marmottait entre ses dents :

– Après tout... oui... pourquoi pas ? Le genou, le pied et la cheville sont intacts.

– Que dites-vous ? demanda Van der Schoppen qui n'avait jamais eu beaucoup de goût pour la chirurgie.

– Je crois, répondit le docteur en qui l'instinct scientifique reprenait, pour un instant, le dessus, qu'on pourrait éviter l'amputation. Autrefois, à l'institut de Saint-Cloud, j'ai mené à bien une opération du même genre.

– Et comment feriez-vous ?

– J'enlèverai toute la partie de l'os qui est brisée et je la remplacerai par un autre os pris à un animal quelconque. Je rapprocherai les chairs. La jambe sera maintenue dans un appareil ; et ces Tartares ont une telle vitalité, qu'au bout d'un mois, j'en suis sûr, il n'y paraîtra plus.

– Essayons ! s'écria Van der Schoppen enthousiasmé ; l'opération est magnifique !...

– Essayons, je veux bien, mais à condition que le malade y consente.

Chady-Nouka fut chargé d'expliquer clairement au blessé ce dont il s'agissait.

Tadji devint très attentif en apprenant qu'il ne serait pas nécessaire de lui couper la jambe, et que, même, il ne resterait pas boiteux.

Il se montra tout à fait décidé, lorsque le docteur Rabican lui eut garanti qu'il n'éprouverait aucune douleur et que l'opération se ferait pendant son sommeil.

Immédiatement, on se mit à l'œuvre.

Pendant que Tadji subissait l'influence stupéfiante du chloroforme, le docteur enlevait les esquilles de l'horrible blessure, écartait les chairs, et mettait à nu ce qui restait du tibia.

Sur l'ordre de Chady-Nouka, les serviteurs de Tadji-khan avaient abattu un jeune yack. On en apporta au docteur les pattes de devant encore chaudes. Aidé de Van der Schoppen, il les dépouilla rapidement de la peau, des muscles et des nerfs, tailla de deux coups de scie le tronçon dont il avait besoin, et de deux autres coups de scie enleva un égal tronçon de l'os de la jambe du khan.

Puis, le tibia, complété par le fragment d'os enlevé au yack, fut rajusté et remis en place, après avoir été fortement antiseptisé…

Il fut ensuite réuni au péroné qui était indemne, et recouvert de la chair, des nerfs et de la peau.

Le tout fut entouré de bandelettes antiseptiques, et enfin serré dans un appareil composé de planchettes et de ligatures.

Pour mener à bien cette opération, devenue aujourd'hui courante dans toutes les cliniques de chirurgie, le docteur n'avait mis que onze minutes.

Les Kirghiz le regardaient faire avec une stupeur mêlée d'épouvante.

Cependant Chady-Nouka, sur l'ordre du docteur, fit disparaître les débris anatomiques, lava le sang et remit tout en ordre dans la yourte.

Cela fait, Van der Schoppen arrêta son appareil à chloroforme, qu'il fit disparaître avec la trousse, ainsi que les flacons, dans une des poches de sa robe de feutre.

Quelques minutes après, Tadji-khan rouvrait les yeux, et regardait autour de lui avec surprise.

Il était encore dans cet état d'hébétement que produisent les anesthésiques.

– Tu es guéri, lui dit le docteur Rabican, ou plutôt tu le seras dans quelques jours ; mais il ne faut pas remuer ta jambe sans que je l'aie permis. Je reviendrai te voir demain ; en attendant, bois cette liqueur.

Et il offrait au blessé une tasse de cuir, où il venait de verser quelques cuillerées de chloral.

Tadji but et ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil.

Les jours qui suivirent, Tadji eut la fièvre, comme cela devait arriver ; mais, les bons soins du docteur, secondés par la robuste constitution du Kirghiz, en triomphèrent promptement.

Bientôt, il alla mieux, et accabla son sauveur de protestations d'amitié et de cadeaux.

Dans tout le campement, le docteur Rabican fut vénéré à l'égal d'un dieu.

On dit qu'un bonheur ne vient jamais seul.

Bientôt il fit moins froid.

Cette élévation de température se traduisit par un mieux sensible dans l'état d'Alberte et de Mme Rabican.

Le docteur résolut de mettre à profit cette amélioration inespérée. Il jugea que le moment était venu de gagner ce monastère bouddhique des montagnes, qu'on lui avait dépeint comme un endroit où ses compagnons pourraient trouver le repos, et ses chères malades la sécurité et le confortable nécessaires à leur entière guérison.

Mais, pour partir, il fallait au docteur l'autorisation de Tadji-khan.

Il se rendit donc un matin sous sa tente, et quand les salutations et les formules de politesse eurent été épuisées :

– Tu m'as fait, dit-il, une foule de promesses pour me remercier de t'avoir guéri. Je viens voir si tu es disposé aujourd'hui à me rendre service à ton tour.

– Parle. Tu m'as fait une jambe nouvelle, tu m'as arraché à la mort, la moitié de mes biens est à toi, répondit Tadji d'un ton grave qui ne manquait pas de noblesse.

– Il faut que je parte, dit le docteur avec autorité.

– Tu veux partir ? Notre hospitalité te déplaît donc ? Tu ne te crois donc plus en sûreté parmi nous ?

– J'y suis parfaitement en sûreté ; mais on a dit que nous étions prisonniers, que tu ne nous gardais ainsi que pour vendre plus tard notre liberté contre une rançon. Je te demande de me dire ce qu'il peut y avoir de vrai dans tout cela ?

Tadji avait rougi imperceptiblement à ces dernières paroles, que Chady-Nouka venait de lui traduire.

– Il n'y a rien de vrai dans tout cela, répondit-il vivement. Tu m'as sauvé ; il ne peut être question pour moi de mettre à prix ta liberté. J'aurais voulu te retenir plus longtemps ; il m'eût été agréable de t'avoir pour hôte jusqu'au retour de la belle saison ; mais, puisque tu veux partir, tu es libre.

– Je savais bien que tu étais un homme juste. Mais, puisque je pars, je voudrais que tu m'accordes une escorte de quelques cavaliers.

– Tu les auras. De quel côté te diriges-tu ?

– Je voudrais arriver au monastère des Lamas, que l'on m'a dit se trouver à trois journées de marche d'ici. Là, je pourrai me reposer avec mes compagnons.

– Tu auras l'escorte et les guides que tu demandes...

– Tu peux partir aujourd'hui si tu veux, et je ne te renverrai point sans de riches présents.

Tadji et le docteur se séparèrent en se jurant une éternelle amitié. Le docteur n'avait voulu accepter de son malade qu'un pot de porcelaine cerclé d'argent de provenance chinoise, dont la forme baroque et le travail curieux l'avaient séduit. En échange, il laissa au Khan un superbe revolver à six coups et lui apprit la manière de s'en servir. Aucun cadeau ne pouvait faire plus de plaisir au chef tartare. Il pourvut avec célérité à tout ce qui était nécessaire à la caravane ; et il désigna quatre cavaliers intrépides pour l'escorter et un vieillard pour servir de guide.

La première journée de voyage se passa sans aucun incident : les cavaliers et le guide marchaient en tête de la colonne, en observant un profond silence, et obéissaient docilement aux injonctions que leur transmettait le docteur par l'intermédiaire de Chady-Nouka.

La caravane traversa d'abord des marais glacés couverts de mousse et de grands roseaux. Les marais dans cette région sont dans beaucoup de cas formés par d'anciens lacs qui ont été peu à peu envahis par les mousses et les végétations aquatiques qui, en s'épaississant, arrivent à former une sorte de couverture flottante composée de tourbe et de débris de plantes à demi-carbonisées.

La traversée de ces marécages est très dangereuse en été, car il existe, de place en place, des endroits profonds, sortes de puits que les végétaux n'ont pu combler et que la fallacieuse verdure qui les recouvre rend très périlleux pour les voyageurs. Mais, à cette saison, la glace avait assez d'épaisseur pour qu'on pût traverser ces marécages en toute sécurité.

Yvon Bouldu et Chady-Nouka profitèrent de leur passage dans cette région pour abattre quelques douzaines de canards sauvages, de pilets, de vanneaux et de sarcelles. La chair noire et

serrée de ces volatiles, un peu maigres, fut très appréciée des voyageurs.

Après ces marais, on aborda brusquement des pentes boisées : dans ces forêts dominaient le sapin ordinaire, le bouleau, le tremble, le pin mélèze (*Larix siberica)* et le cèdre de Sibérie *(Pinus cembra)* qui produit de petites noisettes très agréables au goût. Il en restait encore dans les endroits abrités, ou mêlées à la mousse qui couvrait le sol. Yvon en recueillit une certaine quantité à l'intention d'Alberte et de Mme Rabican.

Sur le sol humide étaient étendus d'immenses troncs renversés par l'ouragan, ou tombés de décrépitude et pourrissant sur place ; la surface en était couverte d'une épaisse couche de mousse cédant à la moindre pression ; par-dessous le tronc était vide. Ces arbres à demi pourris servaient de sol à des touffes de fougères et à des colonies entières de champignons à large chapeau.

Cette forêt qui, dans la belle saison, devait être magnifique, n'offrait que des amas de feuillages à demi décomposés, recouverts, çà et là, d'une mince croûte de neige.

L'itinéraire de la caravane dans ces forêts était extrêmement varié. Tout en serpentant parmi d'énormes blocs de pierre disséminés de place en place, le sentier tantôt s'abaissait subitement au fond d'un ravin abrupt et pierreux, tantôt s'élevait sur un rocher presque vertical. À droite et à gauche, entre les arbres, on apercevait de gigantesques troncs couverts d'une vieille mousse brune. De loin, ils ressemblaient si bien à des ours, qu'à la grande joie de M. Bouldu, Yvon mettait involontairement la main à son revolver. Quelquefois, la forêt était interrompue par de nouveaux marais, où les chevaux et les yacks s'enfonçaient jusqu'au-dessus des genoux ; ou bien c'était des fossés à franchir, vu que l'épaisseur de la forêt ne permettait en aucune façon de faire un détour.

Pendant toute cette journée Jonathan, tout entier à ses projets, n'avait pas prononcé une parole.

Le soir, on fit halte sur la rive d'un torrent, dont les eaux glacées formaient d'éblouissantes stalactites. Le cours d'eau était comme encaissé dans d'immenses roches grises, d'origine calcaire, entassées les unes sur les autres dans un désordre bizarre.

Ces roches offraient un certain abri : bientôt le campement y fut installé, et les oiseaux aquatiques tirés le matin ne tardèrent pas à se dorer devant la flamme claire, embrochés sur des baguettes de bouleau.

Après ce repas, arrosé de thé bouillant, chacun alla goûter un repos bien mérité.

Mme Rabican et Alberte avaient assez bien supporté les fatigues de la marche. Quand au docteur Van der Schoppen, il émerveillait tout le monde, même Chady-Nouka et même les guides indigènes, par la vigueur de son appétit.

Le lendemain, on se remit en marche à travers un paysage désolé. C'était, partout, des rocs chauves, de maigres bouquets de cèdres et de mélèzes. De crainte de s'égarer, les guides suivaient autant que possible les rives du torrent dont la caravane remontait le cours.

Chady-Nouka toujours en quête d'une bonne occasion, ne tarda pas à disparaître dans les crevasses de rochers, qui mesuraient cinquante mètres de haut et jalonnées, pour toute verdure, de quelques arbres isolés et rabougris. Mais il revint au bout de quelques instants, et annonça la découverte d'une tanière d'ours.

L'ours gris de l'Himalaya, le même que l'on rencontre aussi en Sibérie, fait pendant la saison froide, comme les marmottes, une sieste d'au moins six mois. Sa fourrure devient alors plus épaisse et plus belle ; et c'est généralement à cette époque que

les tribus de la steppe et les chasseurs russes préfèrent l'attaquer.

Le repaire que l'ours se construit lui-même dès les premiers froids, a pour base une grosse branche d'arbre couchée horizontalement sur le sol. Aux rameaux de cette branche qui forment angle droit avec la terre, l'ours ajoute d'autres broussailles et des poignées de feuilles mortes qu'il ramasse par terre avec ses pattes de devant, dont il se sert comme de mains.

Cet amas de branchages finit par constituer une sorte de voûte que la chute des neiges et les premières gelées viennent encore solidifier.

L'ours occupe ce repaire seul quand c'est un mâle, avec ses petits quand c'est une femelle. Une fois tapi sous cet amas de branchages et de neige amoncelés, l'ours ferme l'ouverture qui lui a livré passage, et il attend la fin de la mauvaise saison en se léchant les pattes et en vivant philosophiquement aux dépens de sa propre substance.

Dans beaucoup de cas, l'ours s'évite tous ces travaux de construction, en utilisant un abri naturel tel qu'une caverne ou une anfractuosité entre les grosses racines d'un vieil arbre.

– Mais, demanda le docteur Rabican, à qui Chady-Nouka exposait tous ces détails, un ours ainsi terré doit être fort difficile à découvrir par les chasseurs.

– Nullement, lui fut-il répondu. Voici comment on le découvre. La chaleur de l'animal et sa respiration font fondre la neige à travers les interstices des broussailles, ce qui produit à l'extérieur de petits glaçons d'une forme et d'un aspect parfaitement caractéristiques. Quand les chasseurs, errant à travers les bois, aperçoivent ces glaçons à la surface vierge de la neige qui recouvre le sol, ils n'ont pas la moindre hésitation et, après avoir bien remarqué l'endroit, ils retournent à leur village en poussant des cris de triomphe. Puis ils reviennent avec des

chiens spécialement dressés, et démolissent la tanière de l'ours à coups d'épieu ferré. L'ours, surpris et harcelé par les chiens, est abattu à coups de fusil ; mais il ne manque pas, en Sibérie et surtout dans l'Himalaya, de chasseurs assez téméraires pour attaquer l'ours gris, armés d'un simple poignard. Le chasseur s'entoure le bras et la main gauche d'une forte corde et pendant que l'ours mord avec fureur cette espèce de cuirasse et essaie vainement de l'entamer l'homme, de son autre main restée libre frappe l'animal droit au cœur.

– Et que peut valoir une peau d'ours gris ? demanda Jonathan qui ne s'intéressait guère qu'aux questions pratiques.

– Environ quatre-vingts à cent roubles ; et l'on en a vu atteindre jusqu'à cent cinquante et même deux cents roubles.

– Maigre somme pour risquer sa peau, répartit flegmatiquement le Yankee. Vous pouvez bien y aller tout seul ; ce n'est pas moi qui vous accompagnerai.

Yvon Bouldu ne partageait nullement l'avis de Jonathan ; et il demanda avec tant d'insistance, à son père et au docteur Rabican, la permission d'aller chasser l'ours gris, que celui-ci finit par y consentir, mais à condition que le professeur Van der Schoppen, dont la force et le courage avaient déjà plus d'une fois été mis à l'épreuve, serait de la partie. Chady-Nouka avait d'ailleurs affirmé que la chasse ne présentait aucun danger, à condition qu'on fût prudent et bien armé.

Aussitôt après le déjeuner, les chasseurs se mirent en route. Chady-Nouka leur fit gravir un chemin presque perpendiculaire ; plus ils montaient plus la route devenait ardue, presque impraticable. On voulait un ours à tout prix ; mais M. Van der Schoppen, tout essoufflé trouvait qu'on le payait d'avance un peu cher.

Parvenu au sommet d'une crête très élevée, Chady-Nouka se dirigea sans hésiter vers une succession d'angles saillants qui

surplombaient et s'arrêta devant une caverne dont l'ouverture mesurait quelques mètres à peine, et qui s'enfonçait dans le roc.

– C'est ici, déclara-t-il gravement.

– Il paraît, fit remarquer le professeur Van der Schoppen, que notre ours est de ceux qui préfèrent se choisir une habitation toute construite que de s'en bâtir une eux-mêmes. Cet intéressant plantigrade ne doit pas avoir le goût du travail.

– Vous pourriez peut-être le lui inculquer à l'aide de votre méthode, répondit Yvon en souriant.

– Qui sait ? murmura le professeur Van der Schoppen, en contemplant tout pensif le paysage désolé.

Cependant, Chady-Nouka avait appuyé sa carabine contre la paroi du rocher et s'était mis à recueillir une grande quantité d'herbes sèches, qu'il entrelaçait de façon à en faire une sorte de longue mèche ; puis, il visita une dernière fois sa carabine et fit signe à ses compagnons de se tenir à quelque distance de l'orifice de la caverne.

Enfin, il alluma sa torche improvisée ; et traînant son arme après lui, rampant sur les mains et sur les genoux il s'enfonça dans l'antre comme une couleuvre. Yvon et le professeur Van der Schoppen ne purent réprimer un frisson.

Pendant plusieurs minutes ils n'entendirent que le bruit de la carabine traînant sur le roc. Puis, le silence se fit. Le cœur d'Yvon battait à se rompre dans sa poitrine.

Brusquement, il y eut une détonation sourde, que répercutèrent longuement les échos de la montagne. Un nuage de fumée s'échappa de l'ouverture de la caverne ; puis, Yvon et le professeur Van der Schoppen perçurent un puissant souffle, rauque et haletant, qui devint de plus en plus distinct. Bientôt, un mufle ensanglanté apparut, et une énorme masse grise s'enfuit en dégringolant à travers les rochers.

Postés à quelques pas de la tanière, Yvon et Van der Schoppen auraient pu tirer sur l’ours dès son apparition ; mais ils craignaient de le faire rentrer dans sa tanière, furieux d’une seconde blessure peut-être insuffisante pour le tuer, et d’exposer en ce cas l’héroïque Chady-Nouka à de terribles représailles.

Yvon et son compagnon se dissimulèrent donc contre le roc, et attendirent que le redoutable animal se fût éloigné de quelques mètres. Alors, ils se rapprochèrent et, barrant de leurs corps l’ouverture de la caverne, ils tirèrent successivement quatre coups de carabine à balle explosible, sans cependant retarder la fuite de l’ours. Bien qu’il fût certainement blessé à mort, comme l’attestaient ses sourds grognements, l’ours continuait à détaler de la même allure entre les rocs.

Bientôt Chady-Nouka, toujours rampant, apparut au seuil de l’antre. Il n’avait pas une égratignure, et un sourire de triomphe illuminait sa naïve physionomie.

Par une pantomime rapide, il fit comprendre à ses compagnons qu’il continuait la poursuite de l’ours et il dégringola à son tour à travers les rocs.

Yvon et le professeur Van der Schoppen le suivirent, mais d’un peu loin, car ils ne possédaient pas son agilité. Bientôt ils virent Chady-Nouka charger sa carabine tout en courant, mettre un genou en terre, ajuster et faire feu.

Puis il reprit sa course, chargeant et tirant alternativement, sans donner à l’ours une minute de répit.

Yvon et le professeur Van der Schoppen venaient d’escalader un amas de pierres, lorsqu’ils entendirent le bruit d’un nouveau coup de feu. Quelques minutes après, ils retrouvèrent Chady-Nouka, assis sur une roche et fort occupé à nettoyer sa carabine.

Il leur indiqua du doigt une pente escarpée, d'où le carnivore plantigrade semblait regarder les chasseurs, comme un prédicateur du haut de sa chaire. Blessé et reblessé, criblé de balles, il avait encore eu la force de tenter ce suprême effort et de gagner cet endroit relativement inaccessible d'où il semblait narguer ses ennemis.

– À mon tour cette fois, s'écria Yvon Bouldu avec exaltation.

Et, quoiqu'il fût légèrement vexé d'en être réduit à terminer les jours d'une bête déjà blessée à mort, Yvon épaula sa carabine et visa longuement.

Le coup partit : l'ours dégringola de son observatoire avec une balle dans la tête.

Chady-Nouka s'avança, le poignard à la main, et se mit en devoir de dépouiller et de dépecer l'ours gris avec une dextérité qui prouvait une longue habitude.

Dans l'ours, comme dans le cochon de Monselet, tout est bon. Les pattes et les jambons sont vantés par les gourmets ; la hure est également très recherchée ; la graisse, très fine et très blanche, ne rancit jamais et donne un goût délicieux aux préparations dont on l'assaisonne. Il n'est pas jusqu'aux entrailles dont on ne prépare des tripes très appréciées.

Pendant que Chady-Nouka terminait son travail, et que le professeur Van der Schoppen fumait sa pipe, Yvon Bouldu avait tiré son album, et prenait un croquis du champ de bataille tel qu'il lui était apparu quelques instants auparavant, c'est-à-dire Chady-Nouka assis sur sa pierre et, plus haut, l'ours ayant l'air de le narguer du haut de son observatoire. Dans un coin l'on apercevait la doctorale figure du professeur Van der Schoppen, dont Yvon avait assez bien attrapé la ressemblance.

– Vous reconnaissez-vous ? demanda Yvon en présentant son croquis.

– Oui ! pas mal ! fit le professeur.

Puis il ajouta après un moment de silence, car ses idées étaient toujours très lentes.

– Seulement il y a un défaut.

– Lequel ?

– Eh bien, mon cher ami, votre dessin pèche par un manque d'observation, je dirai même de philosophie.

– Allons donc !

– Vous m'avez fait des mains ridiculement exiguës et mesquines. Vous oubliez que je suis un adepte pratiquant du dogme kinésithérapique.

Et il brandit ses formidables poings à quelques pouces du visage de son interlocuteur.

Yvon s'empressa de prendre le large pour laisser au professeur Van der Schoppen l'espace nécessaire à sa gesticulation frénétique ; et il se confondit en excuses, afin de ne pas s'attirer dans l'avenir une correction kinésithérapique. Cependant Chady-Nouka avait terminé sa tâche.

– Très gras, cet ours ! s'écriait-il. Magnifique ! Fourrure superbe !

– Et comment ne vous a-t-il pas étouffé dans la caverne ? demanda le professeur Van der Schoppen.

– Ah ! ah ! répondit Chady-Nouka en riant aux éclats.

Il raconta alors qu'après avoir rampé pendant l'espace de quelques mètres, il s'était relevé, toujours sa torche à la main, au fond d'une vaste grotte à la voûte très élevée. Dans les ténèbres, il avait vu briller, comme deux charbons ardents, les deux yeux de l'ours. Immédiatement, il avait fait feu.

Malheureusement, la balle était allée s'aplatir sur la joue de l'animal. Furieux, l'ours s'était élancé, les griffes en avant, en poussant un grognement terrible. C'est alors que Chady-Nouka, sans perdre son sang-froid, s'était tapi dans un enfoncement du rocher, et avait secoué sa torche enflammée au-dessus du mufle de l'ours.

Épouvanté, brûlé, celui-ci s'était enfui, abandonnant son repaire à l'envahisseur.

Le campement n'était qu'à une demi-heure de marche, et la capture de l'ours n'avait pas demandé plus d'une heure.

Pesamment chargés du produit de leur chasse, Yvon et ses compagnons se hâtèrent de redescendre les pentes escarpées du ravin, et se dirigèrent vers la mince colonne de fumée qui signalait l'emplacement du feu allumé sur les bords du torrent, auprès duquel la caravane avait fait halte.

Tout le monde fit fête aux chasseurs. On décida que les morceaux les plus honorables de l'ours gris seraient servis à la prochaine halte.

Alberte et sa mère se réjouirent de la conquête de la magnifique fourrure qui allait leur fournir une chaude couverture pour les nuits glaciales du bivouac.

Ce jour-là, on se remit en marche, après la halte du déjeuner, beaucoup plus tard que de coutume. La route suivie devenait âpre et difficultueuse. C'étaient des amoncellements abrupts de rocs, des vallons désolés, où des torrents glacés se suspendaient à la cime des falaises granitiques comme de mélancoliques panaches...

Dans les maigres bouquets de bois qui s'étendaient çà et là, c'était un silence de mort : pas un son, pas un cri d'oiseau. Ce silence, ainsi que le crépuscule qui régnait sous les vastes branchages de la forêt, remplissait l'âme des voyageurs d'une sorte de terreur.

Mme Rabican et sa fille furent surtout sensibles à cette pénible impression. À la mélancolie du décor venaient s'ajouter les fatigues de la route. C'étaient des fourrés inextricables, des sentiers que le gel rendait glissants, des clairières encombrées par des monceaux de pierres éboulées et par des amas d'arbres déracinés par l'ouragan.

À l'horizon, on voyait comme une mer de chaotiques sommets dont les pics ondulaient comme des vagues : l'on eut dit un océan dont les flots en révolte se fussent trouvés tout à coup pétrifiés en pleine tempête. À la nuit, on fit halte près d'un bouquet de bouleaux ; et le froid était tellement vif que tout le monde dut dormir, roulé dans des couvertures de feutre et dans des fourrures, auprès du brasier que l'on avait allumé en abattant de jeunes arbres.

Le lendemain, on atteignit un plateau boisé où le chemin devint moins fatiguant. Les yacks marchaient avec plus d'entrain : aux haltes, ils s'arrêtaient pour gratter la neige qui couvrait le sol et pour déterrer des mousses, des lichens, de maigres touffes de gazon, dont ils se repaissaient avidement.

Le paysage était devenu moins tourmenté et plus grandiose. C'était un gigantesque cirque de montagnes, qu'encadraient dans le lointain les pics bleuâtres couverts de neiges éternelles.

Ce jour-là, on se sustenta des reliefs de l'ours, qui, la veille, avait été trouvé délicieux. Dans l'après-midi, Yvon abattit un renard noir à reflets bleutés et à filets d'argent, de ceux qui sont le plus estimés dans le commerce des fourrures. Yvon l'offrit galamment à Alberte, qui se promit de le faire transformer en « boa » une fois qu'ils seraient de retour en France.

– Si toutefois nous avons le bonheur d'y revenir ! s'écria M. Bouldu d'un air maussade.

Personne ne releva cette remarque pessimiste ; et contrairement aux prévisions du météorologiste, qui depuis le combat avec les Kirghiz était plein de méfiance, la halte du soir eut lieu sans incident, dans un vallon abrité, et le reste du voyage s'acheva sans encombre.

Le lendemain, trois jours après avoir quitté les tentes de Tadji, les voyageurs se trouvèrent en vue du monastère bouddhique de Balkouch-Tassa.

V

LE YANKEE ET LE LAMA

Le monastère de Balkouch-Tassa était bâti dans un site singulièrement sauvage et pittoresque.

De trois côtés, il était abrité contre les vents, par trois montagnes aux cimes escarpées. La quatrième face donnait sur un précipice abrupt, au fond duquel on entendait gronder un torrent.

Nul paysage n'eût pu être mieux choisi que cette chartreuse bouddhique, pour le recueillement et la méditation.

On n'y accédait que par un seul sentier, qui courait en lacets à travers les ravines.

L'escorte kirghiz prit congé de la caravane à l'entrée du sentier. Les explorateurs se trouvèrent de nouveau livrés à leurs propres ressources.

Au milieu de ce grandiose décor de vallées et de rocs neigeux, ils apercevaient, à une centaine de mètres au-dessus de leurs têtes, les bâtiments bas et longs du monastère.

À la porte, ils furent reçus par un jeune lama à la mine intelligente et rusée qui les conduisit, avec force politesses, dans la partie du monastère destinée à recevoir les étrangers.

Les bâtiments étaient vastes, séparés entre eux par de grandes cours carrées où, malgré la rigueur du climat, végétaient quelques arbustes.

Les chambres, qui furent assignées aux voyageurs, étaient au nombre de trois. Elles étaient meublées avec une simplicité qui n'excluait pas entièrement le confortable. De grands poêles de brique, à la mode russe, y entretenaient une douce chaleur. Il y avait des tables et des bancs, des plats en fer et des écuelles, enfin d'autres objets qui prouvaient que les lamas du couvent s'étaient trouvés en rapport avec les nations de l'Occident.

Le jeune lama invita ses « illustres hôtes » à se reposer. Il les assura qu'on prendrait grand soin de leurs montures, et que leurs bagages seraient soigneusement déposés dans leurs chambres sans qu'ils eussent à s'en occuper.

Peu d'instants après, deux vieux bonzes, vêtus de robes gris cendré, et à qui leur crâne rasé et leurs larges oreilles donnaient un air de niaiserie béate, apportèrent, sur un vaste plateau de bois, les aliments destinés aux hôtes.

Bien que les Bouddhistes fassent profession de respecter la vie des animaux, et d'être végétariens, le repas comprenait un excellent pilaw de mouton, accommodé au riz et au safran.

Il y avait aussi des petits pains d'avoine, des bouteilles de vin de riz, certainement importées de Chine, et de grosses théières de cuir cerclées de métal et remplies d'un excellent thé vert, bien supérieur à l'amer et désagréable thé en brique, le seul que l'on trouve sous les tentes des Tartares nomades.

On n'avait même pas oublié le tabac.

Un grand pot de porcelaine en était rempli ; et des pipes chinoises, en racine de bambou, furent apportées par le jeune lama à la fin du repas.

Les voyageurs avaient mangé de grand appétit.

Pour la première fois depuis des jours, ils se trouvaient en sûreté dans un endroit où l'hospitalité semblait aussi large que recherchée.

Le docteur Rabican était presque joyeux. Alberte et sa mère avaient assez bien supporté la dernière étape.

Il espérait qu'après quelques jours de repos et de bons soins, leur guérison serait complète.

De plus, le docteur avait l'espoir que le supérieur du monastère pourrait lui donner des nouvelles des naufragés de *la Princesse des Airs*.

Il savait que les lamas, dont tous les couvents sont en fréquents rapports entre eux, sont admirablement informés de tout ce qui se passe entre l'Inde et la Sibérie. Il n'ignorait pas que beaucoup de prêtres bouddhistes sont d'esprit très large et de mœurs douces.

Il ne désespérait pas d'intéresser quelqu'un d'entre eux au but de l'expédition. Au besoin il citerait le nom d'Okou, parlerait du service qu'il lui avait rendu en le guérissant, et du précieux passeport qui en avait été la récompense.

Après le repas, le docteur Rabican, par l'intermédiaire de Chady-Nouka, entra en conversation avec le jeune lama qui leur avait servi d'introducteur.

– Soyez assuré, lui dit-il, de notre reconnaissance, pour votre généreuse hospitalité. Nous savons que ceux de votre religion sont charitables envers tous les hommes ; mais, comme nous ne sommes pas des voyageurs dépourvus de ressources, nous tenons à ne pas être entièrement à votre charge, pendant le temps que la nécessité de nous reposer va nous forcer de passer dans votre monastère.

Le jeune lama fit le meilleur accueil à la proposition du docteur.

– Vous avez parlé, dit-il, en homme plein de prudence et de charité. Il est raisonnable que les plus riches paient pour les plus pauvres. Cependant, comme ce monastère n'est pas une

hôtellerie, il ne m'appartient pas de vous fixer un prix. Vous laisserez l'offrande qu'il vous conviendra.

Le docteur Rabican offrit cinq roubles d'argent pour chaque journée de séjour, ce dont le lama se montra excessivement satisfait.

– Ne pourrais-je, demanda le docteur, être présenté à votre supérieur ? Je serais heureux de m'entretenir avec lui.

– Pour le moment, cela est impossible. Il est en méditation pour plusieurs jours, et il a déclaré ne vouloir être troublé par personne ; mais vous le verrez plus tard. En attendant, vous n'aurez qu'à vous adresser à moi pour obtenir ce qui vous sera nécessaire.

La conversation roula ensuite sur les choses de l'Europe et sur celles de l'Empire chinois ; et le docteur fut très surpris de trouver, au fond de ce désert, un interlocuteur très au courant de la politique russe et anglaise dans l'Asie centrale, et même des plus récentes découvertes scientifiques.

– Vous m'étonnez, dit le docteur. Comment êtes-vous si bien informé de toutes ces choses ?

Le jeune lama sourit avec une certaine fatuité.

– Ici, fit-il, nous sommes en relations suivies, d'une part avec H'Lassa, notre capitale religieuse, d'autre part avec les Khans de la plupart des peuplades nomades de la steppe. Enfin, il passe souvent par ici des caravanes chinoises ou russes, qui nous permettent de communiquer avec les nombreux coreligionnaires que nous avons dans l'Inde, la Chine, le Japon, l'Indochine et même la Malaisie.

Le docteur Rabican marchait de surprise en surprise.

Il n'en revenait pas de trouver de la politesse, de l'instruction, là où il s'était attendu à rencontrer ignorance, abrutissement et fanatisme.

Le jeune lama, qui se nommait To-Chi, et le docteur se quittèrent enchantés l'un et l'autre, en se promettant d'avoir ensemble de fréquents entretiens.

Environ une heure après le repas, qui avait eu lieu à midi, To-Chi vint de nouveau trouver ses hôtes et leur proposa de visiter le monastère. Sa proposition fut acceptée avec joie.

La partie la plus remarquable en était le temple, dont le vestibule était orné de gigantesques colonnes de granit aux chapiteaux formés par des feuillages de lotus. Dans le temple proprement dit, dont la nef, dallée de larges tables de granit, était recouverte d'une natte de fils d'argent tressés, siégeaient, tout au fond du sanctuaire, trois statues de Bouddha entièrement dorées et d'au moins cinq mètres de haut.

– Pourquoi, demanda Yvon, le Bouddha du milieu a-t-il les mains croisées et gravement entrelacées sur l'abdomen, tandis que celui de droite a le bras et la main levés, et celui de gauche la main droite seulement étendue ?

– Ces trois Bouddhas, répondit To-Chi, représentent le passé, le présent et l'avenir. Le passé, c'est le Bouddah central, à qui l'Action est devenue étrangère et qui joint ses mains dans la sereine béatitude, dans la quiétude inaltérable à laquelle il est parvenu. Le Bouddha de droite, c'est le Présent, dont le bras et la main droite sont levés pour agir. L'avenir est symbolisé par le Bouddha de gauche ; et le geste seulement ébauché de la main droite montre qu'éternellement il se prépare à l'action.

Le plafond du temple était orné d'une profusion de lanternes, les unes en papier peint et de provenance chinoise, les autres en corne fondue et en cuir fumé devenu diaphane, sans doute de fabrication tartare. Les murs étaient tapissés de bandes de cuir colorié et de satin rouge, couvertes de sentences. Devant les idoles s'étendait un autel chargé de vases à offrandes et de cassolettes en bronze où brûlaient des bâtons de parfum.

Les visiteurs traversèrent ensuite de longs couloirs, bordés à droite et à gauche par les cellules des lamas.

Dans celle d'un vieux religieux qui paraissait au moins centenaire, To-Chi fit voir à ses hôtes un « kouroudou » ou moulin à prières. Ce curieux instrument, dont l'usage commence à disparaître, se compose d'un essieu de fer reposant sur deux petits pivots de bois, assujettis perpendiculairement sur une planchette. Le cylindre est recouvert d'une pièce d'étoffe où sont tracées des formules de prières. Il suffit de mettre en marche l'appareil pour que les oraisons inscrites sur le rouleau s'élèvent jusqu'à la divinité.

La jeune génération bouddhique n'ajoute plus grande créance à ces oraisons, mais on trouve encore au fond du Thibet de vieux lamas fanatiques, qui passent leur journées à faire tourner leur moulin. Dans certaines communautés, on a même construit de ces moulins d'une très grande dimension et mus par une chute d'eau.

Grâce à cette invention ingénieuse, toute une communauté remplit ses devoirs religieux sans fatigue et sans même avoir à s'en occuper.

To-Chi fit aussi visiter à ses hôtes la bibliothèque. Elle renfermait une dizaine de mille de volumes imprimés sur papier de riz et proprement reliés en taffetas rouge.

À part une trentaine d'ouvrages anglais et français, que To-Chi montra avec orgueil, tous ces livres appartenaient exclusivement à la théologie bouddhique. Ils étaient imprimés en chinois ou en sanscrit.

Le docteur Rabican et le professeur Van der Schoppen se réservèrent de les examiner à loisir, et de faire recopier ceux qui pourraient avoir trait à la médecine.

La visite de ce monastère, dont le luxe intérieur contrastait si singulièrement avec le désert glacial et désolé au milieu du-

quel il était bâti, se trouvait entièrement terminée. Les voyageurs avaient tout vu, tout examiné en détail, sauf cependant l'aile des bâtiments où se trouvaient les appartements du supérieur du monastère.

Le jeune lama reconduisit ses hôtes aux chambres qu'ils occupaient, non sans les avoir prévenus obligeamment qu'il leur suffirait de frapper sur un gong disposé à cet effet, pour le voir accourir, prêt à leur fournir tout ce dont ils auraient besoin. Les explorateurs étaient enchantés.

– Décidément, s'écria M. Bouldu d'une voix joyeuse, notre séjour dans ce couvent répond de tout point à nos espérances.

– En effet, approuva le docteur, aucune hospitalité ne pourrait être plus large et plus délicate.

– Nous allons repartir d'ici, dit Van der Schoppen, non seulement reposés, mais engraissés.

– Le fait est, reprit le docteur Rabican, que nous avons véritablement de la chance. Non seulement ma femme et ma fille vont recouvrer, dans peu de jours, leur énergie et leur santé ; mais je vais avoir des renseignements sur mon fils et sur Alban Molifer.

– Vous croyez ? demanda anxieusement Yvon.

– J'en suis sûr, répondit le docteur, ou du moins, presque sûr. D'après la façon amicale dont nous sommes reçus, il est impossible que le supérieur de ce couvent, qui doit être un homme humain et intelligent, ne se mette pas à ma disposition. S'il veut s'en donner la peine, il nous indiquera où sont nos amis. Il ne peut l'ignorer. Dans ce pays, les prêtres bouddhistes commandent en souverains absolus. Nulle police n'est mieux faite que la leur. L'arrivée et le naufrage de *la Princesse des Airs* n'ont pu leur échapper.

Van der Schoppen réfléchissait.

– D’ailleurs, dit-il enfin, en admettant que le lama de ce couvent n’ait jamais entendu parler de *la Princesse des Airs*, il pourra toujours nous indiquer la montagne escarpée, inaccessible même aux Kirghiz, que les dépêches d’Alban nous désignent.

Pendant que le docteur et ses amis s’abandonnaient tout entiers à leurs espérances, Jonathan Alcott, toujours soucieux de ne pas attirer l’attention sur lui, s’était retiré dans la cellule qui lui avait été désignée.

Il était plongé dans une profonde méditation.

– C’est ici, songeait-il, que ma vengeance doit être satisfaite, que le drame doit avoir son dénouement. Le moment est venu, ou jamais, de faire usage du fameux document que j’ai dérobé au docteur et qui porte, paraît-il, le sceau du grand Lama. Je connais maintenant suffisamment les dialectes tartares, pour expliquer au supérieur de ce couvent que les gens qu’il accueille si généreusement sont des espions de la Russie et de la France, qui ne se sont aventurés à travers les montagnes que pour reconnaître les points importants et préparer, dans l’avenir, l’envahissement du « Territoire interdit » et l’établissement du chemin de fer franco-sibérien qui doit rejoindre, dans un proche avenir, l’Indochine française et les possessions de la Russie en Asie.

Jonathan se croyait sûr du succès. Il savait avec quelle jalousie les lamas défendent leurs prérogatives. Sa dénonciation avait donc les plus grandes chances d’être accueillie favorablement.

Le moins qu’il pourrait arriver au docteur Rabican et à ses amis c’était d’être claquemurés, pendant quelques années, dans les cellules d’une prison, ou d’être livrés aux bouddhistes fanatiques des montagnes qui les massacreraient.

Dans les deux derniers cas, le but du perfide Yankee serait atteint.

Après y avoir mûrement réfléchi, Jonathan se décida à agir sans perdre de temps. Le soir même, quand tous ses compagnons furent endormis, il se glissa, à travers les couloirs déserts du couvent, jusqu'à la cellule de To-Chi.

La jeune lama ne dormait pas encore. La tête dans ses mains, il déchiffrait un livre européen qu'il ferma en entendant frapper.

– Vous avez besoin de quelque chose ? demanda le jeune homme.

– Je voudrais parler à votre supérieur, et cela immédiatement.

– Je vous ai déjà expliqué qu'il était impossible de le déranger.

– Il s'agit d'une affaire de la plus haute gravité, dit Jonathan avec insistance.

Comme To-Chi ne paraissait nullement disposé à céder, Jonathan, pour le convaincre, tira de son portefeuille le mystérieux sauf-conduit.

Le jeune lama n'y eut pas plutôt jeté un coup d'œil qu'il s'inclina respectueusement.

– Du moment, dit-il, que vous avez de telles lettres de présentation, je n'ai plus de raisons de ne pas vous conduire en présence de notre vénéré supérieur.

Et il précéda Jonathan, enchanté de voir la bonne tournure que prenaient les événements.

Arrivés à l'autre extrémité du monastère, ils firent halte devant une porte incrustée d'ivoire, à la mode tartare. To-Chi

frappa doucement, dit quelques mots à l'oreille du vieux lama qui vint ouvrir, et se retira pendant que Jonathan était introduit dans les appartements privés du supérieur.

À la suite de son nouveau guide, un vieillard au chef branlant et aux manières obséquieuses, Jonathan traversa plusieurs pièces ornées de cassolettes de bronze et de grands Bouddhas en bois doré.

Il se trouva enfin dans une vaste pièce, qui tenait à la fois du temple et du cabinet de travail.

Des meubles chinois et russes, des armes, des idoles et des livres, y étaient entassés dans un désordre pittoresque.

Devant une table couverte de papiers, un homme au maintien grave, à la face rasée, écrivait à la lueur d'une lampe.

Il était vêtu d'une somptueuse robe de soie noire, et coiffé d'une calotte également en soie noire. Ses doigts maigres, armés d'un pinceau de bambou trempé dans de l'encre de Chine, couraient avec dextérité sur une large feuille de papier de riz, sur lequel il traçait les caractères compliqués de l'écriture chinoise.

À la vue du visiteur qui lui arrivait, il leva les yeux et son visage refléta une profonde surprise.

D'un mouvement rapide et que le Yankee ne remarqua pas, il se recula hors du cercle de lumière projeté par la lampe. De cette façon, ses traits étaient à demi-plongés dans l'ombre.

Le vieux lama qui avait servi d'introducteur, après avoir prononcé quelques paroles à voix basse, était demeuré immobile dans un angle de la pièce, à quelques pas de son supérieur.

– Que désirez-vous ? demanda enfin celui-ci à Jonathan.

Sans s'expliquer pourquoi, le Yankee commençait à être désagréablement impressionné par le silence et la gravité de son

interlocuteur. Cette voix, basse et profonde, l'avait fait tressaillir. Il lui semblait confusément l'avoir entendue déjà.

Mais, attribuant son propre trouble à l'importance de la démarche qu'il tentait, l'Américain retrouva promptement son aplomb et, s'inclinant jusqu'à terre, répondit avec l'accent de l'indignation et de la sincérité :

– J'ai la hardiesse de vous troubler dans vos méditations pour vous sauver d'un grand péril. Bien que je ne partage pas vos croyances, je suis indigné de l'odieuse trahison que ceux que vous avez accueillis comme des hôtes préparent contre vous. J'ai cru que ma conscience m'ordonnait de vous prévenir. Je ne suis qu'un domestique au service des Européens qui sont ici. Je ne suis point leur complice, je ne veux pas l'être, et le hasard seul m'a mis en possession de leurs secrets.

Jonathan attendait avec hésitation l'effet de ces paroles. D'un geste plein d'autorité, le lama lui fit signe de continuer.

Enhardi par cet accueil, Jonathan raconta, en l'entourant de tous les détails vraisemblables qu'il put imaginer, l'histoire d'espionnage qu'il avait inventée.

Le lama demeurait impassible.

Ses yeux seuls, arrêtés sur ceux de Jonathan avec une inquiétante fixité, le fouillaient jusqu'à l'âme, le jetaient dans un trouble étrange.

Le Yankee sentait que ses paroles sonnaient faux, qu'il se trouvait en face d'une puissance supérieure à laquelle il ne lui serait pas possible d'en imposer.

Quand il fut arrivé à la fin de sa dénonciation, il était devenu d'une pâleur mortelle.

Le lama demeurait silencieux et paraissait réfléchir. Cependant il ne quittait pas des yeux son interlocuteur. À la fin, il dit :

– Avez-vous encore la lettre grâce à laquelle vous avez pu être introduit près de moi ?

Jonathan eut l'idée de la refuser. Il sentait maintenant, mais trop tard, que s'il remettait au lama le sauf-conduit dérobé au docteur Rabican, il était perdu.

Mais, il se trouvait à la merci d'une puissance supérieure. En dépit de sa volonté, sans pouvoir désobéir à l'ordre irrésistible qui lui était intimé, il ouvrit son portefeuille et donna la lettre.

En avançant la main pour la prendre, le lama était entré dans le cercle lumineux de la lampe. Jonathan ne put retenir un cri de surprise et d'épouvante.

Il venait de reconnaître, dans le supérieur du monastère de Balkouch-Tassa, Okou, l'énigmatique passager à qui le docteur Rabican avait donné ses soins pendant la traversée de Constantinople à Poti, celui-là même qui avait écrit et scellé de son sceau tout-puissant de plénipotentiaire du Dalaï-Lama, le sauf-conduit que Jonathan venait de livrer si imprudemment.

Le Yankee était devenu blême.

Instinctivement, il avait fait un pas vers la porte ; mais il recula bien vite, en voyant que de ce côté la retraite lui était barrée par une demi-douzaine de vigoureux prêtres qui, pendant qu'il parlait, étaient entrés sans bruit et attendaient, immobiles et respectueux, les ordres de leur supérieur.

Cinq minutes s'écoulèrent, qui parurent à Jonathan longues comme des siècles.

Il aurait voulu parler, expliquer, s'excuser.

Sa voix s'arrêta dans son gosier. Il ne put que balbutier en tremblant des paroles inintelligibles.

Dans la pénombre de la vaste salle, le placide sourire des Bouddhas de porcelaine et de bois doré, devenait un rictus diabolique.

Okou, toujours silencieux et sévère, semblait attendre.

Jonathan, tout en maudissant à part soi son imprudence et sa maladresse, se demandait avec un frisson, quelle terrible torture lui était réservée. Il se rappelait d'épouvantables histoires de supplices chinois : des prisonniers brûlés à petit feu avec tant de lenteur que leurs tourments duraient plusieurs jours, d'autres dévorés tout vifs par des rats affamés.

L'histoire d'un missionnaire, surtout, lui revenait à la mémoire avec une atroce netteté de détails. Ce missionnaire avait eu les mains fermées, puis étroitement cousues dans des gantelets de cuir mouillé. Le cuir en séchant, en se rétrécissant, avait fait pénétrer de force les ongles dans la paume. Les ongles, dans leur croissance, avaient traversé lentement toute la main ; et le malheureux était mort de la gangrène, après des semaines de souffrances.

Jonathan fut bientôt tiré de cette sinistre rêverie et ramené au souci de la réalité.

Le docteur Rabican venait d'entrer, suivi de M. Bouldu, de Van der Schoppen et d'Yvon.

Les voyageurs étaient assez surpris d'avoir été dérangés à une heure aussi indue, et brusquement convoqués par le supérieur du monastère.

Ils n'étaient pas, au fond, sans quelque inquiétude, quoiqu'ils ne pussent se persuader qu'on les eût si bien accueillis, pour leur faire subir ensuite quelque vexations.

Le docteur Rabican, qui marchait le premier, eut une vague intuition de la vérité, à la vue de Jonathan qui, pâle et tremblant, s'offrit d'abord à ses regards.

D'un second coup d'œil, le docteur reconnut son ancien client, qui l'accueillait d'un sourire.

Il aperçut en même temps, sur la table, le précieux sauf-conduit qu'il avait si longtemps et si inutilement cherché.

Brusquement, le docteur comprit tout.

Son intéressant malade était le supérieur du couvent de Balkouch-Tassa, et venait sans doute de découvrir une nouvelle trahison de Jonathan.

Complètement rassuré, il s'avança vers Okou qui, après avoir énergiquement serré la main de son médecin, lui avait fait signe de s'asseoir, ainsi que ses compagnons.

– Mon cher docteur, commença gracieusement le lama – qui s'exprimait en latin – je ne savais pas avoir le bonheur de vous avoir pour hôte. Je suis heureux que l'infidélité de votre serviteur m'ait permis d'apprendre votre présence.

– L'infidélité de notre serviteur ! s'écria le docteur Rabican, en jetant du côté de Jonathan un regard sévère. Cet homme seul, ajouta-t-il, était en effet capable de nous trahir.

– Il l'a essayé, dit le lama. Par malheur pour lui, il ne se doutait guère à qui il allait raconter ses mensonges ; et pour me persuader que vous étiez les espions de je ne sais quel gouvernement européen, il a eu la sottise de se servir du sauf-conduit que je vous avais donné, et qui est de mon écriture. Il vous l'avait dérobé, mais le voici ; je vous le rends avec l'espoir qu'il pourra encore vous être utile.

Le docteur, au comble de la surprise et de l'émotion, reprit le précieux sauf-conduit et remercia son hôte avec effusion.

Pendant toute cette scène, Jonathan n'avait pas dit un mot, pas fait un geste. Son sang-froid et sa résolution habituels lui faisaient absolument défaut. Il avait la tête perdue et se sentait mal à l'aise sous le regard inflexible et glacial du lama.

Cependant, de jeunes religieux avaient apporté un grand plateau de laque chargé de théières, de bouteilles de vin de riz, de confitures chinoises. Ils avaient disposé cette collation improvisée sur un guéridon de porcelaine, en face des Européens.

Les lamas qui entouraient Jonathan Alcott, s'étaient lentement rapprochés de lui.

– Voulez-vous, demanda Okou, que je remette ce misérable entre vos mains ?

– Je vous l'abandonne, fit le docteur Rabican, avec un geste de dégoût.

Quant à M. Bouldu, il montrait le poing à son ancien préparateur, d'un air féroce.

– Qu'on le décapite ! Qu'on le pende ! La ciguë ! le pilori ! le pal ! seront encore des supplices trop doux pour un pareil coquin !... s'écriait-il dans un latin mélangé de barbarismes.

Le lama ne put s'empêcher de sourire. Yvon se taisait, de même que Van der Schoppen, à qui le sort de Jonathan semblait être une chose profondément indifférente.

Okou crut devoir donner une explication.

– Il ne sera point fait de mal à cet homme, dit-il. Bouddha recommande la pitié envers tous les êtres. Je vais seulement le mettre hors d'état de nuire. Il va être enfermé dans une des cellules dont nous nous servons pour amender, par la solitude, ceux des religieux qui ont commis quelque faute.

– Mais, objecta M. Bouldu, ne craignez-vous pas qu'il s'échappe, qu'il ne commette de nouveaux méfaits !

Okou eut un étrange sourire.

– Ce n'est pas à craindre, fit-il. Nous ne lui rendrons la liberté que quand il sera entièrement amendé, ce qui demandera,

j'en ai peur, beaucoup de temps. En tout cas, il ne sortira d'ici que lorsque je serai sûr que vous et vos amis êtes en sûreté en France.

L'angoisse de Jonathan était à son comble. Pendant que les lamas l'entraînaient, il essaya une dernière fois d'attendrir M. Bouldu.

– Mon cher maître, s'écria-t-il d'une voix déchirante, une dernière fois, ayez pitié de moi ! Livrez-moi si vous voulez à la justice française, mais ne me laissez pas entre les mains de ces gens qui vont me torturer, me brûler vif, me faire endurer mille supplices.

Jonathan Alcott ne parlait pas le latin.

Il n'avait, par conséquent, rien compris à la conversation qui avait eu lieu entre Okou et ses hôtes.

Il s'était seulement rendu compte d'une chose, c'est que le docteur Rabican l'abandonnait à la justice bouddhique.

Dans la terreur qu'il éprouvait, il essayait de faire appel une dernière fois au bon cœur de M. Bouldu, qu'il savait aussi prompt à s'apitoyer qu'à se mettre en colère.

Cette fois encore, il faillit réussir.

L'impressionnable météorologiste eut la vision d'un Jonathan écorché tout vif, abreuvé de plomb fondu, et il ne put s'empêcher de murmurer à l'oreille d'Yvon :

– Après tout, on pourrait peut-être remettre ce coquin à la justice française ; et cela dans un but de pure humanité. Je sais bien qu'il n'est guère intéressant ; mais ces prêtres, avec leurs physionomies impassibles et rusées, doivent être féroces.

– Par exemple, mon père, répondit Yvon, vous êtes d'une faiblesse et d'une bonté vraiment incroyables ! Vous mériteriez de devenir de nouveau la victime de ce misérable ! Nous avons

la chance d'en être débarrassés juste au moment où il vient d'échouer dans un nouveau complot contre nous, et vous voudriez que nous nous en chargions de nouveau ! Lui pardonner ! Vraiment ce serait tenter la Providence !

– Je vous affirme, dit d'un ton de bonhommie Van der Schoppen, qui avait entendu la conversation du père et du fils, que pour mon compte, si ce Jonathan, après la dernière tentative qu'il vient de commettre, se trouve de nouveau en ma présence, je lui brûle la cervelle avant toute autre explication.

– Vous aurez raison, approuva Yvon, et j'en ferais autant.

– Après tout, déclara M. Bouldu, sur qui l'opinion de Van der Schoppen et de son fils avait fait impression, ce Jonathan est une canaille. Je l'abandonne à son triste sort.

Pendant ce colloque, celui qui en était l'objet avait, malgré ses exclamations et sa résistance, été entraîné hors de la salle par les prêtres.

Okou et le docteur Rabican s'entretenaient à voix basse, et un jeune lama versait dans les tasses un thé si parfumé que l'atmosphère de toute la pièce s'en trouva embaumée.

Entre ses gardiens, qu'il n'avait pas même la ressource d'apitoyer en leur racontant son histoire, Jonathan Alcott descendit un long couloir en pente raide, qui semblait s'enfoncer dans les entrailles de la terre comme la galerie d'une mine.

Au bout du corridor, il y avait un escalier d'une vingtaine de marches, puis un autre corridor, puis un autre escalier.

– Ils me conduisent à la salle de torture, songea le Yankee en claquant des dents.

Au bout du quatrième corridor, un des prêtres prit à sa ceinture une clef monumentale, et poussa le prisonnier dans une cellule meublée seulement d'un monceau de paille et d'une couverture de feutre.

Puis, Jonathan entendit la porte se refermer, ses geôliers s'éloigner et, malgré son inquiétude, il finit par s'endormir sur son grabat, en rêvant qu'il était condamné à tous les supplices de l'enfer chinois.

Il s'éveilla, le lendemain matin, tout surpris de se trouver en pareil lieu. Puis il rassembla ses idées, reprit conscience de sa situation, et fit le tour de son cachot.

Les murailles, taillées dans le roc vif, étaient d'une épaisseur considérable. Par une étroite meurtrière, il entrevit, à une profondeur vertigineuse, au-dessous de lui, le fond du précipice sur lequel le monastère de Balkouch-Tassa était bâti.

La porte était d'une épaisseur à défier toute tentative d'effraction. Au pied du grabat se trouvait une jatte de farine d'avoine.

Jonathan, qui avait repris un peu de courage, mangea de bon appétit.

– Puisqu'ils me donnent à manger, s'écria-t-il, c'est donc qu'ils ne veulent pas encore me faire mourir !

Cette réflexion lui rendit quelque espérance.

Il était tout étonné qu'on ne l'eût pas déjà mis à mort.

Mais tout, d'un coup, il se releva, comme s'il eut ressenti une secousse électrique et, sans réfléchir qu'on pouvait l'entendre, il s'écria joyeusement :

– Ils m'ont emprisonné, c'est vrai, mais ils ont oublié de me fouiller. J'ai conservé mon argent, mon couteau et mon revolver ; rien n'est encore perdu !

VI

FANTASMAGORIES

Le premier soin du docteur Rabican fut d'expliquer au lama, avec plus de détails qu'il n'avait pu le faire au cours de leurs relations antérieures, le départ et le désastre de *la Princesse des Airs,* la conduite de Jonathan, enfin la façon dont ils avaient été miraculeusement informés de la présence des naufragés sur une des cimes de l'Asie centrale.

Okou écoutait avec une extrême attention, se faisait expliquer minutieusement tout ce qui avait trait aux choses scientifiques.

Quand le docteur eut fini, il ne put s'empêcher de pousser un profond soupir.

– Dans quelques années, dit-il gravement, quand on aura construit beaucoup d'aéroscaphes du genre de votre *Princesse des Airs,* nos solitudes jusqu'ici inviolées, notre « Territoire interdit » seront envahis par les soldats et les commerçants du Vieux-Monde. Il nous faudra soutenir des luttes, pour défendre nos prérogatives et notre pouvoir jusqu'ici demeuré intact, dans cette région de montagnes glacées et de déserts.

– Rassurez-vous, répondit le docteur en souriant. Il se passera encore bien des années avant que votre terrible Plateau Central soit doté de chemins de fer, de télégraphes, et surtout de navires aériens. Mais, ajouta-t-il, j'espère que la mauvaise opinion que vous avez de notre civilisation occidentale ne vous em-

pêchera pas de nous aider à retrouver nos amis et la merveilleuse machine grâce à laquelle ils ont pu parvenir jusqu'ici ?

– Nullement, répartit Okou. Le motif qui vous guide est trop louable, et je vous ai trop d'obligation pour ne pas me mettre entièrement à votre disposition. Ne sais-je pas, d'ailleurs, qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, nos prêtres devront devenir des savants, s'ils veulent conserver leur place dans l'univers nouveau qui s'édifie autour de nous !... Quelques-uns, d'ailleurs, s'y préparent déjà.

Le regard du docteur, suivant la direction de celui de son interlocuteur, rencontra sur la table de travail des traités de chimie et de mathématiques, ce qui ne laissa pas de le surprendre.

Okou secoua la tête modestement.

– Je ne sais pas grand-chose, fit-il. Je tâche seulement de n'être pas plus ignorant que les enfants de vos écoles d'Occident.

Le lama semblait réfléchir.

– Je vais vous faire voir, dit-il enfin avec un sourire de triomphe au docteur et à ses amis, une merveille que votre science de l'Occident est incapable de produire et qu'elle n'est même pas encore arrivée à expliquer. D'ailleurs ce spectacle ne sera pas seulement une inutile distraction. L'homme qui produit les phénomènes merveilleux dont vous allez être témoins est un de ceux qui sont le plus capables de vous fournir des renseignements utiles sur ceux que vous cherchez.

Le lama s'était levé.

Le docteur Rabican et ses amis l'imitèrent, en proie à la plus vive curiosité.

À la suite de leur hôte, ils pénétrèrent dans une salle plus vaste que celle qu'ils venaient de quitter, et qui semblait une sorte d'oratoire.

Le sol en était seulement recouvert d'une natte de paille ; et l'on n'y voyait, pour tout ornement, que quatre grosses lanternes de corne et quatre grandes cassolettes.

Pendant qu'un religieux allumait les lanternes et jetait des parfums sur les cassolettes, le professeur Van der Schoppen, très intrigué par ces préparatifs, demanda au lama ce qui allait se passer.

– Je vais, répondit Okou, vous présenter un de nos religieux, célèbre par sa piété et par ses miracles. Tout jeune, il a visité les monastères de l'Île Sainte[1], les ruines de l'Indoustan couvertes d'inscriptions sacrées, et les cryptes secrètes d'Angkor. Du reste le voici.

Les voyageurs furent étrangement impressionnés par la figure du nouvel arrivant.

Sa face était si desséchée que l'on distinguait, à travers son épiderme mince et diaphane, les moindres détails de son ossature crânienne. Dans sa figure, les yeux seuls semblaient vivre, des yeux immenses, liquides et sombres, véritablement effrayants, des prunelles de médium dans une face de squelette. Le corps était aussi d'une maigreur extraordinaire.

– Regardez, ne put s'empêcher de dire Van der Schoppen au docteur Rabican, il n'y a plus en cet homme que des os et des nerfs. La graisse a disparu, les muscles ne sont plus que de maigres cordes que l'on pourrait compter.

---

[1] L'île de Ceylan.

Okou imposa silence à Van der Schoppen, d'un coup d'œil. Le religieux, après s'être incliné légèrement, s'était dépouillé de sa robe.

Il apparaissait maintenant entièrement nu, d'une maigreur si effrayante, que le docteur Rabican et ses amis en demeurèrent saisis.

Ils se trouvaient véritablement en face d'un cadavre ambulant.

Okou dit en souriant :

– Vous voyez qu'aucune supercherie ne sera possible de cette façon.

Personne ne répondit. Chacun commençait à éprouver un indéfinissable malaise.

Instinctivement, on s'était écarté du nouveau venu qui, après avoir déposé à ses pieds un panier de cuir tressé, s'était assis sur les talons et avait tracé autour de lui un grand cercle blanc.

– Que personne ne dise un mot, et surtout que personne ne franchisse le cercle, ordonna brièvement Okou, qui s'était assis sur une natte et avait fait signe à ses hôtes d'en faire autant.

Tous prirent place en silence.

Les cassolettes lançaient des trombes de parfums. Une atmosphère spéciale, à la fois lumineuse et lourde, avait envahi la salle, qui paraissait maintenant beaucoup plus vaste.

En pleine lumière, au milieu du cercle qu'il avait tracé, le thaumaturge semblait se recueillir en lui-même. On eût dit qu'il avait oublié la présence des assistants.

Bientôt pourtant il se leva, ouvrit son panier, et montra qu'il ne renfermait autre chose qu'une flûte de bambou et une sorte de loque racornie qui paraissait être une peau de serpent.

Laissant le panier entrouvert, le thaumaturge y remit la peau qu'il en avait tirée, et commença à jouer de la flûte. Il joua d'abord un air lent et doux, mais dont la cadence allait en s'accélérant.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que, dans le panier de cuir tressé, ce qui avait paru n'être qu'une peau desséchée se mit à s'agiter comme une chose vivante. Cela s'enfla, se tordit, grossit, s'allongea.

Les spectateurs se trouvèrent en présence d'un épouvantable monstre, qui semblait grossir encore, à mesure que le musicien précipitait le rythme de son air.

C'était un lézard gigantesque qui parut d'abord n'avoir que deux pattes, mais deux pattes énormes et terminées par des griffes pareilles à celles d'un oiseau de proie. Les deux autres pattes, réduites à l'état de moignons, semblaient n'être qu'ébauchées. La gueule du monstre était armée de dents fines et acérées, et sa tête recouverte d'une crête écailleuse.

Affaissés à côté d'Okou, qui essayait de les soutenir de son regard et de son sourire, les voyageurs étaient devenus pâles de terreur.

Ils ne savaient plus s'ils étaient véritablement éveillés, ou s'ils traversaient quelque terrible cauchemar.

Cependant, ils finirent par se rassurer. Van der Schoppen, le premier, remarqua que le monstre, dans ses mouvements, ne dépassait jamais le cercle tracé par la main de celui qui l'avait évoqué.

M. Bouldu fit une remarque plus extraordinaire encore. Il lui fallut faire appel à toute sa force de caractère pour ne pas, immédiatement, en faire part à ses compagnons.

Le fameux reptile qu'il avait devant les yeux n'était autre qu'un animal antédiluvien, le « lœlaps à griffes d'aigle » bien connu des savants qui s'occupent de préhistoire.

La surprise du météorologiste, en face de cette découverte, fut telle qu'il en oublia son effroi.

Cependant, le reptile avait grandi, jusqu'à toucher presque le plafond de la salle. Ses petits yeux, surmontés de crêtes, étaient injectés de sang.

Tout en évitant de s'approcher du thaumaturge, qui continuait impassiblement à jouer de la flûte, il faisait des efforts désespérés, et s'agitait lourdement, pour sortir du cercle où il était enfermé.

Les spectateurs haletaient, dans l'attente de ce qui allait se produire.

Brusquement, la musique changea de rythme.

L'air vif et précipité du début fit place à un air mélancolique et lent, d'une monotonie funèbre.

Aussitôt le « lœlaps », dont les voyageurs entendaient le sifflement sourd, dont ils pouvaient voir à quelques pas d'eux les griffes acérées et compter les multiples écailles, parut éprouver un singulier sentiment de malaise.

Il s'assit sur son arrière-train, flaira avec inquiétude le panier d'où il était sorti, et peu à peu s'engourdit, se rapetissa, et parut ressentir de cruelles douleurs.

Il jetait des regards expirants vers les spectateurs, comme si sa force et sa férocité eussent diminué en même temps que sa grosseur.

Bientôt, ce ne fut plus qu'un inoffensif reptile qui se traîna, moribond, vers son panier, et s'y étendit.

Quelques secondes après, le musicien, dont la cadence était devenue de plus en plus monotone, cessait tout d'un coup de jouer.

Okou dit rapidement au docteur Rabican, qui se trouvait le plus près de lui[2] :

– Vous pouvez maintenant entrer dans le cercle et voir par vous-même qu'aucune supercherie n'est possible.

Le charme était rompu. Les spectateurs, Van der Schoppen en tête, se précipitèrent.

Il n'y avait plus, dans le cercle, que le thaumaturge avec, à ses pieds, la flûte et le panier tressé qui contenait le fragment de peau desséchée d'où était sorti le « lœlaps ».

Van der Schoppen examina curieusement cette peau ; mais il finit par la laisser retomber avec un sentiment d'horreur, en croyant s'apercevoir qu'elle gardait une sorte de frissonnement de la vie momentanée dont la mystérieuse incantation l'avait animée.

Le thaumaturge avait repris sa robe et son panier et s'était retiré, après la même salutation impassible qu'il avait faite en entrant.

Toute la société abandonna la salle, où les fumées exhalées des cassolettes menaçaient de rendre l'air tout à fait irrespi-

---

[2] Un grand nombre de faits du même genre ont été scientifiquement constatés. M. Postel, ancien magistrat à Saigon, a été témoin oculaire d'une de ces résurrections miraculeuses et la raconte dans son livre sur l'Extrême-Orient.

rable ; et l'on rentra dans le cabinet de travail où l'on avait pris le thé.

Leur première stupeur un peu dissipée, les voyageurs discutèrent sur la merveilleuse résurrection dont ils venaient d'être témoins.

– Comment expliquez-vous cela ? demanda malicieusement Okou au professeur Van der Schoppen.

– Je ne l'explique pas. Je crois seulement que, de même que quelques solitaires de l'Inde, le religieux ou le thaumaturge que vous venez de nous faire voir a reçu, par tradition, certains secrets naturels que la science moderne n'est pas arrivée à deviner, mais qu'elle s'appropriera un jour. Les rayons Rœntgen, qui permettent de voir à travers les murailles les plus épaisses, de deviner même ce qui se passe dans l'intérieur du corps humain, sont tout aussi surprenants.

Le lama en convint.

– Pour moi, dit le docteur Rabican, je risque une explication. N'est-il pas possible que les parfums des cassolettes ne renferment quelque drogue hallucinatoire dont la puissance, combinée avec le pouvoir de suggestion très réel du thaumaturge, a suffi pour évoquer à nos yeux l'horrible apparition de tout à l'heure.

– D'accord, objecta M. Bouldu. Mais, comment se fait-il que l'on nous ait précisément suggéré la vision d'un monstre antédiluvien, parfaitement catalogué par la science et dont le thaumaturge lui-même ignore, à coup sûr, l'existence ?

– Voilà qui n'infirme en rien mon opinion, répliqua le docteur. J'ai lu, dans un livre de voyage, qu'il pousse au Pôle sud une variété de ciguë qui, prise en décoction, produit des hallucinations, à peu près toujours les mêmes, et au cours desquelles apparaissent des monstres préhistoriques.

– Voilà qui est curieux, dit Yvon. Mais, pour mon compte, je crois parfaitement à la réalité de l'apparition.

– Vous avez raison, répondit Okou. Le pouvoir de la volonté est infini. Vous venez d'assister à ce que nous appelons un phénomène « d'emprunt de matière ». D'ailleurs, le religieux, qui vous a tant émerveillés, vous fournira bientôt d'autres preuves de sa puissance. C'est grâce à lui que j'espère pouvoir vous donner des nouvelles de vos amis. Il va venir nous rejoindre dans un instant.

Le thaumaturge ne tarda pas, en effet, à rentrer et, les yeux baissés, se tint respectueusement debout devant son supérieur, attendant ses ordres.

– Il faut, dit Okou au docteur Rabican, que vous consentiez à ce que ce sage religieux vous regarde fixement et lise dans votre pensée. Ensuite il nous dira, sans doute, où se trouve votre fils.

En proie à la plus violente émotion, le docteur se prêta à l'expérience.

Sur l'ordre d'Okou, le thaumaturge s'approcha du docteur, lui prit les mains entre ses longs doigts de squelette, et lui planta son regard aigu jusqu'au fond des prunelles.

Van der Schoppen, M. Bouldu et Yvon regardaient ce spectacle avec une vive anxiété.

Sous le sombre regard du magnétiseur, le docteur n'avait pu réprimer un frisson de saisissement. Il lui semblait qu'une partie de sa conscience lui faisait brusquement défaut. Sa volonté se retirait de lui, et il avait la désagréable sensation de sentir son « moi » évincé par un autre « moi » plus puissant, qui prenait sa place et commandait à sa mémoire et à son imagination.

Soumis à cette prestigieuse influence, le docteur s'aperçut que, malgré lui, il concentrait sur son fils et sur Alban tout le pouvoir de son attention.

Il assista par la pensée à toutes les scènes qui avaient précédé le départ de *la Princesse des Airs*, et son souvenir évoqua la mâle et énergique physionomie d'Alban, l'intelligente et fine silhouette de Ludovic, les physionomies plus effacées de Mme Ismérie et d'Armandine.

Le docteur sentait, avec un tremblement d'épouvante, que ce n'était pas volontairement qu'il se remémorait tout le passé, et que le thaumaturge lisait dans sa mémoire comme dans un livre ouvert.

Au bout de quelques minutes, le liseur de pensées abandonna les mains du docteur, qui sentit se dissiper graduellement le lourd prestige qui pesait sur sa volonté.

Un silence profond régnait dans la salle.

Le docteur reprenait peu à peu ses esprits et passait la main sur son front, comme un dormeur qui s'éveille.

– Jamais, s'écria-t-il enfin, je n'aurais cru chose pareille. J'ai éprouvé, pendant les quelques minutes qui viennent de s'écouler, des sensations à la fois si vertigineuses et si déplaisantes, que je ne voudrais, pour rien au monde, être obligé de recommencer une semblable expérience. Il m'a semblé que ma volonté était aspirée par une autre volonté plus puissante, de même qu'une goutte d'eau est bue par le soleil de l'équateur.

Ses amis interrogèrent curieusement le docteur, pendant que le thaumaturge, les lèvres serrées et les mains crispées, semblait faire un effort désespéré pour entrevoir, à travers le temps et l'espace, ceux qu'on lui avait commandé de découvrir.

Un quart d'heure s'écoula sans qu'il ouvrît la bouche.

Les spectateurs de cette scène osaient à peine respirer dans la crainte de le troubler.

Enfin, d'une voix faible, il prononça, tout d'une traite, plusieurs phrases dans une langue qu'Okou fut seul à comprendre, et retomba, épuisé de fatigue, sur la natte qui couvrait le sol.

Presque aussitôt, deux lamas l'emportèrent inanimé.

– Qu'a-t-il dit ? interrogea le docteur avidement. Vous a-t-il révélé où était mon fils ?

– Oui, répondit Okou. Lui et ses compagnons sont en bonne santé, à peu de distance de vous. Ils ont abordé au centre d'un massif montagneux nommé le Kysulty qui ne se trouve qu'à deux journées de marche d'ici.

– Mais, demanda Van der Schoppen, il est étonnant que, dans ce monastère, vous n'ayez pas connu leur présence plus tôt ?

– Vous en serez moins surpris, quand vous saurez que le Kysulty est un immense massif rendu inaccessible de tous côtés par des précipices. C'est, pour ainsi dire, un gigantesque globe de glace, d'où tombent des torrents. Les Kirghiz eux-mêmes, supposant qu'il ne s'y trouve aucun vallon fertile, ont renoncé à l'escalader. Il faut vraiment que vos amis aient possédé une machine aussi merveilleuse que celle dont vous m'avez fait la description, pour parvenir à atteindre cette solitude impraticable. Je m'étonne même qu'ils aient pu trouver à y subsister si longtemps.

– Ils avaient des vivres, dit le docteur avec agitation. Mais que font-ils ? Ils doivent courir de terribles dangers.

– Le voyant les a aperçus en effet, cernés par les glaces. Ils ont failli périr, écrasés par des avalanches.

– Et leur navire aérien, demanda à son tour M. Bouldu ?

– Il a été fortement endommagé dans la chute qu'ils ont faite au milieu des rochers ; mais, ils se sont mis courageusement à l'œuvre, et il est maintenant presque entièrement réparé.

– Tant mieux, s'écria joyeusement Yvon.

– Tant mieux, certainement, grommela Van der Schoppen. Seulement, je m'aperçois d'une chose, c'est que nous ne les retrouverons probablement pas. Du moment que l'aéroscaphe est remis en état, Alban va certainement s'en servir pour retourner en Europe, étant donné surtout qu'il doit se trouver fort mal sur le sommet de cette montagne glacée.

Le docteur Rabican réfléchissait.

– Le professeur Van der Schoppen a raison, dit-il. Nous sommes exposés à trouver mon fils et Alban déjà en route pour l'Europe. Mais, il y a peut-être encore un moyen d'arriver à temps. Ce serait de nous mettre en route dès demain matin, et puisque notre ami Okou dit que leurs préparatifs ne sont pas encore tout à fait terminés, nous les surprendrions.

– Vous oubliez, fit observer gravement Van der Schoppen, qu'on nous a décrit le massif rocheux du Kysulty comme absolument inaccessible ; nous perdrons beaucoup de temps à le gravir, si même nous y réussissons.

– Eh bien, nous ne le gravirons pas, voilà tout, dit Yvon.

– Comment ferons-nous alors ? Je ne vous comprends pas.

– Nous ferons des signaux avec des fusées. Ludovic et Alban qui doivent, au fond, compter sur nous, comprendront que nous sommes là.

– L'idée est excellente, approuva le docteur Rabican. Et, puisque le massif du Kysulty n'est pas à plus de deux jours de marche, que ce couvent est construit sur un point culminant, nous pourrions commencer à lancer quelques fusées dès ce soir.

Okou accéda de grand cœur à cette demande. Avant de se séparer de lui, le docteur lui posa encore quelques questions sur la géographie du Kysulty et sur les paroles exactes qu'avait prononcées le thaumaturge.

Mais, le lama ne put que lui répéter ce qu'il avait déjà dit ; et les voyageurs durent se retirer, pour s'occuper du lancement des fusées.

Le lama, très curieux de pyrotechnie, conduisit lui-même, M. Bouldu, Van der Schoppen et Yvon sur la plus haute terrasse du monastère.

– Je suis enchanté, dit-il, de ce feu d'artifice. Quoique j'en aie vu pendant mon voyage en Europe, je ne serai pas fâché d'en revoir.

– Sans compter, dit Yvon en plaisantant, que ces fusées, aperçues de loin par les tribus kirghiz, vont beaucoup ajouter à la réputation de sainteté du monastère de Balkouch-Tassa. On va penser qu'il s'y produit quelque chose de miraculeux.

Le lama ne jugea pas nécessaire de répondre à l'irrévérencieuse réflexion du jeune homme.

Le docteur Rabican prit, pour quelque temps, congé de ses amis, et se rendit dans la chambre qu'occupaient Mme Rabican et Alberte, sous la garde du vigilant Chady-Nouka.

Depuis son arrivée au monastère bouddhique, le tartare menait une vie de fainéantise et, grâce à son bon appétit, il avait rapidement conquis l'amitié des bonzes cuisiniers.

Le docteur trouva les deux femmes fort inquiètes.

La soirée était très avancée ; et elles se demandaient avec anxiété, depuis bientôt deux longues heures, ce qu'étaient devenus leurs amis.

Elles en étaient à se dire que le bon accueil des lamas n'avait peut-être été qu'un piège pour endormir plus sûrement la vigilance des Européens et s'emparer, sans coup férir, de leurs personnes et de leurs bagages.

À la vue du docteur, sur la physionomie duquel s'épanouissait un franc sourire, les deux femmes poussèrent une exclamation de joie.

– Je parie, dit Alberte, que tu nous apportes de bonnes nouvelles.

– Excellentes, répondit le docteur, en embrassant le front de la jeune fille. Je crois que cette fois nous approchons du but. Seulement, ajouta-t-il, nous serons sans doute obligés de nous mettre en route dès demain matin. Et je ne sais trop s'il n'est pas imprudent de ma part, d'exposer des convalescentes comme vous à de nouvelles fatigues.

Une fois mises au courant des événements de la soirée, Mme Rabican et sa fille déclarèrent d'une même voix qu'elles ne se sentaient plus la moindre lassitude.

– Jamais je ne me suis aussi bien portée, fit Alberte.

– Ni moi, ajouta sa mère. Je me mettrais volontiers en route à l'instant même. Puisqu'il n'y a pas un instant à perdre, pourquoi ne partirions-nous pas ce soir ?

– Ma chère amie, il faut être raisonnable ; il est indispensable que nous dormions quelques heures, pendant que Chady-Nouka s'occupera des préparatifs.

Quelques instants après, M. Bouldu, son fils et Van der Schoppen revinrent.

Ils étaient chargés des remerciements du lama pour le feu d'artifice.

Il avait même prié le professeur Van der Schoppen de lui laisser la recette de certaines fusées vertes, qu'il avait particulièrement admirées.

Le docteur mit le comble à ses vœux en lui faisant cadeau d'une boîte de feux de Bengale.

– Mais, demanda tout à coup Chady-Nouka, qu'est devenu Jonathan ? Il faudrait le prévenir de notre départ matinal.

– Mon brave, répondit gravement Yvon, Jonathan ne nous accompagnera pas. Il demeurera au monastère.

– Et pour longtemps ! ajouta M. Bouldu en serrant les poings.

– Oui, continua Yvon, Jonathan est un misérable qui a essayé de nous trahir. Mais, le supérieur de ce monastère est un saint homme, aux regards de qui rien n'échappe. Il a démasqué le traître et, pour le punir, l'a fait enfermer dans les cryptes de la pagode.

Chady-Nouka qui, on le sait, détestait d'instinct le Yankee, se montra ravi d'en être débarrassé. Il apprit avec moins d'enthousiasme le départ matinal du lendemain. Il s'était déjà fait à l'idée de passer une semaine ou deux en compagnie de ses amis les bonzes des cuisines, et il avait pris beaucoup de goût pour le vin de riz.

M. Bouldu le consola de ce léger ennui, en lui offrant un rouble d'argent, et le bon tartare se mit aussitôt en devoir de passer en revue les bagages, d'équiper les yacks, de façon que tout fût prêt au premier signal.

Ce fut avec un entrain qu'ils n'avaient pas eu depuis longtemps, que les voyageurs se mirent en route, après avoir pris congé d'Okou, qui refusa d'accepter aucune rémunération pour les dépenses occasionnées dans son couvent par la caravane. Ce

fut même à grand peine que le docteur put faire accepter au jeune lama To-Chi, une petite somme d'argent.

Okou, d'ailleurs, promit d'écrire au docteur et à ses amis, qui s'engagèrent à le tenir au courant de tout ce qui se ferait d'intéressant en Europe.

Il poussa l'amabilité jusqu'à donner pour guide et pour conseiller à ses hôtes, le thaumaturge qui les avait tant émerveillés la veille au soir.

Les deux femmes furent un peu effrayées, d'abord, de la maigreur squelettique et de l'air sévère de ce personnage.

Mais, quand le docteur les eut renseignées, elles changèrent complètement d'avis, persuadées qu'en la compagnie et sous la protection d'un aussi puissant magicien, il ne pourrait leur arriver aucun malheur.

Le temps était doux. Un brouillard épais couvrait le flanc de la montagne au sommet de laquelle est bâti le couvent de Balkouch-Tassa qui, maintenant, avec ses toits couverts de neige, planait dans la brume comme un château fantastique.

Les voyageurs descendaient lentement, au trot lourd de leurs yacks, la pente abrupte du sentier, lorsque M. Bouldu, qui trottinait à côté du professeur Van der Schoppen, fit un mouvement qui le précipita en bas de sa monture.

Il faillit rouler dans le précipice.

Il se releva, légèrement contusionné, en pestant contre tout le monde, contre son yack, contre lui-même, contre les Kirghiz, et même contre l'innocent Van der Schoppen, qui avait eu l'imprudence de lui proposer une séance de kinésithérapie pour rétablir la circulation du sang. Mais, il s'emporta surtout contre Jonathan.

– C'est de la faute de ce coquin, s'écriait-il. S'il n'avait pas limé les tringles des planeurs, l'aéroscaphe n'eut pas été entraî-

né dans ces affreux déserts. Je regrette seulement qu'il soit tombé entre les mains des prêtres bouddhistes, qui vont le traiter avec beaucoup trop de ménagements.

Van der Schoppen s'amusa fort de la colère de son ami, qu'il finit par calmer par de bonnes paroles. Et tous deux rejoignirent la caravane dont ils s'étaient séparés un instant.

Il y avait déjà une heure que le sage Okou, après avoir, du haut de la terrasse extérieure du monastère, vu s'effacer dans le lointain les dernières silhouettes de ses amis, avait regagné son cabinet de travail, lorsque Jonathan Alcott s'éveilla dans son cachot, et s'aperçut, avec satisfaction, qu'on avait oublié de lui enlever ses armes et son argent.

– Je ne sais pas ce qu'ils ont dessein de faire de moi, réfléchit-il ; mais, pour mon salut aussi bien que pour ma vengeance, il faut que je sorte d'ici au plus vite. Ils paieront cher la sottise qu'ils ont faite de m'épargner encore une fois.

S'échapper, Jonathan en parlait à son aise.

Mais, quand il eut sondé de nouveau la profondeur du précipice, et considéré l'épaisseur de la porte, il se montra un peu moins affirmatif dans ses espérances.

– Comment faire ? se demandait-il avec désespoir.

Il conclut d'abord que le mieux serait de se précipiter sur le lama chargé de lui apporter sa nourriture, de l'assommer sans bruit, puis de gagner la porte extérieure, le revolver au poing, en tirant sur tous ceux qui s'opposeraient à sa sortie.

Un moment de réflexion suffit à lui faire abandonner cette idée qui, en cas d'insuccès, l'exposait à des représailles terribles.

Il eut heureusement, peu après, une meilleure inspiration. Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? La porte de sa cellule était épaisse, il est vrai ; mais n'avait-il pas son couteau ?

Il s'aperçut avec joie qu'au lieu d'être en chêne ou en quelque autre bois très dur, la porte était en une sorte d'aubier, facile à entamer. Et il se mit fébrilement à la besogne.

Au bout d'un quart d'heure de travail, il avait pratiqué, dans l'épaisseur des planches, un trou assez grand pour y passer la main.

De l'autre côté, ses doigts trouvèrent aisément la barre du loquet extérieur, et la porte s'ouvrit sans difficulté.

Jonathan ne pouvait croire à un succès si rapide. Pour bien se prouver à lui-même qu'il était libre, il courut aussitôt jusqu'à l'extrémité du couloir, où il apercevait les premières marches de l'escalier qui menait aux étages supérieurs.

Parvenu sur le second palier, il n'eut que le temps de se rejeter brusquement en arrière.

Il venait d'apercevoir la silhouette du jeune lama To-Chi, sans doute placé en faction dans le couloir pour déjouer toute tentative d'évasion.

Jonathan hésita un instant, toujours dans la crainte de s'exposer à de terribles tortures, s'il assassinait un prêtre bouddhiste.

Il aurait voulu, sans lui faire beaucoup de mal, mettre To-Chi hors d'état de lui nuire.

Pour parvenir à ce résultat, il s'avança tout doucement, et profitant d'un instant où le jeune lama lui tournait le dos. Il le saisit à la gorge, et l'étrangla à moitié avant qu'il eût pu pousser un cri.

Prenant ensuite, à bras le corps, le jeune homme inanimé, il le traîna, plutôt qu'il ne le porta, par les corridors et les escaliers qu'il venait de franchir, jusqu'à sa cellule où il l'enferma.

– Je ne dois pas l'avoir tout à fait étranglé, songeait-il. La fraîcheur de mon cachot le remettra ; mais, alors, je serai déjà assez loin, je l'espère, pour n'avoir plus rien à craindre.

Jonathan remonta, encouragé par ce premier succès et parvint heureusement jusqu'à la porte extérieure du monastère.

Il eut la chance de n'être vu de personne, et grâce à l'épais brouillard qui couvrait les flancs du rocher de Balkouch-Tassa, il put, après avoir marché quelques instants, se croire tout à fait en sûreté.

Mais, il ne fut complètement rassuré que lorsqu'il fut arrivé au bas du sentier qui conduisait au monastère. Alors, il respira plus librement et, se penchant vers le sol, il examina les pas que les yacks de la caravane avaient imprimés sur le sol détrempé par le dégel.

– Voilà des empreintes toutes fraîches, réfléchit-il, et qui n'ont pu être laissées que par les sabots de plusieurs yacks. Cependant, il n'est pas possible que la caravane soit déjà partie. Je sais que leur résolution était de demeurer huit ou quinze jours à Balkouch-Tassa. Il faut pourtant que je suive ces traces. Ce n'est qu'ainsi que je pourrai parvenir, dans ces solitudes inhospitalières, à trouver des hommes qui puissent me porter secours. Il serait très imprudent à moi de rester dans le voisinage de ce rocher maudit. Ma foi, je me ferai Kirghiz, en attendant mieux. Pourquoi pas ?

Après avoir pris cette résolution, Jonathan se remit en marche, plein d'espoir, en suivant fidèlement la piste qu'il tenait et qui, pensait-il, le conduirait sans doute à quelque campement de nomades, où il pourrait demander qu'on lui fît accueil.

Il avança ainsi pendant un espace de cinq à six cents mètres. Mais alors, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir à terre un tronçon d'allumette chimique. Il s'arrêta, frappé de stupeur.

– Ceci, murmura-t-il, en examinant le bois à demi carbonisé de l'allumette, ne peut provenir que d'un fumeur européen. Alors ce serait *eux*, que je suivrais, depuis Balkouch-Tassa ? Ce serait courir à ma perte !... C'est impossible !... Vraiment je n'y comprends rien.

Le Yankee était donc dans un état d'agitation extrême. Il ne savait à quel parti se résoudre.

Tout autour de lui, des rocs couverts de glace, entre les fentes desquels poussaient de maigres tamaris. Derrière lui, le monastère de Balkouch-Tassa. À l'horizon, qu'elles obstruaient de leurs énormes masses blanches, les cimes glacées du massif de Kysulty.

Ne sachant à quoi se résoudre, Jonathan continua sa route, après avoir fait réflexion que l'allumette qu'il avait trouvée pouvait fort bien provenir d'un convoi de marchands de thé ou de fourrures, comme il s'en rencontre fréquemment dans ces parages, à cette époque de l'année.

Il poursuivit donc son chemin, rassuré par cette idée, mais commençant à ressentir un appétit que la marche et l'air vif des montagnes augmentaient d'instant en instant.

Bientôt il découvrit, sous une espèce de portique naturel formé par deux rocs, les vestiges d'un campement. Un reste de feu brûlait encore.

Il s'approcha dans l'espoir de trouver quelque chose à ronger parmi les os et des détritus qui jonchaient le sol.

Au cours de ses recherches, il fit une découverte désagréable.

Il venait d'apercevoir un bouchon de liège estampillé d'une marque française, des fragments de journaux français et d'autres indices qui ne lui laissaient aucun doute sur la présence

de ses ennemis à quelques centaines de mètres peut-être en avant de lui.

– Ce sont eux ! s'écria-t-il avec un formidable juron.

Jonathan était tout à fait découragé.

Il se décida pourtant à poursuivre sa route après avoir sucé la moelle des os, et dévoré gloutonnement les moindres reliefs.

– Il faut bien que je les suive, si je ne veux pas mourir de faim, songeait-il. Il faut, ce soir, que j'aie le courage, quand ils seront endormis, de m'approcher de leur campement qui ne peut être bien éloigné. Je tâcherai de leur dérober quelques provisions... ou peut-être...

Jonathan n'acheva pas d'exprimer sa pensée.

Il se remit en marche en grommelant et en roulant dans sa tête mille sinistres projets. Mais, il avait à peine fait cent pas depuis l'endroit où les voyageurs avaient déjeuné, qu'il poussa un cri de joyeuse surprise.

Ces traces, qu'il suivait depuis le matin, étaient coupées à angle droit par d'autres traces nombreuses, pressées et toutes récentes.

En dépit des menaces et des fanfaronnades auxquelles il se livrait, la minute d'auparavant, Jonathan abandonna immédiatement l'ancienne piste pour la nouvelle.

Après avoir suivi, pendant une demi-heure, un sentier en pente, il se trouva à l'entrée d'un ravin bien abrité, au fond duquel étaient dressées une douzaine de tentes de feutre.

Il alla immédiatement demander l'hospitalité au chef de la horde, dont il gagna tout à fait les bonnes grâces par le cadeau d'une pièce d'argent.

Un quart d'heure après, attablé devant un énorme quartier de mouton et une tasse pleine de koumis, il racontait à son hôte, le Kirghiz, la série des malheurs immérités qui l'avaient accablé.

VII

LE THAUMATURGE

Jeté par le naufrage de *la Princesse des Airs* sur le plateau qui occupe le centre du massif rocheux du Kysulty, Alban Molifer, par son courage, son ingéniosité et sa patience, avait réussi non seulement à sauver ses compagnons, à les nourrir pendant plusieurs mois, mais encore à réparer l'aéroscaphe grâce auquel, en peu de jours, il allait regagner la France et ramener sain et sauf à son père l'imprudent Ludovic.

Mais, par une de ces fatalités qu'aucun courage, aucune intelligence ne peuvent éviter, pendant qu'Alban se débattait contre l'avalanche et contre la tempête, les amis qui avaient bravé mille périls pour aller à sa recherche, se trouvaient paisiblement installés à quelques lieues de lui, dans les confortables cellules du monastère de Balkouch-Tassa.

Le soir même où le docteur Rabican avait été informé de la présence de son fils à quelque distance de lui, grâce à la divination merveilleuse d'un bouddhiste thaumaturge, *la Princesse des Airs* enfin victorieuse de la tempête qui sévissait sur les cimes du Kysulty, à plusieurs milliers de mètres au-dessus du plateau tempéré où était bâti le monastère, avait enfin regagné la région des hautes altitudes atmosphériques.

Après avoir maintenu pendant quelque temps ses appareils en grande vitesse, Alban ne tarda pas à remarquer que, suivant l'expression des mécaniciens, les organes d'acier et d'aluminium qu'il avait forgés lui-même « fatiguaient » beaucoup.

La présence de l'aéroscaphe dans les couches supérieures de l'atmosphère exigeait une dépense plus considérable d'électricité et demandait, en outre, une résistance beaucoup plus grande aux appareils.

Il résolut donc de descendre, vers les couches plus denses, où les chances d'avarie seraient beaucoup moindres.

Mais là, il se heurta à une autre difficulté.

Il n'osait, malgré son audace, s'aventurer trop près de terre, à une grande vitesse, au milieu des inextricables amoncellements des massifs montagneux.

En outre, il s'aperçut bientôt que les appareils électriques les plus délicats, ceux qui lui permettaient de lire l'altitude et les courants, avaient été faussés par l'orage, et ne donnaient plus que des indications inexactes.

Il devenait presque aussi périlleux pour *la Princesse des Airs* de descendre que de monter. Alban passa une nuit pleine d'angoisse.

Armandine, Mme Ismérie et Ludovic Rabican, brisés de fatigue, s'étaient endormis.

Il fut donc seul à lutter, se faisant un scrupule de troubler le repos de ceux qui lui étaient chers.

Toute la nuit, l'aéroscaphe, planant plutôt qu'il ne volait, évolua à toute petite vitesse.

Quand le jour parut, Alban s'aperçut qu'il avait tourné, sans faire beaucoup de chemin, autour d'un cirque de gigantesques montagnes.

– Eh bien ! demanda joyeusement Ludovic en s'éveillant, nous devons être au moins en Indochine ?

– Hélas non, soupira Alban Molifer, nous n'avons presque pas fait route ; je ne sais si jamais nous arriverons à sortir de cet inextricable lacis de pics, de défilés et de ravins.

Et il expliqua à Ludovic la situation.

Toute la journée encore, on évolua avec une certaine prudence.

Cependant, Alban avait manœuvré si habilement que, vers le soir, *la Princesse des Airs*, enfin sortie du massif du Kysulty, se trouvait dans une région montagneuse de moyenne altitude.

Le danger de la raréfaction de l'air n'étant plus à craindre, on allait pouvoir marcher à toute vitesse.

Alban Molifer était déjà en train de disposer un certain nombre de condensateurs à proximité des appareils moteurs, lorsque Ludovic, qui se trouvait alors dans la cabine vitrée de l'avant, poussa un cri.

L'enfant venait d'apercevoir, à quelques centaines de mètres au-dessous de l'aéroscaphe, une vaste tache de lumières diversement colorées.

Alban Molifer s'était précipité.

– Des feux de Bengale ! Des signaux !...

– Ce sont certainement nos amis, s'écria-t-il !

Il saisit la roue de mise en train, et brusquement *la Princesse des Airs* ralentit son vol.

Maintenant, elle se rapprochait de la terre.

Ses ailes battaient, presque avec lenteur, la coque d'aluminium, que la clarté électrique, s'échappant par les hublots, faisait resplendir dans la nuit. L'aéroscaphe se rapprochait, de minute en minute, de l'endroit signalé par des lumières colorées.

Alban Molifer s'était armé d'une longue-vue munie de verres très grossissants, de celles que les marins appellent lunettes de nuit.

Tout d'un coup, il passa l'instrument à Ludovic, avec un air d'inquiétude.

L'enfant regarda. Le spectacle qui s'offrait à ses yeux était bien fait pour le surprendre.

Au centre d'un ravin, d'où elle s'élevait comme une île, surgissait une masse de bâtiments à toits plats et à coupoles. Sur la terrasse la plus élevée, des hommes en robes flottantes, coiffés de hauts bonnets en forme de mîtres, s'affairaient autour des feux de Bengale qui avaient attiré l'attention des aéronautes.

– Ce ne sont pas nos amis ? s'écria Ludovic. Évitons toute espèce de rencontre périlleuse, et filons directement vers le Sud.

– Ce n'est pas du tout mon avis, répondit Alban ; des feux de Bengale doivent être une chose assez rare en ce pays pour que nous ne vérifions pas de plus près l'identité des personnages à longue robe. Que risquons-nous ? Ne sommes-nous pas armés ? Et *la Princesse des Airs* n'est-elle pas là ?

– C'est de l'imprudence ?

– Mon cher Ludovic, répliqua Alban Molifer, croyez-bien que je n'ai l'intention de vous exposer à aucun péril. Mais ces feux de Bengale indiquent pour moi la présence de civilisés, Anglais ou Russes. Quelle que soit leur nationalité, ils nous seront toujours utiles en nous indiquant exactement l'endroit où nous sommes et la route à suivre.

Ludovic se taisait, froissé de voir que son avis ne prédominait pas.

Mme Ismérie qui, pendant de colloque, avait pris à son tour la lunette marine, intervint dans la discussion.

– Il y a, proposa-t-elle, un moyen de concilier votre opinion à tous deux. Que l'aéroscaphe passe à toute petite vitesse à quelques mètres seulement de la terrasse qui est illuminée. À la moindre manifestation hostile, *la Princesse des Airs* s'élève d'un bond à une centaine de mètres plus haut, et nous disparaissons.

– C'est cela, fit Armandine en battant des mains.

Il n'y avait aucune objection à faire à l'opinion de Mme Ismérie... Ludovic, lui-même, reconnut qu'elle avait pleinement raison.

Pendant cette discussion, *la Princesse des Airs* avait fait du chemin. Les toits plats et les coupoles illuminées se distinguaient maintenant avec netteté. Alban fit remarquer que les individus à longue robe ne manifestaient aucune intention hostile ; ils paraissaient plutôt effrayés à la vue de l'aéroscaphe, à qui ses hublots électriques devaient donner l'aspect, dans la nuit, d'un monstrueux oiseau d'argent aux yeux de flamme.

En réalité, *la Princesse des Airs* ne se trouvait plus qu'à quelques mètres du monastère de Balkouch-Tassa.

Avec de grands gestes d'effroi, les personnages en longues robes avaient disparu de la terrasse. Un seul demeurait, les bras croisés, à côté des feux de Bengale bleus et verts qui achevaient de se consumer.

– Il me semble, dit Alban qui, de même que Ludovic, s'était avancé sur la balustrade extérieure de l'aéroscaphe, que ces gens-là n'ont pas l'air bien terrible. Si nous nous reposions quelques instants sur ces toits illuminés ?

Alban avait la folie du courage. Toutes les témérités l'attiraient.

– Je ne suis pas de cet avis, répliqua Ludovic avec entêtement. Qui sait si ces gens si peureux, aux manières si timides,

ne nous ménagent pas quelque trahison ? En tout cas, ce ne sont pas là nos amis.

En ce moment, *la Princesse des Airs* effleurait comme un oiseau les toits plats du monastère. Okou, demeuré seul, après la fuite de ses prêtres épouvantés, se trouvait face à face avec Alban Molifer et Ludovic Rabican.

– *Amici, venite ad me*[3], s'écria-t-il.

– Il parle latin, fit Ludovic stupéfait.

– Mais oui, dit Alban. Ma foi, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à descendre. Nous allons avoir des nouvelles.

Alban manœuvra quelques leviers. Par le jeu combiné des ailes et de l'hélice, *la Princesse des Airs* se trouva absolument immobilisée à la hauteur de la terrasse où se tenait Okou.

La conversation s'engagea sans préambule entre les trois hommes. Alban s'était nommé et avait raconté brièvement ses aventures au lama.

– Mais je vous connais, répondit celui-ci : je sais tout cela.

– Vous savez tout cela ! s'écria Ludovic au comble de la stupéfaction.

Okou expliqua comment il s'était trouvé en relations avec le docteur Rabican et les autres membres de l'expédition chargée de retrouver les naufragés de l'aéroscaphe.

– Mais alors, s'exclama Ludovic, mon père est ici !

– Hélas ! non ! répondit le lama en soupirant. Lui et les siens ont quitté le monastère depuis ce matin. La montagne où

[3] Amis, venez à moi.

vous avez fait naufrage n'étant qu'à deux journées de marche d'ici, ils sont partis, pleins d'espoir, pour vous rejoindre.

– Alors, rien n'est perdu, fit Ludovic.

– Laissez-moi parler jusqu'au bout, continua le lama avec autorité. Je ne vous ai pas encore tout raconté. Il y avait parmi les membres de l'expédition un traître.

– Ce ne peut être que Jonathan ! interrompit Alban Molifer.

Le lama poursuivit :

– Ce traître, je l'ai démasqué ! Il porte bien, en effet, le nom que vous venez de prononcer. Je l'avais fait enfermer dans un des cachots du monastère, et je viens de m'apercevoir qu'il avait réussi à s'enfuir en étranglant à moitié un de mes prêtres.

– Si Jonathan est libre, si ce démon est déchaîné, s'écria Alban Molifer, l'expédition court un grave péril. Hâtons-nous d'aller porter secours à nos amis !

– Mais comment les trouverons-nous ? objecta Ludovic. Comment nous diriger vers eux à travers ces horribles solitudes et cette nuit épaisse ?

Ludovic n'avait pas achevé sa phrase que, comme pour lui donner un démenti, un long jet de feu jaillit du font de l'horizon, serpenta quelque temps dans les airs, pour venir s'épanouir en une floraison de petites étoiles bleues.

– Ce sont eux ! s'écria Ludovic.

– Sans nul doute, déclara Okou. Ces fusées sont les signaux qu'ils se proposaient d'employer pour se faire apercevoir de vous. Remontez vite dans votre merveilleuse machine, et volez les rejoindre.

Alban et Ludovic, après avoir remercié chaleureusement le lama, allèrent retrouver Mme Ismérie et Armandine qui, des fenêtres de la salle commune, avaient assisté, non sans une secrète appréhension, au colloque qui venait d'avoir lieu.

Alban s'était précipité vers les moteurs.

Sous l'impulsion du courant électrique, les ailes et l'hélice battirent l'air avec un sourd bourdonnement, et l'aéroscaphe s'enfonça dans la nuit, du côté d'où partaient encore des fusées.

La Princesse des Airs disparut avec la rapidité d'une feuille sèche emportée par l'ouragan.

Okou, demeuré les bras croisés sur sa plate-forme, suivit longtemps des yeux les fanaux électriques de l'aéroscaphe, qui décroissait dans l'éloignement, et n'étaient déjà plus, aux yeux du sage lama, que deux petits points de lumière blanche, qu'on eût pu prendre pour deux étoiles de première grandeur.

Okou était perplexe. Il était à la fois satisfait et mécontent. Satisfait, d'avoir vu de ses propres yeux la merveilleuse machine volante, d'avoir parlé à Ludovic et à Alban ; mécontent, de la fuite de Jonathan, qu'il jugeait capable de tous les crimes.

Le supérieur du monastère de Balkouch-Tassa n'avait même pas à ses côtés, pour le renseigner, son liseur de pensées, puisqu'il l'avait donné comme guide à ses amis.

Okou aurait eu encore plus de raisons d'être inquiet s'il avait su comment les choses se passaient.

Quand les voyageurs avaient quitté le monastère, ils étaient pleins de joie et de confiance. Toute la matinée, ils avaient marché avec entrain. À midi, ils avaient déjeuné de bon appétit, à l'endroit où, quelques heures plus tard, Jonathan devait dévorer avec tant d'avidité les restes de leur repas.

Puis, la marche avait continué, par un sentier assez large, mais bordé à droite par un précipice et à gauche par une formi-

dable muraille rocheuse, dont le sommet se perdait dans les nuages.

C'étaient déjà les premiers escarpements du massif du Kysulty.

L'après-midi, la caravane avait marché beaucoup moins vite que le matin.

Mme Rabican et Alberte, qui avaient trop présumé de leurs forces, étaient fatiguées et, quoiqu'elles se gardassent bien de l'avouer, elles avaient hâte d'être parvenues à l'étape du soir.

Tout le monde, d'ailleurs, était impatient ; tout le monde aurait voulu déjà être arrivé au pied de ce massif du Kysulty et savoir s'il gardait encore dans ses gorges profondes, les audacieux aéronautes qui y avaient fait naufrage.

On fit halte de bonne heure, à un endroit où le chemin, entre le gouffre et la montagne, s'élargissait, formait une sorte de plateau semé de blocs erratiques, et planté de maigres tamarins.

On dressa les tentes de feutre ; on alluma le brasier. Mme Rabican et Alberte, brisées de fatigue, annoncèrent qu'elles allaient immédiatement se coucher.

Lorsqu'elles se furent retirées, les hommes firent cercle autour du feu, et s'entretinrent des dramatiques aventures des derniers jours.

Le thaumaturge fut le seul à ne pas prendre part à cette conversation.

Sans doute épuisé par l'extraordinaire dépense de volonté qu'il avait faite la veille, il avait précédé la caravane machinalement et, de toute la journée, n'avait pas prononcé une parole.

D'un geste, il avait refusé les aliments et les boissons que l'on avait placés devant lui.

Ce silence et ce mutisme lui donnaient quelque chose d'effrayant.

Cependant, il se montrait un guide excellent et avait traversé les passages les plus difficiles avec la sûreté machinale que met un somnambule à se promener gravement sur la crête d'un toit.

Les voyageurs avaient fait cercle depuis quelques instants auprès du feu, lorsqu'il se leva du coin où il s'était accroupi.

Son index de squelette s'abaissa vers le gouffre qui se trouvait à droite du campement.

– Il nous indique sans doute, dit M. Bouldu, dans quelle direction se trouvent nos amis.

Mais, comme pour contredire cette assertion, le thaumaturge se retourna lentement du côté de la montagne, qu'il désigna de la même façon.

Sa physionomie paraissait exprimer la crainte.

– Ma foi, je ne comprends rien à ses gestes, déclara le docteur Rabican. Il paraît croire que nous sommes menacés de quelque péril.

– Interrogeons-le, fit M. Bouldu.

– Inutile, observa Van der Schoppen. Il ne répond jamais.

– Singulier guide qu'on nous a donné là ! ne put s'empêcher de s'écrier M. Bouldu, avec un commencement de colère.

– En tout cas, que chacun prenne ses armes et se tienne sur la défensive, ordonna le docteur Rabican.

Quand tout le monde fut armé, les voyageurs se montrèrent un peu plus rassurés.

– Nous avons encore, dit Yvon demeuré jusque-là silencieux, quelque chose de très important à faire. Maintenant que la nuit est tout à fait tombée, le moment est venu de lancer des fusées, qui permettront peut-être à nos amis de nous apercevoir.

Avec l'approbation de tous, Yvon alla chercher la caisse d'artifices. Et bientôt une fusée bleue, celle-là même qu'Alban Molifer et Ludovic Rabican avaient aperçue de la terrasse du monastère de Balkouch-Tassa, déchira le voile de la nuit.

Les voyageurs poussèrent tous un cri d'épouvante. À cinquante mètres au-dessus d'eux, sur une plate-forme de rocher, en suivant la direction que leur indiquait le doigt du fakir, la lueur de la fusée venait de leur montrer une troupe compacte de Kirghiz, armés de lances et de fusils, en train de descendre sans bruit dans la direction du campement. Ces hommes, vêtus de longues robes flottantes, comme suspendus au flanc de la montagne, et que la fusée n'avait illuminés que l'espace d'une seconde, avaient quelque chose d'une apparition surnaturelle.

À la lueur d'une seconde fusée, qu'Yvon avait allumée précipitamment, les voyageurs purent apercevoir, dans le précipice au-dessous d'eux, une seconde troupe qui montait avec précaution.

La caravane était cernée.

À ce moment, un coup de feu retentit du sommet du roc. Le thaumaturge, atteint d'une balle en plein cœur, venait de rouler à terre ; il était mort sans avoir poussé un soupir.

– J'ai vu l'homme qui a tiré ! s'écria Chady-Nouka. C'est Jonathan.

Tout en parlant, le Tartare armait lentement la carabine de précision que lui avait offerte le docteur.

Alberte et Mme Rabican, réveillées en sursaut, s'étaient habillées en hâte et s'étaient élancées au milieu des combattants.

Cependant, les assaillants semblaient plongés dans l'indécision.

Nul autre coup de feu que celui dont le religieux bouddhiste avait été victime n'avait été tiré.

Cette accalmie de quelques instants donna le temps au docteur Rabican et à ses amis de se concerter. Suivant une tactique qu'ils avaient reconnue excellente, les explorateurs avaient disposé leurs montures en cercle, en plaçant au centre, sous la garde des deux femmes, les bagages et les munitions.

Yvon était chargé d'allumer constamment des feux de Bengale et des fusées, pour éclairer le théâtre du combat.

Van der Schoppen, sur une idée du docteur, s'était approché du rebord de l'abîme et de là, faisait rouler, sur la seconde troupe des Kirghiz, d'énormes quartiers de rocs.

– Il est dit que je ferai toujours de la kinésithérapie, s'écria le digne homme, en s'apprêtant à écrabouiller consciencieusement une grappe de Kirghiz qui gravissait le flanc du rocher.

Malgré le péril de la situation, il n'avait pu retenir cette plaisanterie.

Le docteur Rabican, M. Bouldu et Chady-Nouka avaient chargé leurs carabines et mis un genou en terre.

Ces préparatifs sommaires d'une lutte à outrance n'avaient pris que quelques instants.

La flamme livide d'un feu de Bengale blanc, faisait aller et venir, le long du roc, des ombres gigantesques, montrant le professeur Van der Schoppen arc-bouté contre le bloc de rochers et la troupe des Tartares qui, sans doute rassurés par Jonathan sur le peu de danger des feux de Bengale, continuaient à descendre

lentement, attendant sans doute d'être à bonne portée, pour faire une décharge générale.

Chady-Nouka reprit le premier les hostilités. Il avait visé Jonathan, que la couleur de son vêtement distinguait aisément de ses alliés.

Le Tartare était un infaillible tireur. Jonathan Alcott, blessé au ventre, dégringola en hurlant du haut des rocs, et vint s'abattre pantelant aux pieds du docteur.

Il vomissait le sang à gros bouillons. Le docteur détourna les yeux avec horreur pour ne pas voir Chady-Nouka qui, prompt comme l'éclair, avait tiré son sabre et coupé la tête du Yankee.

Les Kirghiz, furieux de la mort de celui qui leur servait de chef, s'arrêtèrent et firent pleuvoir sur les Européens une grêle de balles.

Au même instant, un épouvantable concert de rugissements s'éleva du ravin.

Le professeur Van der Schoppen avait enfin réussi à desceller son rocher et, nouvel Encelade, venait d'écraser tout un lot d'ennemis.

Le combat devint furieux. Yvon, tout en remplissant avec sang-froid son rôle d'artificier, trouvait encore le temps d'abattre quelques Kirghiz avec la carabine qu'Alberte lui passait toute chargée.

M. Bouldu faisait des prodiges de valeur, et Van der Schoppen, n'ayant plus de rochers à jeter, défendait de son côté l'accès du plateau à l'arme blanche. Les yacks, pour la plupart blessés, poussaient de lamentables mugissements.

Tout d'un coup, Mme Rabican, qu'une balle venait d'atteindre, jeta un grand cri.

Le docteur, désespéré de ne pouvoir quitter sa place au combat, pour aller secourir sa femme, se battit avec une bravoure qui tenait de la frénésie. Il assommait les Kirghiz à coups de crosse, fendait les crânes, brisait les dents, faisait sauter les prunelles hors de leur orbites.

Il était couvert de sang.

Dans l'idée que Mme Rabican avait été frappée mortellement, il voulait mourir en la vengeant.

Quant à Chady-Nouka, qui s'était avancé au milieu d'un gros d'ennemis, il en faisait un carnage terrible.

Une balle lui ayant enlevé une oreille, il avait totalement perdu son sang-froid habituel…

Cependant, malgré leur bravoure, les Européens étaient en trop petit nombre pour ne pas succomber.

À mesure qu'une troupe de Kirghiz était décimée par le feu ininterrompu des carabines à répétition, une autre troupe surgissait.

Alberte était maintenant seule à charger les armes ; la caisse de feux d'artifice d'Yvon tirait à sa fin ; et Van der Schoppen, blessé et débordé par les assaillants du ravin, n'avait pu empêcher une dizaine d'entre eux de prendre pied sur le plateau.

Il se rapprocha du petit groupe formé autour de Mme Rabican inanimée, par le docteur et ses compagnons, que les ennemis serraient de plus en plus près.

– Nous nous battrons jusqu'au bout ! hurla Van der Schoppen, en lançant d'un coup de pied dans le ravin, un Tartare qui s'était approché trop près de lui.

Il n'acheva pas sa phrase, une balle venait de le renverser à son tour.

Le cercle des ennemis se resserrait.

Les Européens, pâles, farouches, ensanglantés, continuaient à se battre silencieusement, n'espérant plus rien que la mort.

Tout d'un coup, M. Bouldu poussa un cri, ou plutôt un hurlement de joie, tellement effrayant, que des deux parts, les combattants s'arrêtèrent.

Tous, amis et ennemis, regardèrent vers l'endroit qu'indiquait le bras tendu du météorologiste.

Au cri de M. Bouldu, ses compagnons répondirent par un hurrah de triomphe, les Tartares par une clameur d'épouvante.

Tout au fond du ciel, une lumineuse apparition s'avançait, avec une rapidité vertigineuse, dans la direction des combattants.

Avec sa coque d'aluminium, ses grandes ailes, et les longs faisceaux de lumière électrique qui s'échappaient de ses fanaux de cristal, *la Princesse des Airs* apparut aux Kirghiz consternés comme un fabuleux dragon accouru du fond de quelque mythologie perdue, pour les dévorer.

Quelques-uns battirent en retraite.

D'autres se jetèrent la face contre terre.

Mais, avant qu'ils fussent revenus de leur indécision, l'aéroscaphe, décrivant une courbe oblique, s'était rapproché de terre et avait ralenti son vol.

Ce fut, du côté des Kirghiz, une débandade générale.

Le docteur Rabican et ses amis, appuyés sur leurs armes fumantes, ou étanchant le sang qui coulait de leurs blessures, n'étaient pas encore revenus du saisissement que leur causait l'arrivée de ce secours inattendu.

Mais, ce n'était pas le moment de chercher à s'expliquer comment les naufragés de *la Princesse des Airs,* recherchés jusqu'ici au milieu de tant de périls, arrivaient juste à point pour sauver leurs amis.

Il fallait au plus vite prendre place dans l'aéroscaphe, qui s'était rapproché jusqu'à raser le sol, couvert de morts et de mourants.

Sur la galerie extérieure, se tenaient Alban et Ludovic, le revolver au poing, prêts à faire le coup de feu pour leurs amis.

Mais la bataille était bien finie.

Ils n'eurent désormais qu'à s'occuper de l'embarquement des voyageurs sur l'aéroscaphe. Une échelle de corde fut descendue. Ce fut le docteur Rabican qui en gravit le premier les échelons.

– Mon père ! s'écria Ludovic en se jetant dans ses bras, pourrez-vous jamais me pardonner ?

Il sanglotait sur le cœur de son père, couvert de poussière et de sang, et que l'émotion, la fatigue et ses blessures faisaient presque défaillir.

Le docteur ne pouvait bégayer que quelques paroles incompréhensibles.

– Et ma mère ?... Et Alberte ? demanda Ludovic.

D'un geste douloureux où se trahissait un secret reproche, le docteur montra l'endroit du champ de bataille où était tombée Mme Rabican.

Pendant ce temps, Alban et M. Bouldu avaient dégagé Van der Schoppen du monceau de cadavres qui l'entourait, et l'avaient hissé sur la galerie extérieure, d'où Armandine et Mme Ismérie l'avaient transporté sur une couchette.

Puis ce fut le tour de Mme Rabican, à qui la présence et les baisers de son fils ne tardèrent pas à faire ouvrir les yeux. Sa blessure, qui avait été pansée par le docteur, parut moins grave qu'on ne l'avait d'abord redouté.

Tout le monde avait déjà pris place dans la salle commune de l'aéroscaphe. On avait même embarqué les bagages les plus précieux.

Il ne restait plus, sur le champ de bataille, que Chady-Nouka, dont la stupeur touchait à l'hébétude.

– Alors, nous partons ? demanda Alban.

– Un moment, s'écria M. Bouldu ; nous ne pouvons abandonner ici ce brave Chady-Nouka.

– Ma foi, dit le docteur Rabican, emmenons-le.

M. Bouldu fit signe au Kalmouk de se hisser sur la galerie ; et lorsque celui-ci, après un moment d'hésitation, lui eut obéi, le docteur Rabican cria à Alban, qui n'attendait qu'un signal pour lancer *la Princesse des Airs* à toute vitesse :

– Maintenant, avant partout !

Et l'aéroscaphe, s'enlevant d'un vigoureux coup d'aile, fila comme un boulet de canon dans la direction de l'ouest.

Le reste de la nuit fut employé par les voyageurs à soigner leurs blessures et à se raconter les péripéties de leurs aventures.

On avait installé des couchettes dans la salle commune. Tous, tombant de fatigue et de sommeil, allaient y prendre place, laissant à Alban le soin de diriger l'aéroscaphe, lorsque Ludovic s'écria brusquement :

– Nous sommes des ingrats ; nous aurions dû repasser par le monastère de notre prêtre bouddhiste.

– C’est juste, fit Alban. Mais, maintenant il est trop tard. Nous avons parcouru déjà au moins sept cents kilomètres ; l’aéroscaphe marche avec une rapidité folle, et nous ne devons actuellement penser qu’à arriver à Saint-Cloud le plus vite possible.

Tout le monde convint de la justesse de cette réflexion.

Si longtemps séparés les uns des autres, tout entiers à leurs confidences, les passagers de *la Princesse des Airs*, pendant les jours qui suivirent, eurent à peine un coup d’œil pour les steppes, les forêts, les lacs et les fleuves, qui se succédaient au-dessous d’eux avec une rapidité vertigineuse.

Ils avaient tant de choses à se dire, et quelques-uns tant d’erreurs à se faire pardonner, que le temps s’écoulait, dans ces conversations amicales, avec une étonnante rapidité.

M. Bouldu ne quittait plus Alban Molifer, à qui il avait fait, de la façon la plus complète, des excuses sur sa conduite passée.

Alberte était devenue l’inséparable amie d’Armandine ; Ludovic passait tout le temps qu’il n’employait pas à veiller Mme Rabican, dont l’état ne donnait plus d’inquiétude, à expliquer à Yvon le fonctionnement de l’aéroscaphe.

On voyait les deux jeunes gens courir de l’hélice à la chambre d’avant, et de la plate-forme à la galerie extérieure.

Quant à Van der Schoppen, la vigueur de sa constitution avait promptement triomphé de l’hémorragie considérable qui avait amené son évanouissement au cours du combat.

Le bras en écharpe et le front couvert d’un bandeau, de sa main valide il mettait en ordre les notes recueillies au cours du voyage et dévorait à chaque repas, afin, disait-il, de rassurer ses amis par son appétit, d’énormes tranches de yack conservé.

Chady-Nouka, lui, s’était vite habitué à la vie aéronautique.

Quand Mme Ismérie ne l'employait pas à laver la vaisselle ou à fourbir les portes métalliques, il montait sur la plate-forme ; et là, couché tout de son long, la pipe aux dents, il regardait nonchalamment défiler les paysages.

Habitué à l'existence contemplative de la steppe, il se trouvait parfaitement heureux.

Le temps du voyage passa comme un rêve. Mme Rabican, sur qui la présence de Ludovic exerçait la plus salutaire influence, voulut se lever quand elle apprit que l'aéroscaphe allait, dans quelques heures, planer au-dessus des campagnes de France.

Van der Schoppen, le bras toujours en écharpe, rêvait kinésithérapie, Yvon et Ludovic explorations et voyages.

Le docteur et Mme Rabican étaient tout à la joie d'avoir retrouvé leur fils, et Alberte son frère.

Alban voyait s'ouvrir devant lui, à son retour, une ère de triomphe et de prospérité dont Mme Ismérie et Armandine escomptaient déjà toute la gloire, à la grande joie de M. Bouldu, qui les déclarait atteintes de la folie des grandeurs et les menaçait du traitement kinésithérapique.

ÉPILOGUE

Pendant tout ce voyage, *la Princesse des Airs* avait marché avec autant de vitesse que la prudence le permettait. Pour ne pas fatiguer les organes délicats de sa machinerie et donner à son appareil planeur un point d'appui plus solide, Alban avait maintenu l'aéroscaphe dans les couches inférieures de l'atmosphère à une hauteur moyenne de cinq à six cents mètres.

Grâce à cette circonstance, *la Princesse des Airs* fut aperçue et signalée en Russie, en Autriche-Hongrie, en Allemagne.

De ville en ville, les savants et les curieux s'avertissaient télégraphiquement de son passage ; grâce à la campagne de presse, naguère entreprise par le docteur Rabican, Alban Molifer et sa machine étaient devenus populaires dans tous les pays du monde.

Tous les journaux français publièrent des articles et des cartes, où était indiqué, approximativement, l'itinéraire de l'aéroscaphe ; on avait même calculé, à peu de chose près, l'heure probable de l'atterrissage des voyageurs à Saint-Cloud.

De Paris et des villes voisines, des milliers de savants et de badauds étaient accourus. Le retour d'Alban Molifer, prenait l'importance d'une véritable solennité publique.

Mme Van der Schoppen et Karl, prévenus les premiers, attendaient avec anxiété. L'aéroscaphe allait-il ramener sains et saufs seulement ses premiers passagers, ou tous les membres de l'expédition ? Telle était la question qui passionnait l'opinion publique.

On était à la fin de mars ; et, malgré la rigueur de la température, une foule de personnes campaient depuis deux jours dans l'avenue du parc de Saint-Cloud, où l'on supposait que l'aéroscaphe descendrait.

Au premier rang, Mme Van der Schoppen, coiffée d'un de ses chapeaux les plus symboliques, et entourée de ses huit enfants, montait la garde avec le courage et l'entêtement d'une matrone romaine.

En prévision d'une longue attente, ses fils s'étaient munis de filets abondamment gonflés de sandwiches et de bouteilles de bière.

Karl, qui avait revêtu pour la circonstance un des chapeaux haut de forme de son père, arborait une épingle de cravate formée d'une sauterelle en or, dont les yeux étaient deux petites émeraudes. Les gens bien informés se racontaient l'histoire du message sur collodion transporté par un insecte et se montraient du doigt le jeune homme, que ne quittaient guère Robertin et Rondinet, les deux collaborateurs dévoués d'Alban Molifer dans la construction de l'aéroscaphe.

Dans la foule, on eut reconnu un grand nombre des clients du docteur Rabican et quelques-unes des victimes de la méthode kinésithérapique. Marthe et Jean aussi étaient là, les deux domestiques de M. Bouldu qui fraternisaient avec ceux du docteur Rabican.

Les notabilités de Saint-Cloud avaient, de leur côté préparé une réception officielle aux hardis aéronautes. Il était question, pour le soir de l'arrivée, d'une illumination, de discours officiels et d'autres réjouissances.

Cependant, la foule qui attendait depuis deux jours, commençait à se montrer très énervée. Il y avait, à la porte du bureau de poste, de véritables batailles, et l'on s'arrachait les télé-

grammes qui, de quart d'heure en quart d'heure, signalaient le passage de *la Princesse des Airs* au-dessus de telle ou telle ville.

Il était près de midi, et Mme Van der Schoppen venait de procéder à une distribution générale de sandwiches à sa petite famille, lorsque Karl crut apercevoir dans la foule une figure qui ne lui était pas inconnue.

Il fendit la presse, et se trouva bientôt en face du savant M. Lecormier, qui s'était décidé à entreprendre le voyage de Saint-Cloud et à déserter son laboratoire du Jardin des Plantes, ce qui ne lui était pas arrivé depuis bien des années.

M. Lecormier était depuis deux heurs à la recherche de Karl devenu, depuis l'aventure de la sauterelle, un de ses élèves les plus brillants. Le maître et le disciple échangeaient force politesses, lorsqu'un remous se produisit dans la foule.

Une dépêche venait d'arriver, signalant le passage de *la Princesse des Airs* au-dessus de Dijon. Les plus enthousiastes prétendaient même apercevoir le grand oiseau d'acier au-dessus de l'horizon de Paris.

M. Lecormier était en train d'appliquer à ces enthousiastes si clairvoyants les épithètes d'hallucinés et de neurasthéniques, lorsque tout à coup un formidable hurrah, une clameur s'échappant à la fois de trente mille poitrines, monta au-dessus de l'océan de spectateurs, dont tous les regards convergèrent vers un point brillant qui venait d'apparaître à peu près à la hauteur de la dernière plate-forme de la Tour Eiffel, et qui grossissait à vue d'œil.

L'immense oiseau d'aluminium était maintenant nettement visible. Il déployait toute la rapidité de ses ailes de métal, pour regagner plus vite l'endroit d'où il s'était envolé.

Les photographes disposèrent leurs appareils.

Les musiciens d'un orchestre installé par les soins de la municipalité sous un bosquet de verdure, embouchèrent leurs instruments pour être prêtes à attaquer une « Marche Indienne » vibrante, au moment où les voyageurs mettraient pied à terre.

Le bruit ne tarda pas à se répandre dans la foule que tous les membres de l'exploration se trouvaient réunis à bord ; des curieux, munis de longues-vues et de jumelles de théâtre, prétendaient avoir reconnu, sur la galerie extérieur de l'aéroscaphe : M. Bouldu et son fils, Van der Schoppen et la famille Rabican.

Bientôt, tout le monde put se rendre compte de la véracité de cette assertion.

L'aéroscaphe, qui rasait maintenant à petite vitesse le côteau de Sèvres, apparaissait aux regards dans tous ses détails.

Mme Van der Schoppen, au comble de l'émotion, défaillit presque, et dut être soutenue par son fils Karl et par M. Lecormier. Mais elle se remit vite de cette alerte, qui avait produit, dans la petite tribu des Van der Schoppen, un concert de sanglots et de cris discordants.

Cependant *la Princesse des Airs*, avec la précision d'un cheval bien dressé, était venue s'arrêter juste au-dessus de l'endroit d'où elle était partie plus d'une année auparavant.

L'énorme masse descendait lentement, et l'on distinguait maintenant le sifflement produit par le battement des ailes, et le bruit du gaz s'échappant des fusées à air liquide destinées à ralentir la descente.

La foule s'était respectueusement écartée et avait fait cercle. Mais, quand l'aéroscaphe se fut posé doucement sur le sol, la foule se rapprocha.

Les voyageurs furent acclamés, embrassés, et faillirent être étouffés. De gré ou de force, ils furent portés en triomphe, musique en tête, jusqu'à la mairie de la ville, où une réception solennelle leur était réservée.

Chady-Nouka, devenu très rapidement populaire, faisait l'admiration des enfants. On le prenait pour un personnage de haute naissance, et il dut, au banquet qui eut lieu le soir et qui réunit tous les voyageurs, faire raison à une foule de santés. Il est juste de reconnaître d'ailleurs qu'il s'acquitta de ce devoir avec un sang-froid et une complaisance qui eussent fait honneur aux plus illustres buveurs anciens et modernes.

Après les illuminations et le banquet, ce ne fut pourtant pas sans un véritable sentiment de joie, et même de soulagement, que le docteur Rabican, ayant pris congé de ses amis, regagna les appartements depuis si longtemps déserts de son institut, dont les jardins étaient maintenant complètement envahis par les hautes herbes.

Longtemps, en compagnie de sa femme, à la fenêtre grande ouverte sur les bois inondés de lune, il se prit à rêver à l'heureux avenir qui attendait ses enfants ainsi que ses amis.

Alban Molifer, riche et glorieux, prendrait, parmi les savants, le rang auquel il avait droit ; Van der Schoppen commencerait, dès le lendemain, le livre sur l'Asie Centrale qui devait le rendre célèbre ; Yvon deviendrait un grand explorateur.

– Et Chady-Nouka ? demanda en souriant Mme Rabican. Dis-moi vite ce que tu comptes en faire avant que nous nous retirions, car j'ai grand besoin de repos.

– Chady-Nouka, répondit le docteur sur le même ton, nous le marierons à Marthe, la bonne de M. Bouldu ; et comme il est fait pour la vie au grand air, je lui procurerai une place de garde du bois !

– Et moi ? Et moi ? dirent en même temps Ludovic et Alberte qui s'étaient approchés tout doucement de leurs parents.

Le docteur se retourna malicieusement.

– Quant à vous autres, je n'en suis pas inquiet. Mais vous avez donné assez de preuves d'indépendance pour que je vous laisse faire votre bonheur à votre guise. Alberte ne peut maintenant épouser qu'un explorateur, et Ludovic une aéronaute. Mais, nous reparlerons de cette question dans quelques années. Il faudra d'ailleurs que je consulte à ce sujet nos meilleurs amis, c'est-à-dire M. Bouldu, ainsi qu'Alban et Mme Ismérie.

Alberte rougit à ces paroles. Ludovic et sa sœur, après avoir embrassé leurs parents, se retirèrent dans leur chambre. Une heure après, tout le monde, à l'institut Rabican, goûtait un repos bien mérité.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Novembre 2010

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Ce livre électronique est le fruit de la collaboration de *Wikisource* – http://fr.wikisource.org/ et de *Ebooks libres et gratuits*. Ont participé à l'élaboration de ce livre :

Pour *Wikisource*, Sapcal22.

Pour *Ebooks libres et gratuits*, Jean-Marc, Coolmicro et Fred.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.